Universidad de Alicante

La volupté des mots dans *Clélie* de Mademoiselle de Scudéry

Christine Verna Haize

Tesis de Doctorado

Facultad: Filosofía y Letras

Director: Dra. María Ángeles Sirvent Ramos

2002

BIBLIOTECA VIRTUAL
MIGUEL DE CERVANTES

LA VOLUPTÉ DES MOTS DANS *CLÉLIE* DE MADEMOISELLE DE SCUDÉRY

BIBLIOTECA VIRTUAL
MIGUEL DE CERVANTES

A Francisco Hurtado,

a Sandra, Alexis, , Paco & María,

a toda mi familia & amigos,

a mi directora de tesis : Ángeles Sirvent,

a mis compañeros de trabajo,

por la « preciosa » ayuda que me han brindado.

UNIVERSIDAD DE ALICANTE

FACULTAD DE FILOSOFÍA Y LETRAS
DEPARTAMENTO DE FILOLOGÍAS INTEGRADAS
ÁREA DE FILOLOGÍA FRANCESA

BIBLIOTECA VIRTUAL
MIGUEL DE CERVANTES

LA VOLUPTÉ DES MOTS DANS CLÉLIE DE MADEMOISELLE DE SCUDÉRY

TESIS DOCTORAL PRESENTADA POR Dª. CHRISTINE VERNA HAIZE
DIRIGIDA POR LA DOCTORA Dª. Mª ÁNGELES SIRVENT RAMOS

Vº BUENO DE LA DIRECTORA DE TESIS

ALICANTE, NOVIEMBRE 2002

BIBLIOTECA VIRTUAL
MIGUEL DE CERVANTES

« Comme vne premiere eftincelle ne peut faire vn grand embrazement,fi on ne prend foin de ne la laiffet pas efteindre : de mefme l'amour a befoin qu'on l'entretienne pour l'accroiftre… ».

(*Clélie,* Tome I, Livre I, p. 197).

INTRODUCTION **9**

CHAPITRE 1 : FÉMINISME AU XVIIe SIÈCLE **32**

1.1. Le chemin vers l'écriture féminine **32**

1.2. Féminisme et préciosité **35**

1.2.1. La femme et les questions littéraires **49**

1.2.2. La femme et les questions religieuse **61**

1.2.3. Melle de Scudéry, militante féministe « avant la lettre » **68**

CHAPITRE 2 : PRÉCIOSITÉ CHEZ MLLE DE SCUDÉRY **81**

2.1. Fausses ou véritables précieuses **84**

2.2. Les enjouées face aux mélancoliques **104**

CHAPITRE 3 : L'ART DE PLAIRE **123**

3.1. L'esprit précieux **123**

3.1.1. La vie brillante des salons **131**

3.2. Le bien dire **138**

3.3. Le bien écrire **155**

CHAPITRE 4 : LES JEUX MONDAINS DANS *CLÉLIE*.....190

4.1. La libération du langage **190**

4.2. L'art du portrait **200**

4.3. Iconographie dans la *Carte de Tendre*.....**214**

CHAPITRE 5 : LES PLAISIRS DE LA COMMUNICATION DANS *CLÉLIE*.....258

5.1. Le plaisir esthétique..... **258**

5.2. Les conversations galantes..... **263**

5.3. Les débats dans *Clélie* **268**

CHAPITRE 6 : DES MOTS POUR SÉDUIRE 305

6.1. Les vertus mondaines au XVIIe siècle **305**

6.2. Glossaire des vertus..... **314**

6.2.1. L'honnêteté **323**

BIBLIOTECA VIRTUAL MIGUEL DE CERVANTES

6.2.1.1. Définiton **329**
6.2.1.2. Fréquence d'emploi dans *Clélie* **333**
6.2.1.3. Emploi hyperbolique dans *Clélie* **335**
6.2.1.4. Qualités pour atteindre l'honnêteté **336**
6.2.2. La galanterie **338**
6.2.3. La civilité **343**
6.2.4. La courtoisie **345**
6.2.5. La politesse **347**
6.2.6. La prudence **355**
6.2.7.La mesure **357**
6.2.8. La discrétion **359**
6.2.9. La sagesse **362**
6.2.10. La générosité **364**
6.2.11. La bonté **368**
6.2.12. L'inclination **372**
6.2.13. La constance **375**
6.2.14. La fidélité **378**
6.2.15. La sincérité **381**
6.2.16. La droiture **384**
6.2.17. La gloire **385**
6.2.18. L'humeur **390**
6.2.19. L'humilité **393**

6.2.20. La modestie **395**

6.2.21. La dignité **399**

6.2.22. La fortune **401**

6.2.23. La fierté **404**

6.2.24. La douceur **408**

6.2.25. La tendresse **410**

CONCLUSION **413**

BIBLIOGRAPHIE **423**

Oeuvres de Madeleine de Scudéry **423**

Bibliographie sur Mlle de Scudéry **425**

Bibliographie concernant la préciosité **432**

Bibliographie générale **442**

Dictionnaires **453**

BIBLIOTECA VIRTUAL MIGUEL DE CERVANTES

INTRODUCTION

Au même titre que l'on ne conçoit pas la littérature sans la langue, en tous temps il est impossible de comprendre une littérature si l'on ignore entièrement la politique. Le climat politique et social d'un pays donne les divers états d'esprits que nous trouverons dans l'œuvre que nous allons étudier. Madeleine de Scudéry, notre auteur, en est particulièrement imprégnée et sensible.

BIBLIOTECA VIRTUAL

Cette époque fut marquée par l'œuvre du Cardinal Richelieu qui voulut restaurer l'ordre. Il souhaitait que l'Europe parle français, et que cette langue devienne celle des diplomates, des savants, de la bonne société. Lorsque Richelieu créa l'Académie française, sa pensée était que tous les voisins se rallient à la langue française. Cette volonté de grandeur s'atténuera au fil des années.

À aucune époque la séparation entre l'élite et la masse n'a été aussi tranchée, les écrivains travaillaient en fonction des exigences de ces personnes « bien nées » , c'est –à- dire l'aristocratie de naissance. On les associera aux esprits savants et raisonnables. L'ambition sera d'écrire pour se rendre digne de l'estime des « honnêtes gens ». Richelieu était sensible au prestige qu'apportent les écrivains à une nation et il avait auprès de lui un poète l'abbé de Boisrobert, un homme d'esprit qui assurait la liaison avec le monde des lettres. À sa mort (1642) c'est le Cardinal Mazarin qui prend la direction des affaires, une

nouvelle période commence ; on peut la partager en trois moments : avant, pendant et après la Fronde.

Les années qui précédèrent la Fronde furent une époque heureuse pour les français qui respiraient à nouveau un climat distendu après les années sévères exigées par Richelieu, le divertissement et le plaisir étaient à l'ordre du jour, les bals, les ballets de cour, les comédies, les réjouissances occupaient la bonne société. Des représentations somptueuses venaient d'Italie, c'était le temps de la bonne Régence. Malheureusement la Fronde éclate en 1648, la tyrannie revient.

Durant une longue période de sa vie, Madeleine de Scudéry a dû se déplacer afin d'accompagner son frère Georges. Le fait de changer souvent d'endroits ne favorisait pas la création de liens amicaux et c'est sans doute grâce à sa solitude que Madeleine commença à prendre goût pour l'écriture. Dès leur retour à Paris, Georges a l'audace de signer *Le Grand Cyrus*[1]bien que ce soit l'œuvre de sa sœur; ce roman à clef emporta un vif succès de curiosité, tout l'hôtel de Rambouillet et l'hôtel de Condé y défile.

Ce n'est qu'après les événements de la Fronde que Madeleine de Scudéry ouvrira son salon littéraire dans le quartier du Marais. Il s'appellera salon des « Samedis », car c'était ce jour là que ses invités

[1] *Artamène* ou *Le Grand Cyrus*, Courbé, 1649-1653, Genève, Slatkine,1972, réimpression de l'édition de 1656.

prenaient séance. C'était le rendez-vous des bourgeois tels que : Conrart, Ménage, Sarasin, Isarn, Pellisson (son ami très cher), ainsi que de nombreuses bourgeoises du quartier : Mme Bocquet, Mme Arragonais, etc…

Le quartier du Marais, à peine ébauché, devint le cœur de la vie intellectuelle de la ville. C'était un lieu où la société se trouvait moins contrainte qu'à la Cour. Amie de Madame de Maintenon et de la Marquise de Sévigné, membre de l'académie des Ricovrati à Padoue, correspondante de la reine Christine de Suède, de la princesse de Brunswick, de Leibniz, Madeleine de Scudéry s'imposa comme l'une des personnalités les plus relevantes du siècle de Louis XIV.

Tout ce monde, aimant la littérature, la poésie, et les conversations galantes, se retrouve dans le second roman de Mlle de Scudéry, *Clélie*, dont nous n'avons pas la clef complète. Ses amis par le jeu de la conversation, prétendent atteindre une morale presque irréprochable, un amour qui se veut platonique, elle entretint pendant une cinquantaine d'années un amour-tendre avec Pellisson. Cet art d'aimer fera de Mlle de Scudéry un des meilleurs éléments du rayonnement de notre culture française.

L'illustre Sapho, pseudonyme donné à Madeleine de Scudéry, sut accompagner le goût de son temps et en devancer les aspirations. Sa curiosité infatigable et son esprit ouvert la conduisirent à explorer

toutes les voies de la modernité littéraire : des romans héroïques aux conversations, de la nouvelle galante aux fantaisies poétiques en passant par les diverses formes de la prose d'idées. « L'incomparable Sapho » héritière des anciens idéaux de courtoisie et d'urbanité donna à ses contemporains un modèle culturel exemplaire qu'elle nomma « civilité galante ».

L'examen d'une de ses œuvres ,*Clélie,* n'a pas la prétention de répondre à toutes les questions que se posent encore les spécialistes du XVIIe siècle ; mais nous voudrions en aborder quelques unes, afin de légitimer une place de « femme de lettres » souvent raillée sous le qualificatif péjoratif de Précieuse ou Femme savante.

Le fait d'avoir choisi cet auteur se base sur plusieurs critères d'élection. Le premier est sans doute propre à ma condition féminine qui éprouve une grande admiration pour une femme moderne qui a su tracer allégoriquement son chemin de vie. Sa constance et ses idées progressistes pour l'époque m'ont fascinée ; car il est bien évident que le fait de revendiquer les droits de la Femme, avec cette diplomatie qui lui était propre, n'était pas encore très facile au XVIIe siècle. Elle a su mêler des sujets graves, comme le mariage, avec une subtilité innée, un romantisme et une constance hors du commun.

Le deuxième critère est très certainement dû à sa grande culture et son intérêt pour les langues étrangères. Son œuvre, digne des travaux

d'Hercules m'a fascinée, personnellement je ne pensais pas terminer la lecture de *Clélie*, mais je dois reconnaître que les conversations intercalées donnent la légèreté voulue, le souffle attendu, pour reprendre hardiment la lecture. Mes premiers travaux de recherche ont toujours été vers un même sens, le goût des mots, leurs forces envoûtantes, Madeleine les maîtrisait, et comme dans sa vie privée, elle a su garder la cadence, la mesure, ce côté parfois pudique ; antichambre du jeu amoureux. Le titre de cette thèse « La volupté des mots », n'est donc pas anodin, cette force vibratoire des mots m'a toujours invitée à jouir d'un texte. Ce plaisir presque érotique, cette coquetterie des mots, n'ont fait que renforcer ce choix.

Enfin son côté romantique, cet amour platonique de plus de cinquante années d'amitié-amour avec Pellisson n'ont fait que nous attendrir et aimer le sujet de ce travail de recherche. C'est donc avec ce *delectare* que nous nous sommes plongés dans cette étude et venons vous inviter à venir déguster et peut-être mieux apprécier *Clélie.*

Pour illustrer ce choix, nous commencerons par une maxime de La Rochefoucauld car elle nous a paru une synthèse de l'étude d'une des œuvres de Mlle de Scudéry *Clélie*[2] que nous avons décidé d'entreprendre et qui nous tient particulièrement à cœur.

[2] Mademoiselle de Scudéry, *Clélie, Histoire Romaine*, 10 tomes. Genève, Slatkine,1973, réimpression de l'édition de Paris, 1660.

> « Il n'y a pas moins d'éloquence dans le ton de la voix, dans les yeux, et dans l'air de la personne, que dans le choix des paroles »[3]

Clélie, histoire romaine ou " *romania* a été écrite entre 1654 et 1660, elle comprend cinq parties en dix volumes, chaque partie comporte trois livres, le premier en un volume, le deuxième et le troisième groupés en un volume ; Exemple : IV, 2. p.1138, ce qui correspond au volume 8. Bien que nous avons eu la grande joie de consulter avec une extrême délicatesse les ouvrages de l'époque, il va sans dire que nous avons dû utiliser le reprint Slatkine de l'édition 1658-1661, paru en 1973. Les références indiquent la partie, le livre et la page dans la partie. Nous avons voulu respecter la typographie de l'époque et dans la mesure du possible, les citations sont le reflet de l'ortographe employée, le « s » sera un « f » car nous n'avons la graphie « ». Cela bien entendu nous a donné un effort supplémentaire aussi bien au moment de la lecture que de l'écriture.

C'est sous des noms romains que Madeleine de Scudéry intègre, comme nous le savons, les personnes de son entourage, elle donne une vision de l'Antiquité quelque peu romanesque basée sur la vraisemblance ; les aventures rapportées s'inscrivent donc dans une réalité historique.

[3] La Rochefoucauld François, duc de, *Réflexions ou sentences et maximes morales, réflexions diverses*, Paris, Librairie Minard, 1967, p. 207.

« …pour donner plus de vray-semblance aux choses, i'ay voulu que les fondemens de mon Ouvrage fussent historiques, mes principaux personnages marquez dans l'Histoire véritable, comme personnes illustres, et les guerres effectives. C'est sans doute par cette voye que l'on peut arriver à sa fin. Car lorsque le mensonge et la vérité sont confondus par une main adroite ; l'esprit a peine à les démesler, et ne se porte pas aisément à détruire ce qui luy plaist.

(…)

…ie sçay mesme que la Mer est la scène la plus propre à faire de grans changements ; et que quelques uns l'on nommée le Théâtre de l'Inconstance. Mais comme tout excès est vicieux, ie ne m'en suis servy que modérément, pour conserver le vray-

semblable »[4].

L'action de *Clélie* se déroule au cours de la révolution qui renversa le roi de Rome, Tarquin, en 509 av. J.C. Clélie, jeune romaine fille du noble Clélius et Aronce, fils du roi des étrusques Porsenna, sont amoureux l'un de l'autre, mais Clélie est enlevée par Tarquin dont Porsenna est l'allié. Un double obstacle, celui du rival et celui du père, s'oppose donc à l'amour d'Aronce, parti délivrer Clélie. Tout finira bien ; le roi des étrusques rompra son alliance avec Tarquin, tandis qu'Aronce retrouvera Clélie. Résumer quelques 8000 pages, n'est pas chose facile, le fait de l'avoir fait d'une façon aussi réduite n'est pas fortuit ; j'aimerais que vous vous lanciez vous aussi à la conquête de *Clélie.*

Comme dans *Le Grand Cyrus* , ce sujet n'est qu'un prétexte pour accumuler les rebondissements romanesques, pour multiplier les intrigues amoureuses et pour évoquer des personnages célèbres de l'époque.

Les conversations qui fusent par rapport à ces histoires nous font apparaître la période où elle vit, elle décrit les comportements de son temps, s'adonne à un exercice psychologique, en faisant évoluer des personnages qui se retrouvent et se reconnaissent dans ces êtres fictifs, mais qui sont en même temps le reflet d'eux-mêmes. Ce portrait des

[4] In Godenne René, *Les Romans de Mademoiselle de Scudéry,* Genève, Droz, 1938, p. 18.

âmes semble expliquer l'engouement des lecteurs de l'époque avides de vérité.

> « …ce n'est point par les choses de dehors ; ce n'est point par les caprices du destin, que je veux iuger de luy(le héros), c'est par les mouvemens de son âme, et par les choses qu'il dit ».[5]

De Marie de France à Madeleine de Scudéry un même souci d'analyse de la femme à l'homme et de l'homme à la femme courent sous leurs plumes. Le premier débat sur le *Roman de la Rose* [6] , poème didactique français du XIIIe siècle, fut initié par Christine de Pisan[7]. Cette quête initiatique ainsi qu'un code de l'amour courtois étaient une sorte d'antichambre aux conversations et réflexions des salons du " Samedi ", mais de nombreux traités ont été écrits contre ce roman. Selon le chancelier de Paris, il suscite plusieurs dangers :

> « Il ensaingne, monstre et enhorte comment toutes jeusnes filles doivent vendre leurs corps tost et

[5] *Ibid.*, p.19.
[6] Lorris Guillaume de, (vers 1230), *Le Roman de la Rose, L'Art d'aimer* 1ère partie et Meung Jean de (vers 1270), *Le miroir aux amoureux* 2ème partie.
[7] *Cf.*, Hicks Eric, *Le débat sur le roman de la Rose,* Genève, Éd. Slatkine Reprints,. 1996.

> chierement sans paour et sans vergoingne », ensuite « Il vuelt deffandre mariaige, sans exepcion, par.i. Jalous souspessonneux, hayneux, chagrineux et malendrius, et par luy mesmes et par les dis d'aucuns mes adversaires : et conseille plus tost a se pandre ou se noyer ou a fere pechiés qui ne font a nommer que se joindre en mariage ; et blasme toutes fames – sans quelconque en oster-, pour les rendre hayneuses a tous les hommes tellement que on ne les vuelle prandre en foy de mairiage »[8] .

Comme nous pouvons juger, les attaques sont nombreuses, le but de notre étude n'étant pas d'analyser ce roman, et bien que très édifiant, nous n'en avons donné qu'un bref échantillon. Nous nous hasarderons à conclure qu'une observation du cœur humain, un désir de dignité dans la vie du couple lient la Courtoisie , la Renaissance et la Préciosité.

Quant au langage proprement dit, Mlle de Scudéry se situe par rapport au règles du grammairien Vaugelas. Selon lui il faut :

[8] *Ibid.*, « Le traictié d'une vision faite contre *Le Ronmant De La Rose* par le chancelier de Paris », pp.

> « Parler le langage des honnestes gens du Païs » et « éviter celuy qu'ont certaines gens, qui tenant un peu de la Cour, un peu du Peuple, un peu du siècle passé, & beaucoup de la Ville » ont le parler le plus bizarre de tous »[9].

Selon Mlle de Scudéry, la conversation idéale devrait être, élégante, et sans affectation.

> « En effet sa conversation est si naturelle, si aisée et si galante qu'on ne lui entend jamais dire en une conversation générale que des choses qu'on peut croire qu'une personne de grand esprit pourrait dire sans avoir appris tout ce qu'elle sait »[10].

À une certaine vulgarité de moeurs se substitue le raffinement et le luxe de la Cour. Cette Cour se déplacera à la ville, c'est à dire Paris où des femmes et des gentilshommes se rassemblent dans des salons, c'est le phénomène de la préciosité, mais ce mouvement se conçoit comme

60-61.

[9] Wolfe Philipp.J ,*Choix de Conversations de Mlle de scudéry,* p.18.

[10] Mongrédien Georges*, Les Précieux et les Précieuses,* Paris, Mercure de France, 1963, p.125.

une aristocratie de l'esprit, ouverte à la roture, et consacre l'épanouissement du salon et de la vie mondaine.

Le roman galant et sentimental revient au premier plan et à l'effacement de la femme, succède une mise en avant d'où son honneur sort vainqueur et sa dignité affirmée.

> « …i'ay à vous dire, Lecteur, qu'icy la vertu paroist tousiours récompensée, et le vice tousiours puny »[11].

Dans *Clélie*, Mlle de Scudéry nous conduit à des valeurs morales, elle cherche la diversité que l'on rencontre chez tous les hommes. Plus qu'un récit, nous pourrions nous hasarder à dire qu'il s'agit d'une étude psychologique où elle y dépeint la vie sociale et la vie sentimentale de son époque. Nous avons également pensé qu'à travers son ouvrage où elle a voulu nous montrer qu'il peut y avoir des amours plaisantes et innocentes, une réflexion sous-jacente pointait modestement le bout de son nez, une certaine philosophie, et nous pourrions hasarder qu' une philosophie certaine apparaît tout au long de *Clélie* (1654-1660). Ce roman féminin après *Le Grand Cyrus* (1649-1653) a repris ses droits et est installé solidement au cœur des lettres françaises. Les nombreux prix de poésie et d'éloquence lui valurent le

[11]Mlle de Scudéry, *Les conversations sur divers sujets*, Paris, Éd. Barbin, 1680, p.19.

surnom de Sapho l'Universelle. Elle bénéficia de la protection et des faveurs des grands de son temps : Louis XIV, Mazarin, Christine de Suède.

Entre autres, Madeleine de Scudéry se caractérisa surtout pour être extrêmement fidèle dans l'amitié, elle établit avec Pellisson une amitié avec un grand « A » (Le petit « a » étant réservé à l'amour), ceci sera davantage précisé lorsque nous aborderons *la Carte du Tendre* où nous nous délecterons à travers les différentes « Amitiés ».

De son temps, ses œuvres n'avaient guère été étudiées mais de famille aisée elle devint l'une des premières femmes à vivre de sa plume et fit gagner à son libraire Courbé cent mille écus. Selon l'avis de René Godenne, les quatre romans qui atteignent la bagatelle de 29.931 pages auraient été un obstacle essentiel à l'étude et à la critique de son œuvre :

> « …après un nombre de tentatives acharnées, il m'a fallu, la sueur au front, renoncer à la tâche d'une lecture suivie du *Grand Cyrus* »[12].

[12] Godenne René, *Mlle de Scudéry et le Grand Cyrus* , Revue Française, 1958, p.524.

D'une façon fort peu élogieuse, elle s'était également fait connaître à travers les satires de Boileau, qui railla sa laideur, mais qui n'empêcha pas son rayonnement dans la vie littéraire parisienne et les fameuses séances du « Samedi » qu'elle présidait dans sa demeure du quartier du Marais.

Parallèlement à *l'Art Poétique* nous assistons à une nouvelle tendance, celle de moraliste, dont les représentants seront nombreux, nous citerons le duc de La Rochefoucauld, et Descartes comme exemple. Mademoiselle de Scudéry pense à prendre des extraits de *Clélie* et du *Grand Cyrus* et d'en examiner avec plus de rigueur les conversations intercalées qui étaient confondues avec les aventures. Elle classera donc les thèmes moraux principaux et condensera ses réflexions afin d'en faciliter le maniement en pensant peut-être à la paresse des lecteurs de l'époque. Nous croyons surtout que les thèmes traités étaient pour elle et pour les personnes de son entourage fondamentaux, les leçons de bienséances, les qualités pour atteindre l'honnêteté étaient de la plus grande importance.

De cette façon, en rompant la linéalité du récit historique, elle s'inscrit dans le concept de modernité. Cette cassure du texte, qui rappelle la structure fragmentaire de Roland Barthes, donne une autre dimension à l'écriture.

Ces conversations morales publiées en quatre volumes eurent un réel succès. Mme de Maintenon n'hésitait pas à les diffuser, elle entretint une correspondance abondante sur ces thèmes non seulement en province mais à l'étranger. Grâce à cela, l'illustre Sapho devint une véritable ambassadrice de l'esprit français. En voici les titres :

Les Conversations sur divers sujets[13] seront suivies par Les Conversations nouvelles sur divers sujets [14] en 1684, Les Conversations morales en 1686, Les Nouvelles Conversations de morale [15] en 1688, et Les Entretiens de morale[16] en 1692. Comme nous le mentionnions ces conversations furent très appréciées. Nous allons vous en fournir quelques preuves :

Madame de Sévigné ne manquait jamais de remercier l'auteur des Conversations . Dans une de ses lettres elle notait :

> « Je porte à mon fils vos *Conversations* ; je veux qu'il en soit charmé, après avoir été charmée .
>
> (…)

[13]*Conversations sur divers sujets, op. cit.,* volumes cités comme Conversations I et II (2 vol.)
[14] *Ibid.,* Volumes cités comme Conversations III et IV (1 vol.)
[15] Mlle de Scudéry, *Nouvelles conversations de morale*, Paris, Vve de S. Mabre-Cramoisy, 1688. (2vol.
[16] Mlle de Scudéry, *Entretiens de morale*, Paris, J.Anisson, 1692. (2 vol.)

> Je vous rends mille grâce de vos livres, j'en avais ouï parler, je les souhaitais, et vous m'avez donné une véritable joie »[17].

Madame de Maintenon, autre fervente des écrits de Madeleine de Scudéry, commentait :

BIBLIOTECA VIRTUAL MIGUEL DE CERVANTES

> « Quoique je ne vous remercie point des lettres que je reçois de vous, et de ce que vous y joignez quelquefois,croyez, Mademoiselle, que j'en fais tout le cas que j'en dois, qu'elles font l'effet que vous devez attendre, et que vous êtes fort estimée de celui dont vous faites le panégyrique. Il a entendu lire de tous côtés vous dernières Conversations, qu'il trouve aussi utiles qu'agréables… »[18].

Ces *Conversations* correspondent au code de l'honnêteté, les courtisans tendent à parler le même langage, nuancé, élégant, conforme au bon usage, mais en aucun cas pédant ; l'introduction de trop de références philosophiques étaient à bannir. A travers ces dialogues, les

[17] In Wolf Philipp. J. *op.cit.*, p. 21.

courtisans prennent le temps de choisir leurs mots, de réfuter et de donner leurs avis toujours avec courtoisie. On évitera de contredire d'une façon tranchante, rien n'est vraiment imposé et chacun peut rester sur ses opinions. On se laisse aller suivant l'humeur du jour, les expériences de la vie quotidienne ; un débat peut alors s'ouvrir sans toutefois apporter une conclusion aux problèmes posés . Ces *Conversations* aboutissent parfois sur un éloge au roi Louis XIV.

Comme le but de notre travail concerne l'étude du vocabulaire ; nous avons considéré l'œuvre proprement dite de *Clélie*, mais il nous a paru également intéressant de reprendre certains thèmes des *Conversations intercalées* comme l'honnêteté, le bien écrire, la politesse ; ceci dans le but de bien cibler l'air ou l'esprit du temps. Ces débats nous ont aidé à percevoir d'une façon plus clairvoyante, le côté psychologique des invités du « samedi ».

Pour ce qui est du premier chapitre , nous l'avons intitulé « Féminisme et Préciosité au XVIIe siècle », il nous donne tout de suite le ton, le caractère de notre auteur. Nous verrons donc jusqu'à quel point Madeleine de Scudéry est avant tout une femme revendicatrice, non pas à l'aide de pancartes ni de slogans criés à tout vent, mais elle le fait d'une manière délicate et précieuse. Madeleine de Scudéry par sa subtilité exposera des idées, des conceptions qui vous feront juger des bienfaits de la gent féminine.

[18] *Ibid., loc. cit.*

Sans oser l'appeler, mouvement féministe - quelque peu moderne- Mlle de Scudéry par son langage défend avec élégance et diplomatie la liberté de la femme.

Le deuxième chapitre que l'on traitera se veut polémique, car il existait deux types de femmes : les fausses ou les véritables précieuses. Les incidences sur la vie de ces femmes étaient étroitement liées à leur caractère. Chaque auteur leur donnait une appellation différente, et ce thème fit couler beaucoup d'encre. Nous allons donc essayer d'établir la comparaison entre les vraies et les fausses précieuses. En ce qui concerne Molière, il s'empressa d'écrire une pièce de théâtre « *Les précieuses ridicules* » connue dans le monde entier. Le fait de mettre en scène ces femmes extravagantes a pour certains critiques immortalisé les précieuses en les ridiculisant, pour d'autres, il a permis de masquer, voire d'entraver l'évolution de la préciosité. Que l'on soit un imitateur ou un rival de Molière un débat s'impose. Roger Duchêne ouvre cette discussion en disant :

> « Et si, pour nous faire rire, il nous avait trompés ? Si, au lieu de caricaturer des précieuses, il s´etait moqué de ce qu'il y avait de plus moderne dans les façons de penser

de ses contemporains ? »[19].

L'appellation « les enjouées face aux mélancoliques » vient justifier et renforcer celle de « fausses ou véritables précieuses », c'est- à -dire que comme nous essaierons de le démontrer dans *Clélie* la femme n'a dans son comportement, rien de ridicule. Il s'agit de deux types de femmes tout à fait différents, d'une humeur opposée et qui entraînera lors des conversations des opinions personnelles et justifiées. Cette étude des différents tempéraments aidera surtout à comprendre les réactions des invités du « Samedi ». Les opinions seront versées en fonction du caractère ce qui donnera naissance aux célèbres débats.

Le troisième chapitre prétend montrer ce goût du raffinement, cette vie des salons et des ruelles. Dans un premier temps, nous donnerons un reflet de cet esprit précieux, afin que le lecteur d'aujourd'hui puisse être quelque peu attiré, il faudrait sans doute quelques éléments tels que : la musique baroque, les jardins et les salons calfeutrés tout ceci aidant à recréer la magie des lieux, cette intimité complice, secrète où les liens d'amitiés pouvaient atteindre leurs paroxysmes. Il traitera l'art de plaire et le comportement de la société au XVIIe siècle. Cet art de vivre nous entraînera dans des cadres allégoriques, des topos idylliques, où Cupidon joue à cache-cache. Beaucoup de clichés certes, mais il nous semble indispensable de revivre cette atmosphère, afin de mieux communier avec l'écriture de Mlle de Scudéry.

Dans le thème « Le bien dire », la part que nous donnerons aux femmes lors des débats sera très importante, car elles pouvaient enfin donner leur opinion, on les écoutait. Mais bien que cet échange oral soit important, c'est sans doute dans le thème « Le bien écrire » que le rôle de la femme culmine. La diffusion de leurs écrits se trouve d'abord au sein des salons, en petit comité, puis naîtra leur publication. L'écriture épistolaire très répandue à cette époque fut un moyen de se faire connaître. Comme nous le démontrerons par la suite, les salonnières contribuèrent à un changement sociologique important ; mais aussi à la reconnaissance de leur écriture, car c'est au sein même des ruelles que les femmes faisaient approuver leurs textes .

Le quatrième chapitre s'intitule « Les jeux mondains » car grâce à cet esprit ludique un air de légèreté va régner au cours de ce siècle. Il nous donnera une certaine approche au thème central de l'étude que nous avons choisi d'entreprendre car ces divertissements sont essentiellement basés sur le maniement de mots, des billets, des énigmes, tout ceci donnait du piquant et de l'enjouement lors des réunions. Nous ne pouvions éviter un des plus célèbres jeux de l'époque, la *Carte du Tendre* car en fait elle contribua en grande partie au succès de *Clélie*. Nous étudierons jusqu'à quel point cette iconographie nous entraîne dans les diverses métaphores représentant les embûches à éviter afin d'atteindre Tendre sur Estime ou Tendre sur Reconnaissance deux buts pour trouver l'Amitié avec un grand A.

[19] Duchêne Roger, *Les précieuses ou comment l'esprit vint aux femmes,* Éd. Fayard, 2001.

Dans le cinquième chapitre nous centrerons notre étude sur les conversations. Ces ouvrages se trouvent dans la Réserve de la Sorbonne à Paris, et nous devons souligner que ce n'est pas sans une émotion certaine, que nous les avons délicatement, précieusement feuilletés. Madeleine de Scudéry en intercalant ces conversations tout au fil du roman voulait nous transmettre la morale, la sagesse, nous oserions le dire, de cette société dixseptièmiste. Les différentes façons de penser de l'époque nous aiderons à nous forger une opinion sur l'auteur d'une part et sur la société du Marais en général. Nous pourrions nous demander si ce n'était que des mots ou réellement une conduite de vie, une philosophie. Nous l'avons nommé « Les plaisirs de la communication » car nous pensons réellement qu'il s'agit d'un plaisir esthétique, le texte bien que didactique est avant tout un objet de plaisir, comme Barthes nous l'a rappelé. Nous pensons que l'écriture de Madeleine de Scudéry remplit pleinement cette fonction. Non seulement parce qu'elle intéressa les lecteurs de l'époque, mais parce qu'elle continue par son étude de caractères et de mœurs à intéresser les sociologues, les écrivains. Il faut également remarquer que son écriture fait l'objet d'étude pour un nombre inconsidérable de spécialistes travaillant sur le langage ; car l'apport de néologismes, de figures de rhétorique est important pour l'évolution de la langue.

Le dernier chapitre se présentera sous forme de glossaire, il s'intitulera « Les mots pour séduire » afin de continuer ce périple à travers le plaisir. Les vertus ne sont que la reprise de celles qui sont étudiées dans les conversations, mais cette façon de les classer nous

paraissait plus pragmatique et plus claire. De cette manière, en isolant les vertus proprement dites, nous prétendons en donner la définition, mais surtout cela fera l'objet de remarques de la langue du XVIIe siècle, par rapport à la langue d'aujourd'hui. Comme nous pourrons observer dans ce chapitre, les vingt-cinq qualités notées constituent les règles de l'honnêteté. Il faudra à cette époque être très vigilent pour gagner le titre d'homme galant.

Un des buts de notre étude est sans doute de redonner l'envie de lire les belles lettres, les belles tournures, de faire aimer un texte bien qu'éloigné de notre époque, par le simple fait d'être agréable. Le fait d 'inciter les lecteurs à connaître les « humeurs » de chacun à travers cet engouement pour le dialogue, de se laisser entraîner par ces belles conversations d'une morale parfois implacable, mais dites d'une façon tendre, serait pour nous une réussite. Les deux colloques auxquels j ' ai eu la grande joie d'assister et où j'ai eu le grand honneur de côtoyer les grands spécialistes du XVIIe siècle, leur sensibilité et sensibilisation pour ces textes n'ont fait qu'aviver mon enthousiasme pour cette recherche.

Le premier Colloque traitait de la langue française au XVIIe siècle, à l'École Normale Supérieure à Paris. Nous nous sommes rendu compte que la langue du XVIIe siècle, bien que trois siècles nous en séparent, fait toujours l'objet d'études importantes. Nous avons pu,

grâce à de nombreux spécialistes, prendre des notes sur le bien parler et le bien écrire.

Le deuxième colloque rendait hommage à notre auteur : « Colloque International du Tricentenaire de La mort de Mlle de Scudéry ». Cette commémoration nous a donné l'occasion d'échanger nos opinions, mais surtout de nous rendre compte que son ouvrage, bien que quelque peu rebutant de par sa longueur , est étudié dans le monde entier (Europe, Etats-Unis, Israël notamment). Aux inlassables questions : La préciosité est-elle un genre littéraire ? ou peut-on considérer les précieuses comme de vrais auteurs ? Inutile de vous dire que les grands spécialistes se sont penchés sur ces thèmes, le but de l'étude n'est pas d'y répondre, tout simplement nous devons remarquer que la préciosité a fait couler beaucoup d'encre. Nous prétendons apporter un brin d'originalité à l' œuvre d'une femme écrivaine qui s'est distinguée par « son esprit galant ».

Nous nous hasarderons donc à définir l'œuvre de Mademoiselle de Scudéry comme fleuron moderne et revendicateur. À notre avis, notre auteur a su tracer son chemin, elle a su façonner cette *Carte du Tendre* malgré les difficultés d'une vie, enfin elle a su former les méandres d'un morceau de vie et mordre « à pleine dent » les premières pulsions d'un amour prohibé.

CHAPITRE 1 : FÉMINISME AU XVIIE SIÈCLE

BIBLIOTECA VIRTUAL MIGUEL DE CERVANTES

1.1. LE CHEMIN VERS L'ÉCRITURE FÉMININE

Le féminisme est pour un grand nombre de personnes un mouvement de revendication voire de révolte féminine. Dans le contexte que nous avons choisi, il s'agit plutôt de rendre hommage avant tout à l'écriture féminine. Dans un article du 18 décembre 1872, Jenny d'Héricourt disait « Messieurs, je ne puis pas écrire autrement qu'une femme, puisque j'ai l'honneur d'être femme ».

Malgré d'importants succès littéraires, l'écriture des femmes est maintenue hors pouvoir. L'inégalité juridique et sociale nous conduit à l'inégalité littéraire et parfois à l'exclusion. Dès Christine de Pisan, le combat pour l'écriture débute ; de nos jours grâce aux droits sociaux la création et le rapport de féminité à l'écriture nous ont permis une ouverture vers cette littérature qui prône une image de la femme, voire un mythe.

Madeleine de Scudéry en est une vive représentante, la force de son engagement, sa volonté et ses stratégies nous donnent des détails fort précieux de son époque et de son milieu social. À travers quelques extraits de *Clélie*, nous essaierons de léguer ce joyau d'écriture « précieuse » et d'ouvrir une nouvelle perspective sur l'identité féminine.

Un bref aperçu historique sur les origines de l'écriture féminine s'impose. Nous commencerons donc par une période de six siècles, celle du Moyen-Âge. Quelques femmes eurent l'opportunité d'exprimer leurs opinions, leurs affinités. Dès le XIIe siècle, les femmes prennent la plume pour revendiquer l'égalité des sexes. L'imagerie discriminatoire les a fortement encouragé à écrire, l'hagiographie chrétienne a déterminé les genres littéraires et nous voyons fleurir sous la renaissance carolingienne (750-850) et la dynastie capétienne (987-1060) des vies de saints en langue vulgaire, *Séquence de Sainte Eulalie* (881), de *Sainte Radegonde*. Des femmes écrivains telles que Baudonivie (VIIe siècle), Dhuoda (IXe siècle) ou Héloïse (XIIe siècle) écrivent en latin. Ce n'est qu'à partir du XIIe siècle que les femmes commencent à écrire en ancien français.

L'imagerie féminine est à cette époque négative, la femme responsable du péché originel sur terre est la proie et la conquête de l'homme. Dhuoda est la première femme a écrire un ouvrage laïc, où la culture féminine fait surface délaissant les valeurs chrétiennes.

> « Il y a des hommes qui savent beaucoup de choses. Moi, j'en ignore beaucoup, moi et les femmes sans culture qui me ressemblent, moi plus que les autres… »[20].

Les femmes, bien que reléguées au tâches ménagères et à la procréation, écrivent régulièrement pour se différencier de l'image à la fois de mère et de pécheresse que le christianisme leur a imputée. Les textes jusqu'au XVe siècle sont rares mais de qualité car ils représentent des réponses ou du moins des contestations au système de répression imposé aux femmes.

À la Renaissance une période favorable s'ouvre surtout entre 1530 et 1550. Nous pensons toutefois que la littérature ne doit pas entrer dans un cadre stricte, car nous ne pourrons comprendre la poésie de Marguerite de Navarre (1492-1549) en méconnaissant celle de Christine de Pisan. C'est donc grâce à la diffusion des œuvres du XVIe siècle que la situation féminine a eu une incidence. Les femmes néanmoins restent dans l'ombre tandis que les hommes vaquent à leurs affaires et s'ouvrent à d'autres cultures. Mais ce qui a peut être changé, c'est un public issu de milieux bourgeois et cultivés qui permet à certaines femmes de fréquenter des cercles littéraires préfigurant les salons du XVIIe siècle. L'écriture féminine avance à petits pas, il nous faudra

[20] Cité par Goût Raoul dans *le Miroir des dames chrétiennes,* Paris, Éd. Je Sers, 1935, pp. 45-46.

attendre des auteurs comme Marie Le Jars de Gournay et notre cher auteur Madeleine de Scudéry pour faire prendre conscience au sexe dit « faible » de son importance. Nous leur devons beaucoup, car grâce à leurs revendications elles ont dans l'ombre travaillé pour la postérité. Ces auteurs brisèrent des tabous importants pour la libération de la femme, au XVIIIe, XIXe et XXe siècle les femmes écrivains continuèrent sur cette voie difficile et laborieuse, celle de l'égalité des sexes. Nous ne les citerons pas dans cette recherche, la liste étant longue, nous aurions peur d'en omettre quelques unes, mais néanmoins nous leur rendons un vif hommage.

MIGUEL DE CERVANTES

1.2. FÉMINISME ET PRÉCIOSITÉ

Après un bref aperçu des différentes périodes de la littérature féminine, nous entrerons dans le vif du sujet « la préciosité ». Ce mouvement littéraire ne trouvera son épanouissement qu'après 1650. Tout d'abord elle s'installe à Paris, puis se répand dans les grandes villes de province, telles que Dijon, Grenoble, Rouen, Montpellier. Mais les précieuses sont parisiennes de naissance, et si par malheur elles sont exilées, elles ont à Paris des correspondants qui les informent régulièrement sur les nouveautés du quartier Saint-Honoré et de celui du Marais (dans tous les salons parisiens, on s'intéresse plus ou moins

aux lettres). De nombreux écrits nous montrent combien les provinciaux sont raillés, et malgré le fait d'être fort éloquente, fort douce, fort civile et fort de bonne maison, de connaître l'espagnol, l'italien , le latin et même le grec, il est indispensable de parler français " comme si on était né à Paris " ; sinon ces qualités au préalable citées ne comptent pas.

Un combat acharné se livrera donc contre tout ce qui aura un caractère provincial, et par conséquent l'idéal sera de passer pour parisien et de faire croire qu'on a des accointances à la Cour et qu'on a vu en tel lieu et en tel temps des gens de la Cour.

Sous le règne du Louis XIV, appelé le Grand Siècle, la société française entreprend d'importants changements, une évolution littéraire apporte de nouvelles données en ce qui concerne la place des femmes de lettres et bien qu'encore dans l'ombre, on perçoit quelques mutations. Les femmes parviennent à se grouper autour d'une notion, ce sera celle de la préciosité. Certains auteurs ont bien entendu voulu brouiller les pistes et leurs attaques furent nombreuses. Néanmoins, comme nous pourrons le développer au chapitre suivant, les femmes revendiquèrent leur condition. Elles veulent se forger un espace dans la création littéraire. D'une part l' espace physique en créant des salons et d'autre part l' espace psychique ont contribué à l'émancipation de la femme.

Une partie de la bourgeoisie aisée imite la noblesse et la cour, ce qui lui permet d'aspirer à une vie intellectuelle et mondaine plus raffinée. La naissance et le sang n'ont plus la même importance, les distinctions vont s'opérer sur des critères différents : les qualités mondaines font l'honnête homme, les talents intellectuels le bel esprit.

La préciosité prend place dans un vaste mouvement qui a pour point de départ les querelles sur la femme[21] au XVIe siècle et qui aboutit, cent ans plus tard, à de véritables prises de position féministes. Peu à peu, les jeunes filles et même les bourgeoises mariées lisent et se cultivent l'esprit. Elles ne veulent plus vivre dans l'ombre de leur mari et décident de nouer des relations autrement que par son intermédiaire. Elles deviennent parfois auteurs et s'occupent de littérature et de science. Des ouvrages de vulgarisation sont écrits pour elles. L'instruction féminine est posée, plusieurs d'entre elles vont plus loin et s'affranchissent du joug conjugal, protestent contre les maternités trop nombreuses et mettent en question le mariage. Les précieuses déplorent le sort de la jeune fille mariée sans amour : C'est la revendication de leur liberté, elles attaquent ce que l'on appellera au XXe siècle la société phallocratique. Seul serait admissible un mariage dont les cœurs seraient emplis d'un amour basé sur la pudeur et dignité chez la femme, sacrifice et dévouement chez le mari. Jusqu'à présent, les femmes en majorité n'ont pas fait de mariages d'amour et beaucoup d'entre elles ne sont pas heureuses. Elles envisagent une sorte d'amour platonique, « l'amitié tendre », un chevalier servant ou un amant de

cœur, loin de l'amour intéressé, bas et charnel. Madeleine de Scudéry en sera la grande protagoniste, car sous son aspect doux et serein et à travers son célèbre jeu « La Carte de Tendre », elle manifeste une rébellion pour la condition féminine. Le rôle prépondérant qu'elle a joué, ses aspirations et ses goûts seront abordés en détail dans le chapitre intitulé « Mlle de Scudéry, militante féministe avant la lettre ».

Il faut remarquer cependant que le qualificatif de « militante » chez Mademoiselle de Scudéry est toutefois nuancé, on y trouve une certaine mesure, sa façon d'aborder les sujets est loin d'être sévère, quelle que soit la gravité du débat, le ton est modéré, simple. Dans d'autres salons, c'était l'inverse, le soucis , voire même l'obligation , de toujours renchérir sur ce que l'on vient de dire, était obligatoire. Ce raffinement pesant et ridicule car il fallait à tout prix trouver des expressions étranges, des jeux compliqués, des affectations diverses étaient à l'ordre du jour. Nous avons donc cru qu'il serait intéressant de dédier un chapitre sur « les vraies et les fausses précieuses » .

Longtemps la femme n'a eu de place dans le secteur publique, et comme nous le disions auparavant, par la création des salons elle accède à un espace privé qui aura une répercussion et une grande influence sur sa création littéraire. Dans cette production littéraire, l'argument principal tourne toujours autour de la femme, et des

[21] Georges Duby et Michelle Perrot, *Histoire des femmes en Occident*,Paris,Éd. Plon, 1991.

stéréotypes qui lui sont assignés comme la sensibilité, la fragilité, et l'honnêteté.

L'éloge à la quenouille et l'allégorie de " L'Ange du Foyer " se poursuivent, et ce mépris incite les femmes à changer les modes d'expression, afin que le monde ait un autre regard et un autre discours. Elles vont de plus en plus essayer d'occuper une place dans le domaine du savoir. Cet appétit du savoir, constitua chez Mlle de Scudéry un leitmotiv, peut-être une compensation à une enfance orpheline qu'elle surmontera , mais surtout grâce à son oncle ecclésiastique qui lui donna un enseignement approfondi, voire exceptionnel pour une jeune fille de cette époque. Une lutte s'engage, mais malgré une activité intense au sein des salons, les femmes de lettres restent encore en dehors de l'évolution du monde qui les entoure. Elles restent minoritaires, mais c'est tout de même la première fois qu'elles sont regroupées autour d'une notion : la préciosité.

La définition de la préciosité est comme dans tout courant littéraire controversée. Pour certains, ce serait une sorte d'amour courtois ou d'amour tendre qui correspondrait à un idéal féminin de l'époque. Pour d'autres, une insulte lancée à la femme où des auteurs masculins ridiculisent leurs aspirations. Molière écrivit de nombreuses comédies se moquant des femmes et de leurs manières, en fait nous pensons qu'il a servi à différencier les vraies des fausses précieuses ; il a donc bénéficié les femmes de salons qui avaient de la culture face à ces

« petites sottes » qui ne pensaient qu'à leurs toilettes et à leurs gestes. *Les Précieuses Ridicules* , *Les Femmes Savantes* , sont une caricature des femmes bourgeoises de l'époque ; par le biais de la comédie Molière en quelque sorte les a fait connaître au grand public, la femme est sur la scène.

Dans les *Précieuses ridicules,* Molière, comme le titre l'indique, se raille du comportement de certaines femmes, voici à la suite un exemple sévère contre les précieuses :

> « Il semble que tout son corps soit démonté, fait-il dire à l'un de ses personnages, et que les mouvements de ses hanches, de ses épaules et de sa tête n'aillent que par ressorts. Elle affecte toujours un ton de voix languissant et niais, fait la moue pour montrer une petite bouche, et roule des yeux pour les faire paraître plus grands »[22].

Fort heureusement, les précieuses n'étaient pas toujours critiquées négativement, de nombreux auteurs reconnurent à la même

[22] Molière, *Œuvres complètes* :chronologie, introduction et notices par Georges Mongrédien « Les Précieuses Ridicules » , scène 3, Paris, Éd. Garnier-Flammarion, 1965.

époque leur façon de délibérer, de juger des thèmes importants, loin de la frivolité, les précieuses reprenaient leurs lettres de noblesse. L'abbé de Pure entre autres les définissait ainsi :

> « toute personne qui attache du prix à toute chose quand elle juge, quand elle loue ou quand elle censure »[23].

Comme nous l'avons constaté auparavant, et même si cela se laisse entrevoir à travers les comédies, les femmes tiennent une place de plus en plus importante dans l'histoire sociale du XVIIe siècle et ceci dans divers domaines. Elles ont une influence directe sur l'évolution des moeurs et des goûts (galanterie, bienséances, modes littéraires). Leurs soucis de la délicatesse et du raffinement les élèvent au premier rang des conversations, elles jouent un rôle de premier plan dans les salons ou ruelles.

Nos précieuses se mêlent également à la politique, au cours de la Fronde, et participent à son élaboration. Un peu plus tard, elles prennent part dans les négociations du traité des Pyrénées. Mazarin ose déclarer au ministre espagnol Don Luis de Haro :

[23]Abbé de Pure, *La Prétieuse ou le Mystère des ruelles*, (1656-1658) Paris, Éd. Droz,1938, p. 41.

> " Vous êtes bien heureux, vous avez, comme partout ailleurs, deux sortes de femmes, des coquettes en abondance et fort peu de femmes de bien : celles là ne songent qu'à plaire à leurs galants et celles-ci à leur mari ; les unes et les autres n'ont d'ambition que pour le luxe et la vanité. Les nôtres, au contraire, soit prudes, soit vieilles, soit jeunes, sottes et habiles, veulent se mêler de toutes choses. Une femme de bien ne coucherait pas avec son mari , ni une coquette avec son galant s'ils ne leur avaient parlé ce jour-là d'affaires d'Etat ! Elles veulent tout voir, tout connaître, tout savoir et, qui pis est, tout faire et tout brouiller ».

La France devient le pays de la liberté féminine par excellence. L'abbé de Pure dans son roman *La Prétieuse* le souligne et écrit :

> "La plus grande des douceur de nostre France est celle de la liberté des femmes ; elle est si grande

> dans tout le royaume que les maris y sont presque sans pouvoir, et que les femmes y sont souveraines "[24].

Pradon, à la fin du siècle, dans sa réponse à la Satire X de Boileau, parue en 1694, abonde dans le même sens :

BIBLIOTECA VIRTUAL

> " L'honnête liberté que l'on permet en France,
> Loin d'accroître le vice, en bannit la licence ;
> Sans se servir ici, comme en d'autres climats,
> De grilles, de verrous, de clefs, de cadenas,
> Qui ne font qu'enhardir souvent les plus timides,
> L'honneur et la vertu servent ici de guides "[25].

L'attaque de certains détracteurs anti-féministes provoque également des résultats inattendus et donne un essor à des défenses et à des apologies des femmes qui entraîneront un courant féministe, comme celui de Christine de Pisan. Bientôt , l'évolution des moeurs au moyen de débats donne le pas à l'instruction et à l'éducation des femmes qui étaient jusqu'à lors - sauf quelques exceptions- réservées aux moralistes et aux théologiens. Des travaux de vulgarisation mettent à la portée des femmes l'orthographe, la philosophie et les sciences. Ce

[24] *Ibid.,* p.41.
[25] Pradon , « Réponse à la satire X de Boileau « ,1694.

petit groupe de femmes écrivains ont contribué à propager l'amour précieux comme s'il s'agissait de la renaissance de l'amour courtois .

Les précieuses profitant de ce mouvement général ont porté leurs revendications dans des domaines pointilleux comme le mariage. Leurs audaces allèrent jusqu'à mettre en doute la valeur de cette institution, battre en brèche l'autorité parentale et du mari, suggérer le mariage à l'essai, c'est à dire instaurer un contrat et en restreindre sa durée, envisager le divorce et la limitation des naissances. L'heure est aux amazones –dans le sens symbolique du mot- qui traitent d'égal à égal avec les ministres, les princes, les généraux et les parlementaires.

Une série d'auteurs ont couronné la femme d'éloges et ont permis de rétablir une certaine notoriété du sexe féminin, les satires sont certes nombreuses mais les louanges à la gloire de la femme aussi. Voiture, Cotin, Vaugelas, Somaize, en sont les principaux défenseurs.

On loue partout l'influence du beau sexe, au sein des ruelles, leurs conversations sont qualifiées comme les plus douces, les plus agréables, les plus différentes et les plus délicates. En voici quelques démonstrations :

" Cette belle moitié du monde, avec la faculté de lire, a encore celle de juger aussi bien que nous, et est aujourd'hui maîtresse de la gloire des hommes autant comme les hommes mêmes "[26].

" Les femmes de qualité ont poli mes moeurs et cultivé mon esprit "[27].

" que dans les doutes de la langue il vaut mieux pour l'ordinaire consulter les femmes ... "[28].

" pour les femmes, il est certain que , si les hommes font quelque chose pour leur gloire, ce sont elles qui donnent le prix aux choses et qui mettent les ouvrages

[26] Voiture Vincent, « Œuvres » (vol I-II), Genève, Éd. A. Ubicini, Slatkine, 1967 (réimpr. de l'édition de Paris, 1855) Tome I, p.15.
[27] Cotin , Préface de ses *Oeuvres Galantes* , cité par R.Lathuillère, *La préciosité*, Genève, Éd. Droz, 1966.
[28] Vaugelas Claude Favre de, *Remarques sur la langue française*, Éd. Streicher, Genève, réed.Droz, 1934, p.11.

en réputation "[29].

Rien n'est approuvé sans leurs suffrages, elles donnent " des arrests en pleine ruelle " pour faire connaître si les ouvrages sont bons ou mauvais, elles sont en effet les oracles du bon ton, du bon goût et du bon usage. Elles déploient des efforts encore incertains et dispersés jusqu'à la préciosité.

La préciosité donne un éclat sans précédent à cette poussée féministe qui concentre leurs revendications sur leurs droits à la science, à la liberté et à la dignité. L'œuvre de Mlle de Scudéry nous en donne un échantillon.

Ce mouvement n'était nullement un excès, mais plutôt une réaction de défense contre la rudesse des moeurs et du langage, plus profondément une réaction des femmes contre la servitude à elles imposée, par les lois les règles, les usages, les coutumes, servitude qui faisait de leur vie entière un esclavage plus ou moins doré. En simplifiant, nous pourrions dire que la préciosité, c'est la révolte des femmes qui, insatisfaites de leur vie conjugale, et quelle que soit la nature de leur insatisfaction, cherchent à s'en évader, quelles que soient les directions vers lesquelles s'orientent leur volonté, ou leurs velléités d'évasion. Dans le chapitre que nous avons intitulé « la femme et les questions religieuses » nous verrons que le couvent était pour certaines une échappatoire vers la liberté, un havre de paix.

Madame de Sévigné, de son côté, ne pouvait qu'applaudir aux revendications des précieuses en faveur de la libération de la femme et contre la " grossièreté " de hommes. Elle a adhéré à ce mouvement de libération, et l'emploi du ton précieux n'est pas toujours un jeu ou une minauderie, mais un effort pour déguiser les vérités désagréables.

Madame de Clèves, serait la précieuse type, la précieuse idéale, la mal mariée sur qui l'amour fond trop tard. Cet amour, la princesse le refuse, par devoir d'abord, puis, devenue veuve et donc libre, on se pose la question pourquoi a-t'elle dit non à l'amour partagé. Mme de Clèves préférera le repos, car, d'une part, l'amour complique l'existence, d'autre part, les hommes finissent toujours par tromper, mais c'est aussi prendre soin de sa gloire, c'est-à-dire de sa réputation. Les mignardises, les douceurs (mais qu'elles sont amères souvent !) que l'on rencontre dans une de ses lettres ne sont pas l'expression d'une passion, et d'une passion malheureuse comme dirait Proust, mais de toutes les passions amoureuses. Ici Mme de La Fayette devance Proust de plus de deux siècles) . On n'aime jamais que le fruit défendu, l'être inaccessible, celui ou celle qui n'aime pas ou aime ailleurs. Elle écrira :

> " Une passion, alimentée à la fois par la séparation, les heurts de caractères, et cette insatisfaction

[29] Somaize Antoine Baudeau de, *Dictionnaire des Précieuses,* Paris, Éd., Ch. L. Livet, 1856, p.41.

> inhérente à la passion amoureuse qui veut qu'il y en ait toujours un des deux qui aime le mieux, et qu'à mesure que l'un aime davantage, l'autre sente se refroidir une tendresse qu'il ne mettait pas d'abord en question. On n'aime que ce qu'on ne possède pas tout entier "[30].

La possession tue l'amour, c'est pourquoi certaines femmes refusent le mariage, car une fois conquises la passion diminue. La femme du XVIIe siècle ne veut pas se laisser entraîner dans l'équation : Mariage = Bonheur, elle en connaît les enjeux et les chaînes. Elles préfèrent ne pas s'engager et se limiter aux coquetteries que les hommes leur prodiguent.

[30] Madame de Lafayette, *La Princesse de Clèves,* Paris, Éd. Hatier , 1678, Réed. Flammarion, 1996, p. 120.

1.2.1. LA FEMME ET LES QUESTIONS LITTÉRAIRES

Le problème de la conservation d'oeuvres littéraires féminines se pose et cela est dû à notre humble avis à une dépréciation, car lorsqu'une femme écrit, elle menace le pouvoir de l'homme sur le savoir et la création. Mais nous verrons que malgré les tentatives de dévalorisation, l'écriture féminine reste omniprésente au cours des siècles.

Une œuvre féminine sert plus souvent au plagiat qu'elle ne fait office de modèle. Les femmes écrivains de par leur condition recluse et dépendante, ne forment ni disciplines ni école littéraire sauf, dans le cas des " Précieuses " et c'est pour cela que cette étude nous a paru édifiante et l'idée que les hommes les regroupent pour mieux se moquer de leur volonté de savoir, ne nous paraît pas convainquante, puisque les précieuses ont su instaurer un style propre (langage précieux). Elles ont su se démarquer des grandes tendances du siècle et leurs oeuvres ont des intentions et des formes inconnues jusqu'alors.

Dans son *Grief des dames*[31] , Marie Le Jars de Gournay - fille d'alliance de Montaigne - n'a pas cessé de se battre contre une société qui méprisait son indépendance, son célibat, sa ténacité à défendre des principes de droiture. Malgré un carcan religieux, politique et idéologique, elle luttera pour une meilleure condition féminine.

Le caractère individualiste de la femme dérange. La religion lui interdit un rôle de création, les contraintes sociales les relèguent dans un rôle d'imitatrice, de courtisane ou pis encore d'homme travesti. Deux thèmes se font jour dans les romans écrits par des femmes ; " La bassesse " et " La cruauté ".

La société du XVIIe siècle, comme nous l'avons déjà mentionné, attend de la femme, ce que transposé au XXe siècle serait : Sois belle et tais-toi ! En effet selon les topiques, la femme devait être belle et l'homme intelligent. Madeleine de Scudéry ne cessera de protester contre cette injustice, dans un de ses harangues elle écrit :

> « Nous aurons l'imagination belle, l'esprit clairvoyant, la mémoire heureuse, le jugement solide, et nous emploierons toutes ces choses qu'à friser nos

[31] Marie Le Jars de Gournay, *Le Grief des Dames,* 1626 , rééd. par Mario Schiff, *La fille d'alliance de Montaigne*, Genève, Éd. H. Champion, 1910.

cheveux ? ».

Ces vers écrits par Sapho (Madeleine de Scudéry) traitent un des grands thèmes de la littérature, le *tempus fugit,* la beauté passe, les fleurs fanent, il est donc conseillé de s'instruire, le physique ne dure qu'un lapsus de temps :

« Les lis, les œillets, les roses

Et toutes ces belles choses
Dont votre visage est peint,
L'éclat des yeux et du teint,
Tout perdra forme et matière,
Et vous mourrez tout entière,
Si pour vaincre la Parque et la fatalité,
Vous n'allez par l'étude à l'immortalité »[32].

Les femmes sont intervenues au moment de l'affaire du *Cid*, puis dans la rivalité des Uranistes et des Jobelins, où Mlle de Scudéry prend part, elle écrit à Chapelain au sujet de Job :

[32] *Conversations sur Divers Sujets : À la gloire du sexe, op.cit.,* p. 70.

« J'ai lu deux fois l'endroit du billet que vous avez écrit à mon frère, où vous témoignez souhaiter que je vous mande mon sentiment sur les deux sonnets qui sont en contestation, n'osant pas croire que vous me fissiez un honneur dont je suis indigne ; mais après m'être résolue de vous obéir, je vous dirai, sans complaisance aucune, que celui d'Uranie, me plaît infiniment plus que l'autre, et vous ne me devez pas soupçonner d'en avoir en cette rencontre, puisqu'au contraire il me semble qu'une personne comme moi fait quelque tort à une princesse dont l'esprit est aussi éclairé que celui de Mme de Longueville, de penser ce qu'elle pense. Ainsi, Monsieur, croyez, s'il vous plaît, que je parle sincèrement. Les deux derniers vers du sonnet de Job, s'il m'est permis d'en parler de cette sorte, ont quelque chose de joli et de délicat, mais il en faut lire onze, pour les trouver ; de plus, je vous avoue que j'ai l'imagination un

> peu délicate, et que comme je ne puis jamais entendre nommer Job sans avoir l'esprit rempli de toutes ces vilaines choses dont il est environné, je ne puis souffrir qu'un galant, qui doit être propre, se compare à lui…Mais, pour le sonnet d'Uranie, j'avoue que je le trouve si beau, et que quelqu'un en osât être amoureux, je lui conseillerois de se servir de ce sonnet pour exprimer sa passion ; et ce qui fait que je le trouve d'autant plus ingénieux, c'est que faisant une protestation d'amour, il fait un éloge »[33].

Plus tard, elle prend part dans les intrigues nées autour de Mme de Montbel ou dans l'élection de Boileau à l'Académie. L'avis du public féminin compte désormais autant que celui des doctes. Les écrivains et théoriciens quêtent l'approbation des dames et on les voit se répandre dans les ruelles. L'empire de celles-ci est universel ; tout doit leur être soumis , tout dépend d'elles : le mérite, l'honnêteté, la vertu.

Les femmes commencent à prendre conscience de ce qu'elles valent, de ce qu'elles peuvent entreprendre, et de ce qui leur est dû.

[33] Lathuillère Roger, *La préciosité , étude historique et linguistique*,Genève, Éd. Droz, 1966. p. 364.

Jamais elles n'ont eu un tel rôle. Ce privilège est essentiellement réservé à la France et ce mouvement d'émancipation prépare les victoires postérieures du féminisme.

Bien entendu cette lutte existait au temps de Rabelais et de Montaigne, mais les injures et la véhémence avec lesquelles les combattants de la querelle féministe écrivaient, les séparent réellement des précieuses.

BIBLIOTECA VIRTUAL

Mlle de Gournay publie en 1622, un traité intitulé *Égalité des hommes et des femmes* , il est dédié à la reine Anne d'Autriche. En voici un extrait :

> "La pluspart de ceux qui prennent la cause des femmes contre cette orgueilleuse préférance que les hommes s'attribuent, leur rendent le change entier : renvoyans la préférance vers elles. Moi qui fuys toutes extrémitez, je me contente de les esgaler aux hommes, la nature s'opposant pour ce regard autant à la supériorité qu'à

l'infériorité "[34].

Marie de Gournay allègue l'autorité de Socrate et de Platon surtout qui donne aux hommes et aux femmes, dans sa République : mesmes droicts, facultez et functions. Dans le *Grief des dames* , elle se révolte contre l'enfermement domestique. Cette pensée sur l'oppression des femmes confirme son engagement sur l'égalité des deux sexes :

> « Bienheureux es tu , lecteur, si tu n'es point de ce sexe qu'on interdit de tous les biens, l'interdisant de la liberté : ou qu'on interdit encore à peu près de toutes les vertus, lui soustrayant… »[35].

Nathalie Grande ; dans le premier chapitre de sa thèse *Stratégies de romancières. De Clélie à la Princesse de Clèves* (1654-1678) [36] nous montre la Femme dans un cadre entre le conformisme et le refus d'une certaine bourgeoisie. Elle nous démontre avec habileté combien la femme remet en question non seulement certaines vertus comme la gloire, le respect de la morale et le souci de la bienséance, mais aussi son écriture par rapport au sexe masculin. L'interrogation

[34] Marie le Jars de Gournay, *Égalité des hommes et des femmes,* Paris, Éd. T. du Bray, 1641. Réédité comme *La fille d'alliance de Montaigne*, *op. cit.*, p. 61.
[35] Marie de Gournay, *Grief des Dames,* in *ibid.*, p.11.
[36] Grande Nathalie, *Stratégies de romancières- De Clélie à la Princesse de Clèves* (1654-1678) », Paris, Éd. Honoré Champion, 1999.

fondamentale qui se pose est sans doute celle de savoir si une femme écrit en tant que femme.

Par le choix des héroïnes dans *les Femmes Illustres ou les harangues héroïques*[37], Nathalie Grande nous démontre aussi que Madeleine de Scudéry a toujours revendiqué l'égalité des sexes. La gloire n'est pas ici synonyme de dignité mais de valeur pour réclamer des droits. Nous aurons donc deux types bien distincts de gloire : la gloire = dignité et la gloire = valeur.

BIBLIOTECA VIRTUAL MIGUEL DE CERVANTES

Elle commence par une citation édifiante d'une lettre de Sapho à Erinne :

> « Et, pour en parler raisonnablement, la beauté est en notre sexe ce que la valeur est en celui des hommes. Mais comme cette qualité ne les empêche pas d'aimer d'étudier des belles-lettres, cet avantage aussi ne nous empêche point de les apprendre et de les connaître. Que s'il y a quelque différence entre les hommes et les femmes, que cela

> doit être seulement dans les choses de la guerre (…). L'intention de la nature paraît si claire, en cette rencontre, qu'on ne peut s'y opposer ; je consens donc que nous laissions prendre des villes, donner des batailles et conduire des armées à ceux qui sont nés pour cela ; mais pour les choses qui n'ont besoin que de l'imagination, de la vivacité de l'esprit, de la mémoire et du jugement, je ne saurais souffrir que l'on nous en prive »[38].

Cette dimension de gloire, nous la retrouverons également dans de nombreux passages de *Clélie*. Cette envie d'égalité des sexes en niant les différences physiques est flagrante lors de la traversée du Tibre Clélie réalise un véritable tour de force et cet exploit physique énorme nous renvoie à l'idéal scudérien de la Femme forte, cette allégorie par rapport au livre de Tite-Live[39] se complète par l'apparition du cheval (symbole de puissance) :

[37] Grande Nathalie, Melle de Scudéry, *Les Femmes Illustres ou les Harangues héroïques,* Paris, Éd. Sommaville et Courbé 1642,1644, Réed. Par Indigo et Côté-Femmes, 1991.
[38] « Lettre de Sapho à Erinne » *Ibid.,* p. 48.
[39] Tite-Live, *Histoire romaine,* Paris, Éd. *Les Belles Lettres,* 1967.

> « A peine fut-elle dans l'eau , que toutes ses compagnes firent la même chose (…) mais ce qu'il y eut de remarquable, fut que Clélie qui de temps en temps tournait la tête pour voir si ses compagnes la suivaient, trouva au milieu du fleuve, un cheval qui s'était échappé comme on le menait à boire, si bien que cette courageuse fille lui prenant la bride, fit si bien qu'elle monta dessus. Ainsi s'élevant au dessus de l'eau, et le jour étant augmenté, les soldats furent bien surpris de la voir (…) ceux qui étaient du côté de Rome, apercevant une fille sur un cheval qui nageait au milieu du fleuve, et la voyant suivie de grand nombre d'autres (…) ne surent d'abord si ce n'était point des hommes déguisés en femmes. »[40].

Cette apparition du cheval paraît miraculeuse. Dans *Faits et dits mémorables,* Valère Maxime nous explique cette traversée :

[40] *Clélie, op.cit.,* Tome II, pp. 919-920.

> « Avec l'ensemble des jeunes filles de la ville, (Clélie) avait été livrée en otage à Porsenna et, une nuit, elle trompa la garde et monta sur un cheval ; elle traversa rapidement la rivière et délivra sa patrie non seulement du siège qu'elle subissait, mais même de la crainte qu'elle éprouvait, en portant devant les hommes, elle qui n'était qu'une jeune femme, le flambeau de la valeur (Viris puella lumen virtutis praeferendo) »[41].

Cette représentation de l'amazone mêlant l'idée de féminité et de puissance masculine, nous la retrouvons chez la majeure partie des romancières, mais pour en revenir à notre épopée, le but du combat entreprit par Clélie est avant tout de s'échapper de Tarquin et de rester fidèle à Aronce, son amour. Dans son roman Mlle de Scudéry nous montre des héroïnes farouches ; elle écrit :

> « ie m'affranchirois volontiers de toutes celles où la Nature & la couftume ont affuietty toutes les

[41] Valère Maxime, *Faits et dits mémorables*, Tome I, livre 3, Paris, Éd., Les Belles Lettres, 1995, p. 223.

> Femmes ; & fi ie difois tout ce que ie penfe, ie ne fçay fi ie ne dirois point que fi i'auois en mon choix d'eftre pluftoft vn vaillant Soldat, que d'eftre non feulement parmy les Veftales, celle que l'on apelle le Grande Veftale, mais que d'eftre ce que ie fuis ie ne fçay, dis ie, fi ie ne dirois point que i'aimerois mieux eftre le Soldat que la Princeffe tant ie fuis peu fatisfaite de mon Sexe… »[42].

> « …mais comme la cruelle Tullie eftoit encore d'vn temperamment plus impetueux, & qu'elle auoit moins de prudence dans fon ambition, elle trouuoit que le chemin que Tarquin prenoit pour monter au Thrône eftoit trop long : & qu'il falloit precitpiter vn fi grand deffein… »[43].

Ces images de Clélie, de Tullie qui incarnent le triomphe du sexe féminin est propre à l'imagerie de l'époque. Ce thème revient très

[42] *Clélie*, *op.cit.,* Tome II, livre II. pp. 874-875.
[43] *Ibid.,* p. 992.

souvent et il serait bon de penser que derrière toute cette cruauté, ces exploits se cachent les sentiments ; à notre avis il ne s'agit que de fantasmes littéraires.

Pour terminer ce chapitre, nous reprendrons un passage d'Annie Leclerc dans *Parole de femme* qui disait : " L'être viril est un être de " Chasse " et bientôt de désir et de mort " et elle ajoute : " C'est celui du séduisant, énergique mais indélicat Nemours, le maître des poursuites et des victoires amoureuses, c'est bien celui d'une Cour dont la princesse Dauphine joue si bien le jeu "[44].

1.2.2. LA FEMME ET LES QUESTIONS RELIGIEUSES

Dans son *Discours de la gloire* [45], Mademoiselle de Scudéry nous dit que toute vraie gloire est rapportée à Dieu. La plus futile manifestation quotidienne se déroule sous le regard de Dieu. Á travers les propos, les lettres, les œuvres littéraires mais aussi dans le comportement, nous retrouverons l'association de Janséniste et de Précieuse. Mademoiselle de Scudéry a effectivement composé des ouvrages de piété, et que Christine de Suède définit les précieuses comme des « jansénistes de l'amour », mais cela ne veut pas dire que les

[44] Annie Leclerc, *Parole de femme,* Arles, Éd. Grasset & Fasquelle, 2001.

précieuses aient adhéré au jansénisme, sinon qu'elles traitaient l'amour avec la même exigence que pouvait le faire les jansénistes dans d'autres thèmes. En fait, comme le mentionne Myriam Maître dans son ouvrage *Les Précieuses* :

> « Les raisons d'une telle séduction ont peu à voir avec la foi. Il leur semble avant tout que c'est l'extrémisme des positions de Port-Royal qui a pu conquérir une élite mondaine hantée par la crainte du nivellement social, intellectuel et moral :les difficultés conceptuelles qu'offre « l'hérésie cultivée » stimulent et permettent de se distinguer du commun. On flatte donc les femmes du monde sur leurs aptitudes à entrer dans les débats théologiques, parce que leur influence mondaine en fait d'excellents relais de la propagande religieuse »[46].

[45] Mlle de Scudéry, *Discours de la gloire*, Paris, Éd. P. Le Petit, 1671.
[46] Maître Myriam, *Les Précieuses, Naissance des femmes de lettres en France au XVIIe siècle*. Paris, Éd. Honoré Champion, 1999, p. 502.

Notre auteur, souveraine du royaume des précieuses, nous montre dans *La Gazette galante*[47] qu'elle est en désaccord avec le royaume des *bigots* qui est l' allié fidèle à la médisance, et où elle nous dit être inquiète de voir les serviteurs de Bigotisme tenter de se rendre maîtres de tous les Etats. Cette opposition sera dans son œuvre toujours en demi teinte, à mi-voix, car elle concevait qu'une femme parle de religion avec respect. Elle avait choisi un style dont les bienséances mondaines l'emportaient, le ton de ses écrits était très nuancé, propre à une véritable précieuse.

Nous prendrons par la suite quelques exemples de femmes écrivains, afin de mieux cibler leurs pensées. Mlle de Gournay reprend un passage de l'Ecriture où il est dit que :

> « L'homme fut crée masle et femelle
>
> (...)
>
> « Ce n'est point par aucun mépris : ouy bien seulement, de crainte qu'elles n'esmeuvent les tentations, par cette montre si claire et publique qu'il faudrait

[47] *La Gazette galante*, Paris, Éd. Champhoudry, 12 et 16 juin 1657.

> faire en ministrant et preschant, de ce qu'elles ont de grace de beauté plus que les hommes »

L'Escale[48] appelait la femme Kabale de Dieu, qui signifiait en hébreu " recepte de science cachée ". Pour lui, la femme ne doit pas passer son temps dans les académies ou Universités pour connaître les mathématiques, les langues et la philosophie ; car elle a une grâce particulière de science infuse approchante de celle des Anges, par le seul instinct de leur lumière naturelle, elle en sait plus que les plus savants, ce qui montre bien leur supériorité sur les hommes.

Le Père Du Bosc[49] publie trois volumes intitulés *Honneste Femme.* Bien que fidèle à la morale de l'Eglise, il n'exige pas une soumission aveugle de la femme à l'égard de son mari ; il la considère comme l'égale de ce dernier. Il ne la veut pas complètement absorbée par les soins domestiques :

> " il faut advouer que la musique, l'histoire et la philosophie, et d'autres pareils exercices sont plus convenables à notre dessein que

[48] L'Escale, *Le Champion des Femmes* , cité par Roger Lathuillère, *op.cit.,* pp. 73-75.
[49] Le Père Du Bosc, *L'Honneste Femme* , in *Ibid.,* p.665.

ceux d'une bonne mesnagère "[50].

Le Père Du Bosc met l'accent sur le progrès moral que doit faire son honnête femme et lui ouvre des horizons intellectuels nouveaux. Il est persuadé qu'elle possède des qualités égales à l'homme. Ses conseils ont fait leur chemin dans le monde des ruelles.

À l'aube de la préciosité de nombreux traités se préoccupent de la situation des femmes, mais on ne discute plus que de certaines modalités d'éducation morale, de mode ou d'instruction. Les réticences et les critiques ne remettent plus en cause la dignité de la femme , d'une manière décisive la suprématie du beau sexe et la victoire du féminisme ne se posent plus.

Le Père Le Moyne, de la compagnie de Jésus, fait paraître, en 1647, *La Gallerie des femmes fortes*[51] . Elle se compose de vingt portraits, peintures toutes en faveur de la femme. Dans chaque cas, il a un net parti pris féministe. La question morale est évidemment le point le plus important :

" pourquoy l'amour conjugal est
plus fidèle du costé de la femme
que du costé de l'homme

[50] Du Bosc, *Ibid.*, Tome II, pp. 214-215.
[51] Le Père Le Moyne, *La Gallerie des femmes fortes,*Paris, Éd. A. de Sommaville, 1647.

(...)

> " si la vertu des femmes est d'aussi grande utilité pour le public que la vertu des hommes "[52].

En ce qui concerne notre étude, les héroïnes dans *Clélie* cultivent un idéal spécifiquement féminin. Le respect de la morale et ce souci de la bienséance apparaissent comme quelque chose d'inné, de naturel. À notre avis, il ne s'agit pas seulement de conventions sociales. Ses héroïnes se manifestent surtout dans les domaines moraux et sentimentaux, mais elle privilégie aussi la gloire, elle publiera, comme nous le savons, un traité sur ce sujet *Le Discours sur la gloire* qui lui vaudra le premier prix de l'Académie Française. Nous avons relevé quelques exemples pour argumenter cette idée de dignité chez la Femme. Dans l'exemple qui suit on remarque combien on se fait louange et gloire envers une des vertus essentielles : la fidélité.

> « Il faut que ie vous die comme sœur de Cleluis, que ie fais plus de gloire d'eftre sœur d'vn homme qui vous a refifté, que fi ie portois

[52] *Ibid.*, p. 67.

la Couronne des Rois »[53].

« ...on y voit les huit celebres foeurs de Clio, elles font peintes aux quatre coftez de la chambre, & femblent faire vn concert de loüanges, à la gloire de celuy que la fidelité reprefente »[54].

BIBLIOTECA VIRTUAL MIGUEL DE CERVANTES

[53] *Clélie*, *op.cit.*, Tome II, Livre III, p. 1111.
[54] *Ibid.*, Tome X, Livre II, p 1119.

1.2.3. MLLE DE SCUDÉRY, MILITANTE FÉMINISTE AVANT LA LETTRE

L'interprétation moderne sur l'écriture de l'époque oscille entre des opinions extrêmes en ce qui concerne la condition de la femme. Doit-on considérer ce courant, le féminisme, comme une revendication d'indépendance et d´égalité, une hostilité envers le mariage, ou bien doit-on admettre qu'il s'agit d'une représentation masculine de la femme , car au milieu du siècle, cette nouvelle image de la femme est mise en scène par des ouvrages écrits par des hommes et ceci aux dépens de l'écriture des femmes.

L'abbé de Pure dans son œuvre *La Prétieuse*[55] en trois tomes écrivit et donna son opinion dans plusieurs conversations. Nous en avons retenu deux, la première s'intitule « Des remedes aux maux de mariage » et la deuxième « Raisonnements de la Pretieuse sur le Mariage, et son pouvoir sur le nombre des années ». Afin de mieux forger l'opinion de l'abbé de Pure et bien que les sous-titres de son livre *La Prétieuse* sont éloquents, nous avons choisi quelques exemples pour les illustrer :

[55] L'abbé Michel de Pure, *La Précieuse ou le Mystère des Ruelles,* (1656-1658) réédité à Genève, Éd. Droz , 1939.

> « ie formay vne question sur mon dépit qui est bien plus importante et plus digne de vostre entretien, plus conforme à nostre sujet, et à nostre sexe. C'est, mesdames, de sçauoir qu'elle regle on pourroit apporter au desordre du mariage pour en adoucir la rigueur de l'esclavage, la dureté des fers ; et ce qui peut estre est encor plus fâcheux que tous les deux ensemble la durée de l'un et de l'autre »[56].

Nous pouvons remarquer combien le sujet du mariage est important, il est symbolisé par des fers, ce qui nous donne la dimension du problème à cette époque.

> « Il ne faudroit de tout point de mariage ; il faudroit aneantir cette espece de suplice qui a tant fait gronder nos peres et qui fera mourir mille de nos neueus. Car enfin l'honneste homme ou l'honneste femme en est

[56] L'abbé de Pure, *ibid.*, Rééd., p. 17.

malheureuse. Il est rare que le bon-heur porte sur les deux toicts, que le contentement soit égal, que l'affection soit réciproque. La beauté de la femme a échauffé le jeune galant ; soit que cette beauté passe, soit que le goust en vieillisse, soit que la possession en degoûte, l'indifférence a desia paru sur la scèn, et a esté suiuie mesme d'un personnage malin qui est le mépris ; l'acte suiuant sera tout entier de hayne et d'auersion. Sans le mariage, tous ces personnages seroient bien camus ; vous les verriez descendre de dessus le théâtre, et quitter la pompe de l'authorité et du caractere de mary pour se conseruer par les soins, et par l'affectio, ce qu'ils pourroient perdre par le mépris ou par l'indifference. Les femmes ne seroient point contraintes d'essuyer toutes ces salies de l'esprit marital qui se prevaut de ce qu'il ne peut perdre, et abuse dans son domestique, et dans son

> particulier du dessein de la seureté publique. Partout regneroit cette douce liberté de faire des conquestes, et de faire ce noble commerce des cœurs et des amitiez »[57].

Cette image de liens conjugaux qui mène au supplice, veut être bannie, un air de liberté planerait alors, la douceur de vivre reviendrait dans le coeur des Dames.

BIBLIOTECA VIRTUAL MIGUEL DE CERVANTES

> « Ne seroit-il pas plus raisonnable apres auoir pardonné à la beueuë de ces vieux Ostrogots qui ont fabriqué cette especе de caueçon, ne seroit-il pas, dis-je, plus raisonnable de donner quelque relâche à sa peine, de prescrire vn temps, et des bornes pour la finir, et pour en déliurer les incommodez ? Quand apres vn an on auroit trouué dans la possession ce que l'espoir et le desir auroient pû promettre, on renouëroit pour Vn année

[57] *Ibid.*, p. 23.

> suiuante ; on feroit vn nouueau bail ; on se feroit tout de nouueau l'amour ; et par de nouueaux soins on tâcheroit de meriter la continuation des mesmes faueurs… »[58].

Ce qui est proposé dans ce passage est tout à fait novateur, un contrat de mariage reconduit sur un an pourrait être la solution à cet esclavage.

BIBLIOTECA VIRTUAL MIGUEL DE CERVANTES

> « Apres ces douces recompenses des flâmes mutuelles, on cultiveroit ces ferueurs de mesme façon que l'on auroit fait les desirs, et la craiute de les perdre en conserueroit parmy les libertez le respect et les soins que la seureté et l'impossibilité de la diuision aneantit dès le second pas, et dès le second iour du mariage »[59].

Selon l'abbé de Pure le fait d'être marié pour le meilleur ou pour le pire, fait que les désirs s'estompent très vite. L'esprit de conquête est

[58] *La Prétieuse, op.cit.,* p. 28.
[59] *Ibid.,* p. 34.

assouvi, il n'est donc plus nécessaire de garder le respect pour sa compagne.

> « De quelque costé que la femme se tourne dans le mariage, elle se trouve contrainte : ou elle ayme, et voilà les soins de satisfaire, l'inquiétude de l'absence, la peine et la part des affaires ; ou elle n'ayme pas, et cependant la voilà liée ; elle a son supplice devant ses yeux, elle est inséparable, elle ne peut s'en détacher »[60].

Nous terminerons ces remarques par un panorama sans issue. Que la femme aime ou n'aime pas, elle sera contrainte aux chaînes, ce manque de liberté est cruelle mais irrémédiable.

Lors du colloque du tricentenaire de la mort de Mademoiselle de Scudéry (Paris 28-30 Juin 2001) Claire Carlin, de l'Université de Victoria – Canada, nous donna un brillant exposé qui s'intitulait *Préciosité et théologie : l'amour conjugal chez Madeleine de Scudéry et dans quelques traités catholiques sur le mariage*[61] et bien que ce thème a été souvent

[60] *Ibid.*, p. 33.
[61] Carlin Claire, *Préciosité et théologie : l'amour conjugal ches Madeleine de Scudéry et dans quelques traités catholiques sur le mariage,* Université de Victoria.

abordé , Claire Carlin nous éclairait sur la maternité. Il est bon d'observer que ce sujet reste dans l'ombre chez mademoiselle de Scudéry et que dans *Clélie*, aucun commentaire n'est fait . À ce sujet, nous pourrions nous demander s'il s'agit de pudeur, d'indifférence, de non-désir ou tout simplement que Madeleine de Scudéry, en tant que célibataire, ne se sentait pas concernée . Comme nous l'avions déjà mentionné, la femme après le mariage était réduite à la procréation, à une espèce de machine à fabriquer des bébés. À notre avis c'est sans doute cette image qui a rendu ce sujet tabou et peu élogieux.

Dans son recueil de Harangues *Les Femmes Illustres* , le premier volume traite de l'éthique du couple. Il est curieux d'observer que nos protagonistes féminines Arthémise, Bérénice et Athénaïs ont des idées bien déterminées et que dans bien des cas les rôles sont renversés, elles deviennent le sujet agissant et s'approprient l'homme. Elles emploient le possessif : mon Brutus et deviennent propriétaires de l'être aimé. Mais sous ces apparences quelques peu directives, nous assistons grâce à la tendresse (pensée scudérienne) à une transformation des liens de l'Eglise et à une revalorisation du mariage. La religion serait une toile de fond alors que le « tendre » appartiendrait au social et à une éthique de l'amour conjugal.

Barthes rejoint l'idée des rôles renversés, nous sommes loin des topiques femmes faibles, hommes forts. Dans son oeuvre *Sur Racine,* il étudie le caractère sexuel des oeuvres de Racine. Il pense que les

personnages sont dotés d'une sexualité qui n'a rien à voir avec le sexe biologique. L'existence sexuelle du personnage se déterminera par sa situation par rapport au conflit tragique. Racine oppose donc le masculin au féminin comme la force à la faiblesse. De cette façon Axiane, Agrippine, Roxane et Athalie sont masculins, alors que Taxile, Hippolyte, Bajazet et Britannicus seront des personnages féminins et passifs. Cette passivité aura un caractère formel bien défini. Le personnage passif, homme ou femme, gardera le silence, il ne pourra reconnaître une situation conflictive (par exemple amoureuse) et fuira de cette façon le langage, ce qui, selon Barthes, revient à fuir de la tragédie même. La tragédie ne conduit pas à l'amour, mais au pouvoir, Barthes établit ainsi dans *Sur Racine*, la relation pouvoir et désir : double écuation des personnages raciniens :

> « A a tout pouvoir sur B
> A aime B, qui ne l'aime pas » [62].

Comme nous l'avions mentionné au début de ce chapitre « le féminisme et le préciosisme », Madeleine de Scudéry fut une grande revendicatrice auprès de la condition féminine, d'un esprit modeste et modéré, par son calme et son aplomb, elle a su nous léguer sa sagesse. Elle veut sans doute nous transmettre que les batailles ne se font pas seulement avec d'une manière belliqueuse mais à travers divers jeux, conversations, promenades, elle lutte en faveur de la condition

[62] R. Barthes, *Sur racine*, *Cf.*, Ángeles Sirvent, *Roland Barthes, De las críticas de interpretación al análisis textual*, Universidad de Alicante, 1989 , p.106.

féminine, et obtient par cette douceur toute apparente, de se classer parmi les grandes figures de son époque. Nous donnons à la suite quelques critiques et quelques unes des pensées qui apparaissent dans ses œuvres.

Mlle de Scudéry, grande lectrice de romans dans sa jeunesse, écrivait à Huet :

BIBLIOTECA VIRTUAL MIGUEL DE CERVANTES

> " vous avez choisi les romans qui ont fait les délices de ma première jeunesse, et qui m'ont donné l'idée des romans raisonnables qui peuvent s'accommoder avec la décence et l'honnêteté, je veux dire Théagène et Clariclée, Théogène et Claride, ainsi que l'Astrée ; voilà proprement les vraies sources où mon esprit a puisé les connaissances qui ont fait ses délices. J'ai seulement cru qu'il fallait un peu plus de morale afin de les éloigner de ces romans ennemis des bonnes moeurs, qui ne peuvent que faire perdre le

temps "[63].

En un temps où la demande d'instruction des femmes est en vogue, Mlle de Scudéry vient défendre ses oeuvres personnelles. Les romans tirés de l'Antiquité font que les femmes qui ont de l'esprit cherchent à lire les originaux. Elle a même une amie qui n'aurait jamais connu Xénophon ni Hérodote, si elle n'avait lu *le Grand Cyrus*, et qui en le lisant s'est accoutumée à aimer l'histoire et même la fable.

BIBLIOTECA VIRTUAL

Il s'agit en effet de répondre aux attaques misogynes contre *la femme savante*, en présentant une femme qui connaît un peu tout, aussi bien dans le domaine du savoir et de la littérature que dans les soins de la maison. Ce sera le modèle de " l'honnête femme ".

Lors d'un passage du *Grand Cyrus* , (sous un personnage de l'antiquité perse, Cléomire incarne Mme de Rambouillet), Mlle de Scudéry nous définit cet archétype en faisant l'éloge suivante :

> " L'esprit de Cléomire n'est pas un de ces esprits qui n'ont pas de lumière que celle que la nature leur donne, car elle l'a cultivé soigneusement, et je pense pouvoir dire qu'il n'est point de

[63] Lathuillère Roger, *op.cit.,* Tome I, p. 314.

> belles connaissances qu'elle n'ait acquises. Elle sait diverses langues et n'ignore presque rien de tout ce qui mérite d 'être su, mais elle le sait sans faire semblant de le savoir et on dirait à l'entendre parler, tant elle est modeste, qu'elle ne parle de toutes choses admirablement comme elle fait, que par le simple sens commun et par le seul usage du monde (...). L'ordre, la régularité et la propreté sont dans tous ses appartements et à tous ses meubles ; tout est magnifique chez elle et même particulier (...) . Au reste personne n'a eu une connaissance si délicate qu'elle pour les beaux ouvrages de prose ni pour les vers ; elle ne juge pourtant avec une modération merveilleuse, ne quittant jamais la bienséance de son sexe, quoiqu'elle en soit beaucoup au-dessus. "[64].

La modestie, la simplicité, la modération sont des substantifs chers à notre auteur. Nous les trouverons également dans *Clélie.*

Madeleine de Scudéry établit la différence entre une femme cultivée et précieuse et une femme savante en mettant l'accent sur le fait que la femme devrait utiliser le même temps à embellir son aspect intérieur et extérieur. Elle écrit :

> " Je voudrais qu'on eût autant de soin d'orner son esprit que son corps, et qu'entre être ignorante ou savante, on prît un chemin entre ces deux extrémités qui empêchât d'être incommode pour une suffisance impertinente ou par une stupidité ennuyeuse. Je veux bien qu'on puisse dire d'une personne de mon sexe qu'elle sait cent choses dont elle ne se vante pas, qu'elle a de l'esprit fort éclairé, qu'elle ne connaît finement les beaux ouvrages, qu'elle parle bien, qu'elle écrit juste ; mais je ne veux pas qu'on puisse dire d'elle : C'est *une femme savante,* car ces deux caractères sont si différents qu'ils ne se ressemblent point. Ce n'est pas que celle à qui on donnera ce terrible nom ; mais

[64] *Le Grand Cyrus, op.cit.,* cité par Huet , *Traité de l'origine des romans,* Paris, Éd. F. Gégou, 1971.

> c'est qu'elle sait mieux se servir de son esprit et qu'elle sait cacher adroitement ce que l'autre montre mal à propos »[65].

Une fois de plus le genre masculin affirme que les femmes veulent êtres *savantes,* et comme aux siècles précédents, la femme cherchera à prouver son existence et ses qualités dans l'art d'écrire et de converser.

Mlle de Scudéry a contribué à répandre ces habiletés, en réunissant dans son Salon du " Samedi " des personnes de lettres. En cultivant et en s'intéressant à la culture et à la politique , les précieuses créent un déséquilibre dans la société essentiellement masculine, et qui jusqu'à présent reposait sur la claustration des femmes. À travers leurs fictions romanesques, elles s'insurgent contre l'inutilité des femmes dans la société.

Grâce à ce courant, les femmes se sont crées une liberté fragile et dangereuse certes, mais un mode de penser moderne et original.

[65] *Le Grand Cyrus, op.cit.,* in *ibid.,* p. 9.

CHAPITRE 2 : PRÉCIOSITÉ CHEZ MLLE DE SCUDÉRY

Nous commencerons par une définition de la préciosité que nous avons prise dans le dictionnaire de Furetière et qui appuie notre théorie, à savoir que Mademoiselle Scudéry ne fait pas partie des « Précieuses », elle n'est ni une vraie, ni une fausse précieuse, elle appartient à un cercle de personnes cultivées, aimant les mots élégants et recherchés.

> « Précieuse est aussi une épithète que l'on a donnée à des filles de grand mérite et de grande vertu, qui savaient bien le monde et la langue, mais parce que d'autres ont affecté et outré leurs manières, cela a décrié le mot, et on les a appeléés *fausses précieuses* ou *précieuses ridicules,* dont Molière a fait une comédie et l'abbé de Pure un roman »[66].

Les multiples théories élaborées pour définir les vraies des fausses précieuses sont pour les uns d'ordre social ; les précieuses de

cour seraient les véritables, face aux précieuses bourgeoises qui seraient les ridicules. En fait, il est bien difficile d'établir un portrait-robot de la précieuse. Nous pensonsque l'excès d'analyse a contribué à brouiller le caractère principal et à disséminer les traits qu'elles avaient en commun. Nous suggérons pour notre auteur une catégorie hors norme, puisque son style d'écriture est soigné et non empoulé, Madeleine de Scudéry est de toute évidence un auteur précieux et non une précieuse. L'aspiration tout au long de son roman est de nous délecter par des mots élégants et choisis. De par ses conversations insérées dans *Clélie*, elle nous conduit vers une lente et douce prise de conscience de l'égalité des sexes. La présence des femmes dans la société mondaine devenue mixte, leur donnent une certaine influence. Les sujets qu'elles défendent sont justes, l'amour contre le mariage imposé, la liberté contre l'oppression, le progrès contre la tradition, pour n'en citer que quelques-uns. À l'horizon se profile l'image d'une femme capable de devenir l'égale de l'homme. Les femmes ont droit à une vie intellectuelle, elles ont le droit de s'instruire, d'accéder à la culture, de juger d'œuvres littéraires, d'en écrire parfois. Pour celles qui ont des mouyens financiers, elles ont le droit de « tenir salon » où comme nouas le verrons dans le chapitre suivant, elles auront la possibilité de s'épanouir en compagnie d'hommes et de femmes de leur milieu , des gens de lettres et d'esprits galants.

De nombreux termes ont été utilisés pour qualifier les précieuses, des sous-genres se multiplient. Maulévrier, dans sa *Carte du royaume des*

[66] Furetière Antoine, *Dictionnaire Universel,* La Haye, Rotterdam, Éd., A. et R. Leers. (3 vol.)

précieuses[67] introduit « deux grandes plaines de Coquetterie », l'abbé d'Aubignac cite également les précieuses comme des coquettes. En ce qui concerne notre auteur où les lois de la galanterie amoureuse est omniprésente, nous préfèrerons l'air galant, le bel air et le bel esprit à l'épithète « précieux » qui nous semble-t-il, a été trop galvaudé. La façon de dire, de créer un ton, d'écrire, de notre auteur ne s'apprend pas aux collèges, mais à l'école du monde, d'un monde choisi et élégant. Elle se permettra donc de mettre sur un même plan les propos galants de son salon et les grand genres hérités de l'Antiquité. Madeleine de Scudéry ne prétend pas imiter les œuvres des Anciens, elle prétend tout naturellement divulguer de la tendresse et de l'enjouement, en donnant quelques touches de morale, avec pour toile de fond l'Histoire romaine. Nous sommes loin du concepte de précieuses ridicules, et nous pensons que ce terme exista à force d'en parler.

Le goût commun que nous trouvons dans un des portraits décrit par le groupe d'amis de Mélinthe souligne les priorités soulignées auparavant pour caractériser le modèle de femme de la société du XVIIe siècle :

> « Il faut dire, à la louange de notre cour, qu'une femme qui n'est que simplement belle attire quelques

[67] Maulévrier, *Carte du royaume des précieuses,* 1654.

> regards et n'y acquiert pas beaucoup d'estime. On y veut sans doute de la beauté, mais on cherche surtout l'agrément, de l'esprit, de la politesse, et je ne sias quel charme secret qui se trouve jamais avec la stupidité »[68].

Nous sommes loin des manières et des mots empoulés présentés par Molière, nous défendrons avec véhémence le fait que notre auteur n'avait absolument rien de comparable avec ces beautés ridicules.

2.1. FAUSSES OU VÉRITABLES PRÉCIEUSES.

Comme nous avons pu observer dans le chapitre antérieur le mouvement de la préciosité a intrigué de nombreux auteurs et a suscité de vastes commentaires. Nous ne prétendons pas répondre aux inlassables questions : Est-ce vraiment un genre littéraire ? ou Peut-on considérer les précieuses comme de vrais auteurs ? car les différentes théories et études à ce sujet feraient l'objet d'une autre thèse. Nous pourrons cependant, dans une certaine mesure, remarquer que les précieuses à part avoir fait couler beaucoup d'encre, ont tenu une place très honorable dans la littérature. L'abbé de Pure, Scarron, Molière, ont

[68] *Clélie*, *op.cit.*,, cité par Chantal Morlet-Chantalat, *La Clélie de Melle de Scudéry,* Paris, Éd. Honoré-Champion, 1994, p. 483.

distingué les vraies et les fausses précieuses et il ne faut pas oublier que sans eux nous n'aurions pas eu le plaisir de lire, ni le roman *La Prétieuse,* ni *L'épître au maréchal d'Albret,* ni les pièces *Les précieuses ridicules ou Les femmes savantes.* En effet la dichotomie vraies ou fausses précieuses a été abordée de diverses façons, par le jeu en inventant des personnages, par la moquerie, la satire, voire même la caricature ; tous les moyens sont bons pour analyser le caractère des précieuses.

BIBLIOTECA VIRTUAL

L'étude des mœurs de l'époque par la satire a donné une réelle publicité à ce mouvement précieux. Moins sévère, en apparence, le sujet principal (les droits de la femme, liberté à choisir un mari), est traité d'une façon plus légère, voire comique. Molière a choisi les titres de pièces par rapport au trait principal du personnage central, *l'Avare , le Misanthrope , Tartuffe* . En ce qui concerne *les Femmes savantes et les Précieuses ridicules* l'accent est porté essentiellement sur le pédantisme féminin, ce qui de nos jours s'appellerait snobisme. Il s'agit pratiquement de pièces de revue comique ou satirique, Molière étant l'auteur à la recherche d'actualité par excellence. A-t-il fait tort au mouvement précieux ? À notre humble avis, il a contribué à divulguer les mœurs de l'époque, et sous des abords joviaux, il proclame de dures vérités, en voici quelques exemples :

« Et moi, pour son époux, voici qui je
veux prendre :

Mon choix sera suivi, c'est un point résolu »[69].

« Et moi, pour trancher court cette dispute,
Il faut absolument mon désir s'exécute.
Henriette et Monsieur seront joints de ce pas ;
Je l'ai dit, je le veux : ne me répliquez pas »[70].

« Je consens qu'une femme ait des clartés de tout ;
Mais je ne lui veux point la passion choquante
De se rendre savante afin d'être savante.
De son étude enfin je veux qu'elle se cache,
Et qu'elle ait du savoir sans vouloir qu'on le sache… »[71].

Molière, tout comme Mlle de Scudéry, savent pertinemment en écrivant l'un des pièces, l'autre des romans , qu'avant l'écriture se cache l'envie de dépeindre la société, les mœurs de l'époque. Ces deux auteurs emploient un style différent, mais le but atteint est

[69] Molière, *op. cit.,Les Femmes savantes,* (vers 1638-1639).
[70] *Ibid.*,(vers 1673-1676).
[71] *Ibid*, (vers 218 et suivants).

pratiquement le même : le reflet de la société par la plume. Molière ne se moque pas essentiellement du langage précieux, il veut surtout nous montrer qu'un petit groupe veut se démarquer du vulgaire. Les précieux et les précieuses (les faux) veulent se hausser au-dessus des bourgeois et au-dessus du peuple. A travers le langage de Cathau et Madelon, Molière nous fait sentir cet orgueil, cette vanité vide et ce désir de paraître.

BIBLIOTECA VIRTUAL

Molière grâce à ces pièces de théâtre *Les Précieuses ridicules* ou *Les Femmes savantes* est un des grands détenteurs de ce dilemme. Nous avons employé grâce à et non à cause de, car nous pensons qu'il a aidé considérablement à faire la distinction entre ces deux courants.

Les *Précieuses ridicules* de Molière, voulaient se faire valoir, ce ne sont pas les œuvres qui les intéressent, ce sont *les potins.* Elles veulent être à la page, en voici quelques exemples :

> « Pour moi, ce que je considère particulièrement, c'est que, par le moyen de ces visites spirituelles, on est instruite de cent choses qu'il faut savoir de nécessité, et qui sont de l'essence du bel esprit. On apprend par là, chaque jour, les petites nouvelles galantes, les jolis

> commerces de prose et de vers. On sait à point nommé : un tel a composé la plus jolie pièce du monde sur un tel sujet ; une telle a fait des paroles sur un tel air ; celui-ci a fait un madrigal sur une jouissance…(etc.,Madelon énumère avec délices). C'est là ce qui vous fait valoir dans les compagnies ; et, si l'on ignore ces choses, je ne donnerais pas un clou de tout l'esprit qu'on peut avoir.
>
> -En effet, je trouve que c'est renchérir sur le ridicule qu'une personne se pique d'esprit et ne sache pas jusqu'au moindre petit quatrain qui se fait jour ; et, pour moi, j'aurais toutes les hontes du monde s'il fallait qu'on vînt à me demander si j'aurais vu quelque chose de nouveau que je n'aurais pas vu »[72].

L'originalité du langage peut faire renoncer à l'intelligence, ce qui est de nouvelle création n'est pas toujours de bon goût, ce vernis, ce

savoir de surface Molière à travers l'ironie grinçante les condamne. Le mépris qu'éprouve Cathau pour sa servante qui ne comprend pas le nouveau langage, nous dénonce un racisme flagrant envers les petites gens. Marotte la servante n'avait pas compris ce que voulait dire le « conseiller des grâces », Cathau indignée lui dit :

> « Apportez-nous le miroir, ignorante que vous êtes, et gardez-vous bien d'en salir le glace par la communication de votre image »[73].

Dans notre article intitulé, « Le choix des mots : mot-arme ou mot-jeu à travers le langage précieux du XVIIe siècle et le parler quotidien de l'an 2000 » , nous avions fait le rapprochement des deux types de langage :

> « Nos Précieuses parlaient dans un langage empoulé avec nombre d'adjectifs et d'adverbes tels que : effroyablement, furieusement… des tours biscornus, des abus de mots abstraits, des métaphores filées qui deviennent grotesques,

[72] Molière, *op.cit., Les Précieuses Ridicules,* (Scène 9).
[73] *Ibid.,* (scène 9).

> les « Marie-Chantal » elles, parlent un nouveau langage avec un cocktail d'anglicismes et un zeste de verlan. Comme nous pouvons le constater toutes deux se rejoignent par leur pédantisme ou leur snobisme »[74].

BIBLIOTECA VIRTUAL

> « Ce nouveau langage, ce ton précieux n'est pas toujours un jeu ou une minauderie, mais plutôt un effort pour déguiser les vérités désagréables. Cet esprit est en quelque sorte un mouvement de libération, tout comme de nos jours se créent de nouveaux mots, les nouvelles Précieuses ridicules parlent « l'Ophélie-Winter », le « shampouineuse jet-set », ou le « parler bourge » par besoin de se démarquer de la société »[75].

À l'époque les précieuses avaient d'autres qualificatifs, on les appelait « les Chères », « les Rares », « les Incomparables » et très

[74] Verna Christine, *La Philologie Française à la croisée de l'an 2000,* Granada, Éd. Universidad de Granada, 2000.,Tome II, pp. 157-161.

souvent « les Illustres ». Notre auteur était souvent nommée l'illustre Sapho.

Nous sommes loin des précieuses ridicules, et le mot précieux n'a aucun sens péjoratif bien au contraire, Madeleine de Scudéry se considérait comme une véritable précieuse. Des auteurs acharnés et quelque peu misogynes comme Boileau ou Sauval essaieront de dissuader les contemporains d'une part et la postérité d'autre part, mais sans grand succès. R. Lathuillère ainsi que P. Sellier se rallient à l'hypothèse peu connue d'A. Cioranescu qui constate qu'il est courant de voir les générations désignées par le terme qu'elles ont cité de préférence pour exprimer leur admiration. C'est ainsi, par exemple que nous avons eu dernièrement les *Zazous* et les *Yé-Yé.* C'est ainsi encore que les *incroyables* ont reçu leur nom à cause de la fréquence avec laquelle ce mot revenait sur leurs lèvres, pour traduire leur émerveillement ou enthousiasme, (…) Il se peut donc que les précieuses aient été approuvées ainsi, à cause d'une préférence marquée pour le mot *précieux*, ou encore un emploi particulier de ce mot. La mode, l'usage fréquent de ce terme ont contribué à cette polémique de « Vraies ou Fausses Précieuses »

Le titre de ce chapitre fausses ou véritables précieuses, nous tient particulièrement à cœur, car notre thème principal étant le langage précieux, nous venons défendre notre auteur qui à forte raison ne se

[75] *Ibid., loc.cit.*

considérait pas « précieuse » par sa façon d'écrire ; d'ailleurs sous sa plume nous ne trouvons pas ce vocable. Elle emploie le mot « précieux » dans son acception ordinaire, c'est à dire métaphorique : tout ce qui renvoie à des richesses spirituelles qui sont comparables aux pierres précieuses. Somaize, un an après Molière, publie un premier répertoire des ruelles précieuses qui nous initie aux langages tarabiscotés, aux créations curieuses. Dans son dialogue de deux précieuses et où Amalthée dit à Istérie que les véritables précieuses se sont alarmées lorsqu'elles ont vu des précieuses qui ne leur ressemblaient en rien, et le dépit qu'elles ont montré a fait penser qu'elles étaient toutes ridicules. Cette caricature représentée dans la littérature gêne et le modèle de la véritable précieuse de Sapho dans l'œuvre de Cyrus paraît être l'incarnation de la précieuse ridicule.

> « Le mot *précieux* revient assez souvent, avec un sens péjoratif, pour désigner ce qui s'écarte du naturel » Ainsi, il considère comme un *livre précieux*, les conversations du chevalier Méré, et il condamne le *style précieux* de Saint Évremont, voire de Pétronne ! »[76].

[76]Mesnard Jean, *Familles amies de Port-Royal : les Lombert,* in *Chroniques de Port-Royal*, n°38, 1989, p. 76.

La dichotomie, fausses ou vraies précieuses, coquettes ou prudes, préciosité bourgeoise ou aristocratique, se retrouve constamment chez les auteurs que nous avons consultés. Georges Mongrédien nous en donne encore un aperçu dans son ouvrage *Les précieux et les Précieuses* [77]. Il fait un choix des passages les plus édifiants pour nous montrer la différence de caractères entre les fausses et les véritables précieuses.

BIBLIOTECA VIRTUAL

Les prudes sont des personnes généralement âgées, déçues par la vie et par le mariage et qui essaient de continuer la tradition intellectuelle des Samedis du Marais. Ce ne sont que les imitatrices de Madeleine de Scudéry dont la chasteté fut exemplaire durant sa longue vie. Elles seront très nombreuses à la fin du siècle et se caractériseront par un langage lourd et ridiculement imagé. Autour d'elles un grand nombre de bigotes refrènent les passions de leur cœur, elles ne connaissent que l'amour platonique qui élève l'âme sans souiller le corps. Elles méritent le surnom de « Jansénistes de l'amour » que Ninon de Lanclos leur a décerné. Elles se méfient des éléments rencontrés dans *la Carte de Tendre ;* la Mer Dangereuse, le Royaume d'amour et son île de jouissance leur sont interdits. Mais on aurait certainement tort de croire que leur amour platonique était sincère, sous leurs apparentes vertus, chasteté, charité se cachent des envies sensuelles ; bien entendu elles ne les mettent pas à la lumière du jour, ce ne sont en vérité que des dévotes refoulées et hypocrites.

[77] Mongrédien Georges , *Les Précieux et les Précieuses* , Paris, Éd. Mercure de France, 1963.

À côté d'elles se trouvent les coquettes qui font un contraste assez surprenant ; elles se distinguent par leur toilette provoquante qui laisse entrevoir leurs « coussinets d'amour », elles consultent à longueur de journée « le conseiller des grâces », se parfument à l'excès. Un de leurs jeux favoris est de tenir en haleine leurs « blondins », les faveurs ne s'accordent qu'à grand peine, ils doivent les mériter et multiplier les cadeaux pour arriver au but.

BIBLIOTECA VIRTUAL

L'abbé Michel de Pure nous donne quelques descriptions et distingue les Prudes, des Coquettes et des Précieuses ; il nous dit :

MIGUEL DE CERVANTES

> « La Prude est vne femme entre deux âges, qui a toute l'ardeur de ses premieres complexions ; mais qui par le temps et le bon vsage des occasions, s'est acquis l'art de les si bien deguiser, qu'elles ne paroissent point, ou qu'elles paroissent correctes ; de sorte qu'elle est tousiours la mesme dans la vérité, mais neantmoins toute diferente dans l'aparence et dans l'opinion »[78].

[78] Abbé de Pure, *La Précieuse*, Tome I, p. 61.

L'abbé de Pure critique sévèrement la Prude qui lui semble fausse . Elles se cachent selon lui sous le masque de la passion déguisée alors qu'elles ont des désirs comme toutes les autres femmes.

> « La Coquette est vne espece amphibie, tantost fille et tantost femme ; qui a pour objet d'attaquer la Dupe ou le Galant, et faire enrager l'Amant ou le Mary »[79].

L'abbé de Pure traite la coquette d'amphibie, c'est à dire qu'il ne saurait pas très bien la définir, elle semble par cette description d'un caractère capricieux et enfantin, puisqu'elle fait enragé soit l'amant soit le mari.

> « Pour la Pretieuse, c'est un animal d'une espece autant bizarre qu'inconnuë. Les Naturalistes n'endisent rien ; et nos plus anciens Historiens, ni même nos modernes, n'en ont point encore fait de mention, Comme on decouure tous les iours

> des astres au Ciel et des païs inhabitez sur la terre, et si vous voulez des modes en France, la Pretieuse fut introduite à peu pres en vogue en mesme année qu'on eut declaré permis de prendre la Macreuse[80]pour poisson, et en manger tout le Caresme. On fut surpris à l'abord d'vne chose de si belle apparence et on la receut auec toute l'estime que nostre Nation a pour toutes les choses nouuelles. Chacun tâcha de s'en fournir, ou du moins d'en voir. On dit qu'elles ne se formoient que d'vne vapeur spirituelle qui, s'excitant par les douces agitations qui se font dans vne docte Ruelle, se forment enfin en corps et composent la PRETIEVSE»[81].

Enfin, il nous présente la Prétieuse comme un animal, qualificatif quelque peu osé et choquant, il nous en donne l'explication par la comparaison de la Prétieuse et d'un oiseau maritime, mi oiseau, mi

[79] *Ibid*, p. 61.
[80] Furetière, *Dictionnaire Universel,* 1694, II, art. *Macreuse,* « Oiseau maritime qui ressemble à un canard et qui passe pour poisson à cause qu'il a le sang froid, de sorte qu'on permet de le manger en carême ».
[81] *Ibid*, p. 97.

poisson , mais qui en quelque sorte était fort apprécié et de belle apparence.

> « C'est un mot du temps, c'est un mot à la mode, qui a cours aujourd'hui comme autrefois celuy de Prude et depuis celuy de Fueillantine[82]. Ainsi aujourd'huy on appelle Prétieuses certaines personnes du beau sexe, qui ont sceu de tirer du prix commun des autres, et qui ont acquis un espece et un rang tout particulier »[83].

Scarron, dans son Epistre chagrine à Mgr. Le mareschal d'Albret[84] écrit :

> « Vous en serez, Ô vieilles Pecheresses,
> Dont l'on a sceu les impures jeunesses,
> Et n'estant plus en estat de pecher,
> Qui vous meslez le nous venir prescher,
> En grand soucy pour les pechez des autres,

[82] Les « Feuillantines » étaient des femmes de mœurs scandaleuses et enfermées sur l'0rdre de leurs maris dans un couvent très sévère, établi en 1622, le nom vient de leur réformateur, Jean de La Barrière,abbé de Feuillant, près de Toulouse.
[83] *La Prétieuse*, *op.cit*., Tome I, p.12.
[84]*In Lathuillère, op.cit.,* p. 17, Scarron, *Epistre chagrine à Mgr le mareschal d'Albret,* pp.8-9.

En grand repos cependant pour les vostres
Et songez-vous lors que vous nous preschez,
Qu'il n'est partout bruit que de vos pechez ?
Mais vous trouvez la Censure un peu forte,
Et vous grondez, le Diable vous emporte.
Vous en serez, vous dont la chasteté
Remplit l'esprit d'une sorte de fierté,
Qui prétendez qu'aux pudiques Lucresses,
Il est permis de faire les Diablesses,
Et que pourveu qu'on garde son honneur,
On peut n'avoir ny bonté ny douceur ;
Et là-dessus, Ô Mesdames les Prudes !
Vous devenez inciviles et rudes,
Et tout le Monde, et mesme vos Espoux,
Ont à souffrir et se plaindre de vous.
Quoy ! Si le Ciel vous fit naistre stupides,
Si les plaisirs sont pour vous insipides,
Si vous gardez vostre honneur cherement,
Moins par vertu que par temperament,
Pretendez-vous, Prudes insupportables !
Que les Humains vous en soient redevables,
Et qui, grand Dieu, lorsque vous vivez bien,
Si ce n'est vous en reçoit quelque bien ?
Soyez, soyez un peu moins vertueuses,
Si vous voulez, mais aussi moins fâcheuses »[85].

Roger Lathuillère dans son étude approfondie sur la préciosité nous dit que Sorel dans ses *Œuvres Diverses* commente :

[85] *Ibid.,* p. 189.

qu'« Amaranthe, jeune veuve sans enfants, a le plus grand souci de sa réputation. Elle ne reçoit jamais d'hommes dans sa maison ; elle les bannit même des tableaux et des tapisseries de sa chambre. Toutes les veuves qui lui ressemblent et les filles de mérite se rassemblent chez elle ».

> « On dit aussi que par un caprice un peu superstitieux, elle s'est formé un langage dont elle se sert la pluspart du temps, où il n'entre point de mots masculins, et que cela s'appelle le Langage pur et réformé »[86].

Cette compagnie- mentionne R. Lathuillère -se divertit à lire des romans, des lettres, des billets, des sonnets et des madrigaux et forme :

> « un ordre particulier érigé de nouveau, de Précieuses preudes, assez belle et assez jeunes, qui ayans entierement renoncé à la coquetterie, ne croyent pas neant-moins qu'il leur soit defendu de

[86] Sorel Charles, *Œuvres Diverses,* 1663, pp. 58-59. sous-titre *La Mascarade d'Amour ou de la Nouvelle des Précieuses preudes.* Réed. Paris, Garnier-Flammarion, 1979.

> faire profession de galanterie, pourveu qu'elle soit moins corporelle que spirituelle »[87].

Que ce soit d'un point de vue social ou à cause d'un écart de générations, ces oppositions, ces étiquettes mises à certaines précieuses n'affectent en rien le style précieux de l'auteur que nous étudions. Madeleine de Scudéry et son cercle ne doivent en aucun cas se sentir atteints par la satire de Molière. Marcou dans son *Étude sur la vie et les œuvres de Pellisson* [88] faisait la distinction entre l'Hôtel de Rambouillet et les réunions du Samedi chez Mlle de Scudéry :

> « Ces grands seigneurs de Rambouillet gaspillaient étourdiment leur esprit comme leur argent. Les bourgeois du Samedi eurent de l'ordre et tinrent registre : Pellisson fut secrétaire, et Conrart archiviste »[89].

Rathery et Boutron constatent que l'élément aristocratique diminue à mesure que les réunions de la Vieille rue du Temple s'éloignent par la date de celles de la rue Saint-Thomas du Louvre, la distance se faisait entre le Marais et l'Hôtel de Rambouillet de plus en

[87] In Roger Lathuillère, *op.cit.,* p. 125.
[88] Marcou, *Etude sur la vie et les œuvres de Pellisson,* Paris, Éd. Didier, , 1859 .

plus noter. Certains des habitués, en était jaloux, La Calprenède disait : « Pour moi, je ne vais point chercher mes héros dans la rue Quincampoix »

Il s'agirait donc pour certains d'une catégorie sociale, pour d'autres une question de dates et d'époques différentes, nous penchons pour l'association des deux, car comme nous avons essayé de le démontrer dans notre article déjà mentionné, les différents parlers se constituent dans divers groupes de société « parler bourge » afin de ridiculiser les « Snob » le « verlan » afin de se démarquer, et surtout de former un groupe soudé, en marge de la société, pendant l'après–guerre , des groupes se sont mis à parler le « Javanais », il fallait mettre « AV » devant chaque voyelle de chaque syllabe, ce jeu inventé par les étudiants, leur permettait de sentir une certain souffle de liberté.

L'histoire de la préciosité pourrait se diviser en trois époques. Une première époque dont l'Hôtel de Rambouillet en est le symbole, la délicatesse , la pureté et l'élégance du langage sont à l'honneur. La deuxième période serait celle de notre auteur Madeleine de Scudéry qui donnerait le ton à la coterie où le platonisme serait exagéré. Enfin, la dernière période serait celle du mauvais goût, le langage affecté. Mais cette délimitation faite par certains auteurs est tout à fait arbitraire, nous savons tous que les mouvements littéraires en constante

[89] *Ibid.,* p. 104.

mouvance, empruntent , modifient, remanient les façons de penser des siècles antérieurs.

Plusieurs auteurs emploient l'adjectif « précieux » pour comparer les femmes aux pierres précieuses, dans un sens métaphorique, renvoyant à tout ce qui a de valeur, à des richesses spirituelles. Le 7 février 1654, c'est à dire l'année même où l'on découvre le « Royaume des Précieuses », Godeau écrit à Madeleine de Scudéry :

> « Voyant les perles, les émeraudes, & l'or de mes orangers, je vous en souhaiteray d'une nature moins fragile, & je penseray aux richesses de vostre esprit qui valent mieux que toutes les pierres précieuses. Elles sont si abondantes, que vous ne devez pas m'en estre chiche. Escrivez-moy donc souvent, je vous en conjure,ma tres-précieuse Sapho ; je n'oserois pas ajouster ma tres-chere, si l'amitié n'osoit, & ne pouvoit oser ce que la grimace de la civilité condamne ».

Charles Sorel fait l'éloge à des précieuses ; il leur écrit :

> « Combien avons-nous veu de Vers faits à vostre loüange, où le Poètes asseuroient qu'on trouvoit en vos Beautez toutes les richesses du Monde ?. (…) Que vos cheveux estoient des filets d'or, que vos dents estoient des Perles, & vos levres des Rubys, & que vos yeux qui ne brilloinet pas moins que les Saphirs & les Diamans, estoient quelque chose qui se rendoit autant estimable. Y-a-t'il rien de plus précieux que vous, si vous possedez ñes plus nobles metaux & les pierres precieuses ? (…) Nous connoissons par ce moyen que tout est rare & precieux en vous. Quelle augmentation de prix trouvera-ton, quand on considerera la beauté de votre Esprit ? »[90].

En guise de conclusion , et pour insister que notre auteur ne faisait pas partie du cercle des précieuses ridicules, nous prendrons les propos de Charles Louis Livet qui disait :

[90] Sorel Charles. *op.cit.,* p. 129.

> « Ces femmes de goût sont les véritables précieuses ; elles s'appellent Mme de Rambouillet, Mlle de Montpensier, Mlle de Scudéry, Mme Scarron, Mme de Sévigné, Mme de La Fayette, la comtesse de Maure, Mme de Fiesque, la marquise de Sablé. Nous avons d'elles des propos rapportés, des lettres ou d'autres ouvrages ; « Qu'on les lise, et qu'on nous dise si elles pouvaient, en entendant parler Cathos ou Magdelon, se sentir atteintes par la satire de Molière »[91].

2.2. LES ENJOUÉES FACE AUX MÉLANCOLIQUES

Jusqu'à lors la mélancolie était un attribut masculin. Dès l'Antiquité, Aristote qualifiait les hommes de mélancoliques, ceux qui étaient associés à de hautes facultés, « pourquoi tous les hommes qui

[91] Livet Charles Louis,*Précieux et précieuses,* Paris, Éd. Welter, 1896.

deviennent éminents en philosophie, en politique, en poésie ou dans les arts, sont-ils manifestement mélancoliques ». D'autre part le philosophe de Stagire indiquait dans son traité *De la divination dans le sommeil* l'aptitude des mélancoliques à prévoir l'avenir -par leur finesse dans la perception des causes et leur justesse dans la déduction des effets- et à être visités de songes prémonitoires. Ces traits de caractère seront suivis au Moyen-Âge et à la Renaissance. Les idées sur les mélancoliques relèvent, au XVIIe siècle d'une tradition fort établie. Néanmoins les femmes se trouvaient exclues de ce privilège et Madeleine de Scudéry sera à notre connaissance la première à donner ses lettres de noblesse à la mélancolie féminine. À la fin du XVIIe siècle, l'Académie définit " Mélancolique " comme un adjectif de tout genre.

> " Le sérieux, le jugement, la constance dans les sentiments, la discrétion, l'égalité devant la bonne et la mauvaise fortune, l'aptitude à la vie intérieure sont les traits classiques de la " *bonne mélancolie* "[92].

> « *La mélancolie* se disait en médecine du délire d'une

[92] Marty-Laveaux Charles , *Études de langue française,* Genève, Éd. Sltakine, p. 150.

> personne tourmentée par une grande abondance de bile noire, et, au figuré, du chagrin le plus vif, le plus exclusif ; il est resté noble, n'a nullement vieilli, et on le prodiguait, il n'y a pas longtemps, dans certain ouvrages alors à la mode ; mais c'était pour exprimer un état qu'on ne peut pas nommer douloureux, une tristesse vague, ou plutôt un simple penchant à la tristesse, qui n'exclut ni la vie du monde, ni les distractions, ni les plaisirs, au milieu desquels on se contente de porter un visage quelque peu assombri »[93].

Dans *Le Grand Cyrus,* un portrait de Clarice (Ninon De Lanclos) nous donne les traits de caractère d'une enjouée, et les qualités d'une mélancolique, une personne qui en quelque sorte est très fortunée.

> « L'aimable Clarice est sans doute une des personnes du monde la plus charmante et de qui l'esprit et

[93] *Ibid.,* p. 150.

l'humeur ont un caractère le plus particulier … »[94].

« …et la physionomie fine, enjouée et fort spirituelle. Pour de l'esprit, Clarice en a sans doute beaucoup, et elle en a même d'une certaine manière dont il y a peu de personnes qui soient capables, car elle l'a enjoué, divertissant et commode pour toutes sortes de gens, principalement pour des gens du monde. Elle parle volontiers, elle rit aisément, elle se fait un grand plaisir d'une bagatelle, elle aime à faire une innocente guerre à ses amis. Mais , parmi toute cette disposition qu'elle a pour la joie, on peut dire que cette aimable enjouée a toutes les bonnes qualités des mélancoliques qui ont l'esprit bien fait, car elle a le cœur tendre et sensible, elle sait pleurer avec ses amies affligées ; elle sait rompre avec les plaisirs quand l'amitié le

[94] *Les Précieux et les Précieuses, op.cit.,* p. 136.

> demande ; elle est fidèle à ses amis ; elle est capable de secret et de discrétion ; elle ne fait jamais de brouilleries à qui que ce soit ; elle est généreuse et constante dans ses sentiments, et elle est enfin si aimable qu'elle est aimée des plus honnêtes personnes de la Cour, de l'un et l'autre sexe, mais de gens qui ne se ressemblent ni en condition, ni en humeur, ni en esprit, ni en intérêt et qui conviennent pourtant tous que Clarice est très charmante, qu'elle a de l'esprit, de la véritable bonté et mille qualités dignes d'être infiniment estimées » [95].

Après ce portrait fort élogieux de Clarice nous reprendrons une des questions posées lors d'une des nombreuses conversations suggérée dans *Clélie.* Pour qui doit-on opter ? les enjouées ? les mélancoliques ?. Les traits de caractère dépeints ci-dessus, nous persuade qu'un brin de fantaisie et un peu de mélancolie serait sans doute un modèle idéal de femme.

[95] *Ibid.,* pp. 136-137.

> " de la belle enjouée, de la belle fière et capricieuse ou de la belle mélancolique est la plus propre à aimer et à donner de plus sensibles marques d'amour ? "[96].

Dans *Clélie* , le thème est abordé et c'est à la suite d'un débat sur la diversité des goûts, et en particulier sur ceux qui distinguent les enjoués des mélancoliques, mais aussi pour introduire l'histoire d'Artaxandre, pseudonyme du personnage le plus moderne du roman, Amilcar, que va se développer une analyse théorique.

A partir d'un plan de conversation où les trois causes seront défendues, l'entretien s'engage, d'abord défavorable à la mélancolique dans la bouche d'Amilcar qui n'aime dit-il que la gaieté et la facilité, et reproche au parti adverse un goût morbide pour les peines de cœur.

> " ... car premièrement quand on aime une mélancolique, il faut l'aimer par les formes, il faut de grands respects, il faut soupirer longtemps ; il faut une déclaration d'amour adroite, il faut de grands et de petits services, il faut des loüanges, des douceurs, des

[96] *Clélie*, *op. cit.*, Tome II, Livre III, p. 1163.

> transports, de l'asiduité, et un peu de desespoir parmy tout cela(...Et si vous êtes aimé), pour l'ordinaire vous l'estes trop ; car de cent melancoliques qui aiment, il n'y en a pas deux qui ne soient jalouses et difficiles, et qui ne vous fassent desesperer par leurs plaintes continuelles "[97].

Quand vient le tour pour défendre la belle fière et capricieuse, un trait de plus est ajouté en faveur de la mélancolique, c'est qu'elle est sans caprice.

Puis finalement Célère est chargé de défendre la mélancolique et dit :

> " ie foutiens qu'vn Amant qui connoift toute la delicateffe de cette paffion trouuera plus de plaifir à voir dans les yeux de la Perfonne qu'il aime, vn certain efclat languiffant et paffionné que tout l'enioüement

[97] *Ibid.,* pp. 1171-1172.

> des yeux d'vne Perfonne gaye ne luy fçauroit donner en toute fa vie "[98].

À nouveau notre auteur défend le caractère mélancolique, le fait de tout donner sans faire patienter son amant ne lui plaît guère, en effet nous sommes bien loin de l'amour platonique entre Madeleine de Scudéry et Paul Pellisson, qui selon les écrits dura plus de cinquante ans ; il existe peut-être un juste milieu…

> " De forte que defcouurant tous les iours de nouuelles graces, vous auez tous les iours de nouueaux plaifirs ; mais il n'en eft pas de mefme d'vne Personne enioüée ; car elle vous montre prefques dés la premiere fois que vous la voyez toute fa beauté, tout fon efprit, tout fon cœur,& toute fon affection, eftant certain que fi elle ne vous aime d'abord, elle ne vous aime prefque iamais. Ioint que quand elle vous aimera, elle vous donnera que de mediocres

[98] *Ibid.,* p. 1184.

plaifirs"[99].

En ce qui concerne les rapports d'amitiés Aronce, est plutôt en faveur de l'enjouement , mais pour ce qui est des liens amoureux il refuse catégoriquement ce type de tempérament, une personne doit avoir des engagements médités et raisonnés.

BIBLIOTECA VIRTUAL MIGUEL DE CERVANTES

> « …ie renonce à aimer l'enioüement pour toute ma vie. Ie l'aime fort en mes Amies ; mai ie ne veux point de Maiftresse de ce temperamment là ; car il n'y a rien de plus cruel, que d'aimer vne Perfonne, qui ne fait reflection à rien, qui n'obferue rien, & qui ne fe fouuient de rien, il n'en eft pas de mefme d'vne melancolique paffionnée » [100].

Trois sources vont confluer pour rendre son bonheur durable : l'une est la profondeur et la stabilité du sentiment, l'autre, l'ingéniosité, la troisième source est que la mélancolique est vertueuse. Au sommet de ce bonheur se trouve la durée. La mélancolique s'est longtemps

[99] *Ibid.,* p. 1187.
[100] *Ibid.,* p. 1188.

défendue de donner son cœur, mais quand enfin elle l'a donné , c'est sans retour .

Par un subtil effort Mlle de Scudéry a transposé les traits caractéristiques de la tradition (mélancolique était du genre masculin) et a diversifié les modalités selon les exigences imposées à la femme de son époque. Elle dicte une conduite prudente envers qui cherche à la conquérir, qu'elle dominera comme *La sagesse* ; c'est en quelque sorte une certaine méfiance, mais aussi la volonté d'être aimée " dans les formes ", la lenteur mise à se livrer, la vertu qui préside les relations.

Plusieurs de ces traits de caractère répondent au portrait de Clélie, elle choisit comme guides de sa conduite la raison et la vertu, et dans sa profession de foi elle déclare :

> "... qu'il est permis d'aymer une fois en sa vie, pourveu que cette amour soit innocente, et qu'on aime avec une résolution inesbranlable de n'avoir jamais de seconde passion quoy qu'il puisse arriver "[101].

[101] *Ibid.*,p. 1200.

Le Père Du Bosc a fait une éloge du type " mélancolique ", il assimile ce caractère aux personnes constantes et modestes, voici quelques exemples recueillis dans *L'Honneste Femme* :

> " C'est (la mélancolie) qui rend les esprits(...) constans dans leurs deseins, modestes dans la bonne fortune, patients dans la mauvaise... " [102].

> " comme leur feu est très pur , il ne dimunie point son ardeur, il dure tousjours également, comme celuy que les Philosophes croyent sous le Ciel de la Lune " [103].

> " On ne doit pas s'estonner si les Melancoliques sont si constans et si jamais on ne les voit troublez, quand mesme ils sont contraints de ceder à la force ; Puis qu'ils conservent tousjours une place secrette dans eux-mesmes, où les

[102] *L'Honneste Femme, op.cit.,* p. 102.

> orages de la fortune ne sçauroient arriver "[104].

Noémi Hepp de l'Université de Strasbourg II, dans sa recherche *A propos de la Clélie : Mélancolie et perfection féminine*, nous donne une vue d'ensemble sur le caractère mélancolique. Elle va pour cela remonter aux sources grecques de la « doctrine » de la mélancolie, sujet passionnant mais qui occuperait trop de pages. Bien entendu, nous pensons qu'elle a dans son étude un penchant certain pour les mélancoliques, elle nous dit qu' « au sommet du bonheur de l'amant d'une telle femme se place ce qui est le plus rare en amour : la durée. La mélancolique s'est longtemps défendue de donner son cœur, mais quand enfin elle l'a donné, c'est sans retour[105].

> « Où qu'elle soit, son esprit est tousjours avec son Amant, elle se souvient de tous les lieux où elle l'a veu ; elle voudroit le pouvoir tousjours voir ; elle a eternellement cent mille choses à luy dire, qu'elle ne luy dit pourtant jamais… »[106].

[103] *Ibid.*, p. 106.
[104] *Ibid.*, p. 117.
[105] Noémie Hepp, *A propos de la Clélie, Mélancolie et perfection féminine* , Éd. W. Leiner.
[106] Clélie, *op.cit.*, Tome II, Livre III, p. 1193.

> « …ce n'est qu'à la charmante melancolie (…) qu'il appartient d'inspirer une passion ardente, durable, et divertissante tout ensemble (…Elle) est la Vestale qui conserve le feu de l'amour dans le cœur d'une personne qui aime »[107].

Notre auteur a donc pris le contre-pied et a transposé le caractère mélancolique attribué au sexe masculin, à la conduite sage et prudente de la femme, portrait autobiographique en quelque sorte, puisque Madeleine n'a t'elle pas aimé Paul Pellisson dans la vie réelle de cette façon ?. Cet esprit constant, cette volonté d'être aimé « dans les formes », ces hésitations à se livrer, enfin cette vertu appelée « Sagesse » était le bréviaire par excellence de Madeleine.

La caractérologie était née. À notre avis, il ne faut donc pas voir " le portrait " comme un simple jeu de critiques plus ou moins constructives, mais plutôt une nouvelle discipline. En voici, une définition moderne, prise du Traité de Caractérologie de R. Le Senne :

> " Notre belle mélancolique est une " sentimentale ", émotive, non-

[107] *Ibid.*, pp. 1995-6.

> active, secondaire. Les traits spécifiques sont ici : vulnérabilité et recherche de protection, introversion et goût pour le souvenir, émotivité spécialisée, antipathie pour le changement, sentiments moraux et dignité. L'aptitude à un amour plus profond que passionné et à la fidélité en amour sont donnés donnés par Le Senne comme les caractères distinctifs du " sentimental affectueux "[108].

Les enjoués ou enjouées étaient à cette époque aussi nombreux que les mélancoliques. Nous avons commencé à peindre le portrait des mélancoliques sans doute par respect que nous éprouvons pour Mlle de Scudéry. Dans le salon du samedi d'aimables personnes venaient converser et faisaient parti de ses amis , bien que de caractère différent. Nous pensons au contraire que cela mettait un certain piquant à la conversation.

Nous avons relevé un passage dans *Clélie,* qui nous montre qu'après un long débat sur les mélancoliques et les enjouées, la conclusion est loin d'être claire ; en voici un exemple :

[108] Le Senne R., *Le traité de Caractérologie*, Paris, Éd. PUF, 1963, p.63.

> « Mais à ce que ie voy la difpute a finy fans qu'on fçache fil les melancoliques ont l'auantage fue les capricieufes, & sur les enioüées : il faudroit eftre bien hardy, dit Sextus, pour prononcer vn Arreft de cette forte deuant tant de belle Perfonnes que ie connois fi peu, quoyque i'aye dit que ie voulois eftre Iuge. En effet il peut eftre qu'il y en a plus d'enioüées que ie ne penfe, & que celles qui me paroiffent melancoliques le font par vne caufe eftrangere, & non pas par temperemment ... »[109].

Le parti des enjoués y est présenté comme de plus en plus nombreux et leur goût comme résolument hostile aux traditions. Pour satisfaire aux goûts des modernes que sont les enjoués, Amilcar va se livrer à la narration d'une aventure galante. Bien entendu il s'agit d'un récit d'amour :

> " Ce que je m'en vais donc vous raconter est une aventure amoureuse, une aventure

[109] *Clélie*, *op.cit.*, Tome II, Livre III, p. 1199.

nouvelle, une aventure galante, et une aventure véritable "[110].

« Il ne s'agit pas (dit-il apres auoir commencé de propofer la queftion dont il s'agiffoit) de fçauoir fi vne belle enioüée eft plus aimable qu'vne belle melancolique, ou qu'vne belle fiere & capricieufe : mais il s'agit d'examiner laquelle eft la plus propre à aimer, & à donner de plus fenfibles marques d'amour. Ha ! Seigneur (reprit Celere qui ne fçauoit point le deffein d'Amilcar) vne belle enioüée donne de l'amour fans en prendre : & ie ne fçache rien de plus infuportable que de trouuer vne de ces belles d'humeur brillante & gaye, qui dés le premier iour vous fait mille ciuilitez obligeantes, qui fait cent parties de plaifir aueque vous, & qui fouffre qu'on luy die des douceurs & qui en dit elle mefme à fa maniere ; qui rit, qui chante,

[110] *Ibid.*, p. 1193.

> qui dance, & qui raille, auec la mefme liberté que fi vous l'auiez veuë toute vosftre vie, qui vous fait mefme cent petits fecrets de bagatelles… »[111].

Pour la satisfaction d'une curiosité mondaine, c'est surtout le caractère de *véritable* qui retiendra l'attention. Une femme peut avoir de nombreuses qualités, mais elle doit avant tout, être « propre » à aimer et à donner de « sensibles » marques d'amour. Le fait d'être « propre » nous donne bien le sentiment d'honnêteté qu'une femme devait avoir. Le terme de « sensibles » nous rappelle combien les femmes tendres étaient appréciées. Tout au long de *Clélie* nous pourrons observer l'envie permanente d'atteindre ses qualités essentielles qui deviennent presque une obsession pour les Dames du XVIIe siècle.

Véritables ou fausses précieuses ? Les traits qui définissent la préciosité se retrouvent dans chaque époque. Nous pensons que ce mouvement précieux n'est pas individuel mais plutôt une des manifestations d'une attitude humaine. L'homme en groupe, en société à tendance à vouloir jouer, il prend une certaine assurance, désir de plaire pour certains, d'inventer ou de créer pour d'autres. Ne sommes-nous pas au cœur de la préciosité ? Nous ne pensons pas que notre auteur soit une précieuse et encore moins une précieuse ridicule ; elle écrit dans un style précieux c'est tout.

[111] *Ibid.*, pp. 1163-1164.

Chantal Morlet-Chantalat résume très bien l'esprit précieux, elle nous dit :

> « C'est entre ce deux pôles, entre le respect de la diversité des natures et des conditions d'une part, et l'harmonieuse communauté acquise dans le commerce du monde d'autre part, que la plupart des portraits situent leurs modèles. Commun et proposé à tous est en effet l'idéal de l'honnêteté, comme le montre, au début du roman, le portrait d'Aronce »[112].

Ce portrait d'Aronce, nous résume les qualités agréables qu'un homme honnête devait posséder, il faut surtout souligner le don naturel, la naissance n'est pas primordiale. Grâce à ses multiples vertus, il est rangé parmi les « véritables honnêtes gens » et le positionne au-dessus des honnêtes gens de la Cour.

> « ...vous n'auez iamais connu vn plus honnefte homme que luy. En

effet, Madame, il a tout ce qu'on peut defirer en vn homme accomply (...) Car premierement Aronce a infiniment de l'efprit ; il l'a grand, ferme, agreable, & naturel tout enfemble ; il fçait plus qu'vn homme de fa naiffance & de la profeffion qu'il a faite toute fa vie ne doit fçauoi ; mais il fçait en homme de grande qualitém & en homme qui fçait le monde (...) Il a de la douceur, de la bonté, & vn charme inexplicable dans fa conuerfation, qui le rend Maiftre du coeur de tous ceux qui l'approchent : & pour le définir en peu de mots, aronce pouuoit eftre admirablement honnefte homme, de quelque condition qu'il fuft né : car il a toutes les vertus qu'on pourroit defirer en tous les hommes »[113].

[112] Morlet-Chantalat, Chantal, *op.cit.*,p. 483.
[113] *Clélie*, *op.cit.*, Tome I-Livre I, pp. 69-70.

CHAPITRE 3 : L'ART DE PLAIRE

3.1. *L'ESPRIT PRÉCIEUX*

L'art de plaire qui est avant tout le savoir-vivre sera défini dans notre étude comme style galant. Delphine Denis[114] nous en donne quelques définitions et réquisitoires à adopter si un homme ou une femme veulent se faire qualifier de « Galant ». Pour cela, il faudra qu'ils adoptent certaines règles de bienséance. Nous verrons également comment ne pas confondre « les libertins » des « libertins érudits » et comment le bien parler, le bien écrire, le bien vivre, le bien penser, nous donne l'image de l'honnête homme. Nous prendrons bien entendu quelques exemples dans Clélie où Madeleine de Scudéry nous fait comprendre que les réalités amoureuses et l'intimité demandent un savoir-vivre, une esthétique.

Les définitions données dans les dictionnaires classiques à propos du libertin sont ambivalentes. Pour Richelet en 1680, le libertin est un impie et un débauché, le libertinage , un dérèglement et un désordre. Mais ces termes employés en riant peuvent, dit Richelet, indiquer la tendance « à suivre sa pente naturelle sans s'écarter de l'honnêteté », ce qui reviendrait à dire que la personne doit agir selon

son penchant naturel, et pour reprendre un des vocables favoris de Mlle de Scudéry, son inclination.

Antoine Furetière en 1690 caractérise le libertin comme celui qui refuse de s'astreindre à la loi. Michel Delon dans son livre *Le savoir-vivre libertin*[115] nous expose l'art de la gradation face à la dégradation morale.

BIBLIOTECA VIRTUAL MIGUEL DE CERVANTES

À travers une série d'adverbes, insensiblement, imperceptiblement, il veut nous démontrer la nécessité de satisfaire la personne aimée en employant des nuances. Pour cet auteur, insensiblement indique l'absence de tout heurt et suggère l'image d'une continuité, d'un glissement finalement d'une nécessité ; mais la gradation marque à la fois un entraînement et une résistance, une négociation entre deux désirs, un équilibre entre plaisir physique et plaisir moral. Cette gradation tient compte et des bienséances et des exigences sexuelles. Il s'agirait donc de satisfaire l'autre personne par degrés, les amants raffinés préfèrent :

> « ces tendres riens que la finesse de l'âme, et la politesse des manières rendent supérieurs aux plaisirs, ou qui pour mieux dire,

[114] Denis Delphine, *« De l'air galant » et autres conversations*, Paris, Éd.. Honoré Champion, 1998.
[115] Delon Michel, *Le Savoir-vivre libertin,* Paris, Éd. Hachette, Coll. « Littératures », 2000.

> les sont eux-mêmes »[116].

En ce qui concerne notre auteur, nous reprendrons un passage de la lettre écrite par l'Évêque de Vence, il la félicite d'avoir prêter son nom à la belle galanterie :

> « Je vois bien que vous allez devenir l'oracle de la galanterie pour tout l'univers, et que comme on dit platonisme, et le péripatétisme, pour ne point parler de jansénisme et de molinisme, qui sont des choses trop sérieuses, on dira le saphonisme pour expliquer la plus délicate galanterie »[117].

Ces glissements, ces amours toutes en nuance, ne sont pas sans nous rappeler les étapes exigées par Madeleine de Scudéry symbolisées dans la Carte de Tendre.

Faire la cour est donc tout un art, pour atteindre le but proposé, il faudra apprendre l'art de s'exprimer, d'écrire, de penser, de savoir vivre, et ceci avec cette pointe d'humour si particulière aux enjoués, ce

[116] Crébillon, *Les égarements du cœur et de l'esprit,* Éd. Jean Dagen, Paris, Gallimard-Flamarion, p.53.
[117] Godeau et Isarn, *Lettres inédites de mademoiselle de Scudéry*, Paris, Éd. Didier, 1880, p. 151.

brin de coquetterie, et cette pincée de mélancolie, ce cocktail et, à notre avis, ce qui renferme l'art d'aimer. . Tout ceci définit l'archétype de l'amour bourgeois.

L'expression de négligence affectée est empruntée à Faret, cet auteur se pencha sur un art de vivre, appelé de nos jours savoir-vivre. Édité en 1630, *L'honnête Homme, ou l'art de plaire à la cour* , connaît un très grand succès, nous pourrions le considérer comme une sorte de bible des bonnes manières. Nicolas Faret écrivit ce livre dans deux buts : il voulait premièrement faire bonne figure à la cour et dans les salons, deuxièmement il prétendait dégager un idéal de conduite fondé sur la modération, la simplicité et le respect des autres.

Faret, pour qui les femmes sont nécessaires dans les Cours, écrit :

> « A cela il faut ajouter que sans elles les plus belles cours du monde demeureraient tristes et languissantes, sans ornement, sans splendeur, sans joie et sans aucune sorte de galanterie »[118].

Il faut pour cet honnête homme rendre aux femmes des petits soins :

[118]Faret Nicolas , *L'honnête Homme, ou l'art de plaire à la cour* , 1630, p. 75.

> « Il y a mille petits soins et mille petits services à rendre aux femmes qui, étant rendus à temps et souvent réitérés, font à la fin sur leurs esprits de plus fortes impressions que les plus importants mêmes, dont les occasions ne s'offrent que rarement »[119] .

L'occupation précieuse consistera essentiellement en des discussions amoureuses, la galanterie est une qualité dont tout honnête homme doit faire preuve. Les dames parlent souvent entre elles de leur « parfait amant » qui sait débiter de beaux sentiments, aimer le doux et le tendre. Les rencontres doivent suivre des règles bien précises.

Les conversations insérées dans *Clélie,* proposent un modèle et une théorie de la civilité. Il a fallu choisir, car les préoccupations pour le bon goût, l'harmonie, le naturel, l'honnêteté, l'aisance qui constituent l'esthétique sociale sont apparentes un peu partout. Comme l'a montré E. Bury dans son ouvrage intitulé *Littérature et politesse*[120] elles entretiennent des liens étroits dont Madeleine de Scudéry, en « institutrice des mœurs », avait su mesurer tous les enjeux ».

[119] *Ibid., loc.cit.*
[120]Bury E. , *Littérature et politesse. L'invention de l'honnête homme, 1580-1750.*

Nous nous appuierons sur la conversation nommée par notre auteur « De la politesse » qui traite de plusieurs fragments *d'Artamène ou Le Grand Cyrus,* et de *Clélie*. Le but de la romancière était sans doute de donner une vue d'ensemble, une sorte de synthèse pour définir la civilité et la galanterie. En voici quelques exemples :

> « Mais, dit l'aimable Fénice, ce qu'on appelle l'air du monde et l'air galant, n'est –ce pas à peu près même chose que la politesse ? Non, Madame, reprit Théanor, ces airs-là en sont ordinairement une suite ; la politesse est quelque chose de plus solide, de plus essentiel et de plus nécessaire ; car on peut manquer d'avoir l'air galant et l'air du monde, et ne manquer pourtant jamais à l'exacte bienséance ; mais si on manque de politesse on manque souvent à plusieurs devoirs de la société raisonnable ; et pour bien connaître toutes les vertus et toutes les bonnes qualités, il faut, ce me semble, regarder ce qui leur est opposé

(…)

En un mot, la véritable politesse est proprement savoir-vivre, et savoir toujours parler à propos : c'est soumettre judicieusement sa raison au bel usage du monde, en quelques occasions où ils ne seraient pas toujours d'accord ; c'est ne faire jamais ni rudesse ni incivilité à personne

(…)

J'avance hardiment que la politesse rend la pratique de toutes les vertus plus agréable… »[121].

À la fin du siècle, notre auteur, commentant ses conservations et en réponse à quelques-uns de ses critiques, écrit :

« Ces entretiens ne sont pas ceux de deux philosophes de la secte de Diogène, ce sont des hommes et

[121] Madeleine de Scudéry, *Conversations Nouvelles sur Divers Sujets,op.cit.,* p. 119.

> des dames du monde qui doivent parler comme on y parle. Et il est constamment vrai que le bel usage veut qu'on relève avec esprit ce qui se dit d'agréable dans uen compagnie composée de personnes quisavent l'exacte politesse, et les conversations auraient un air sec et incivil sans cet usage. De sorte(…) que voulant faire passer la politesse de notre temps au temps qui viendra, j'ai dû faire parler les personnages que j'introduis comme des honnêtes gens parlent»[122].

Nous prendrons également pour exemple la conversation « De parler trop, ou trop peu » pour illustrer et argumenter le chapitre 3.2 ;*Le bien dire*, ainsi que la conversation « De la manière d'écrire des lettres » pour le chapitre 3.3 ; *Le bien écrire*.

Au milieu du siècle, au moment où les précieuses vont apparaître, ce mouvement évolue en faveur des femmes, auréolées de gloire et pourvues de lumière nouvelles, elles ont un esprit éclairé, formé aux manières mondaines, aux belles lettres, aux sciences et à la philosophie, tout en restant épouses et mères. Au sein des ruelles,

[122] Lettre à l'abbé Boisot du 3 novembre 1692, Éd. Rathery et Boutron . pp. 351-352.

l'influence féminine est universellement reconnue et la conversation du beau sexe est " la plus douce, la plus agréable, la plus différente et la plus délicate de toutes les autres " comme l'affirme Faret dans son *Honneste Homme* [123].

> « Grâce aux précieuses, on découvre les douceurs des entretiens, les " mille petits soins et mille petits services ", sans elles, les plus belles assemblées " demeureroient tristes et languissantes, sans ornement, sans joye et sans aucune sorte de galanterie »[124].

3.1. LA VIE BRILLANTE DES SALONS

À partir de 1650, le rayonnement du salon de la Marquise de Rambouillet va s'éclipser progressivement et sera remplacé par celui de Madeleine de Scudéry qui fondera son propre cercle dans sa demeure du Marais. Les principaux salons du XVIIe siècle se situeront dans le quartier du Marais, près du cœur de Paris. Son nom le Marais est dû à

[123] Faret, *op.cit.*, p. 157.
[124] *Ibid.*, p.161.

un ancien bras de la Seine qui ,s'étant asséché, fut cultivé par des maraîchers, et ensuite construit sous Henri IV et Louis XIII. La Place Royale, baptisée aujourd'hui Place des Vosges était le centre aristocratique de Paris. Ce quartier possède de riches hôtels, des demeures de la haute bourgeoisie, enrichie par le commerce. Ces nouveaux aristocrates redonneront l'élan à de nouvelles distractions telles que le théâtre, les correspondances et les discussions de salon.

BIBLIOTECA VIRTUAL

Myriam Maître dans son ouvrage *Les précieuses*[125], nous éclaircit sur l'identité de ces dames de salon. Selon elle, les précieuses se regroupent en « ordre », « en communauté », en « société » et rédigent un nouveau catéchisme. Une cabale réunit des gens « qui sont dans la même confidence & dans les mêmes interests ». Une cabale poursuivit-elle est « un clan familial, l'embryon d'un parti, la forme première de l'action politique et du jeu gouvernemental. Mais le terme n'est pas nécessairement péjoratif au XVIIe siècle, et Mlle de Scudéry l'emploie elle-même sans intention satirique, pour désigner l'amitié étroite qui lie Sapho et ses voisines : Sapho fait ainsi à ses amies une agréable guerre de « mille petites choses qui s'estoient passées dans leur Cabale »[126], et plus loin : « Amithone pour faire la guerre à Sapho dans la liberté de leur amitié, luy disoit apres plusieurs petites nouvelles de leur Cabale(…)[127] . Somaize lui aussi désigne le groupe de Mlle de Scudéry sous le nom de « Grande Cabale »[128]. C'est sans doute Faure dans *La*

[125] Myriam Maître,*op.cit., Chapitre III.* p.110.
[126] *Le Grand Cyrus*, Tome X, p. 382. In ibid., p. 127.
[127] *Ibid.,* p 540. In *Ibid.*, p. 128.
[128] Somaize, *Dictionnaire II,* Tome I, pp. 214-215.

Fine Galanterie du Temps , qui sera un des auteurs les plus incisifs , car il écrivait :

> « Précieuses, vos maximes Tyrannisent nos désirs. Vous faites passer pour crimes les plus innocents plaisirs ; Ramboüillet, & vous, Daumale. Quoy, ne verrons-nous jamais l'amour & vostre caballe faire un bon traité de paix ? »[129].

Les réunions des précieuses à donc un effet redoutable, elles exercent un certain pouvoir, et la métaphore politique nommant les précieuses comme « souveraines de l'Empire d'Amour » se révèle assez juste.

Chaque salon avait sa tendance, littéraire, politique ou mondaine. Nous commencerons à parler de la célèbre Chambre bleue de la marquise de Rambouillet où se donnaient rendez-vous les membres d'une société qui voulait s'amuser. Les jeux y sont nombreux : la chasse à l'amour ou encore le « corbillon », le cœur volé (on cherche la voleuse). Plus intellectuelle, la célèbre « Guirlande de Julie », il s'agit d'un recueil de poèmes écrits pour la belle fille de Madame de

[129] Faure, *La Fine Galanterie du temps,* Paris, Éd. J. Ribou, 1661, p. 57.

Rambouillet par Monsieur de Montausier. Mais la principale occupation était de loin la conversation.

Le salon de Madeleine de Scudéry continue la tradition de l'Hôtel de Rambouillet. Dans la ruelle du samedi, où se réuniront des hommes et des femmes de lettres, on se lance dans des débats psychologiques, on discute sur des thèmes à la mode , mœurs, œuvres littéraires, questions grammaticales, mais avant tout les conversations sur l'amour bat son plein. Un foyer de vie intellectuelle se palpe, une intense correspondance littéraire partira chaque jour dans toutes les provinces, et même à l'étranger.

Dans les salons du " Samedi ", les vertus et les péchés de la société allaient bon train et faisaient couler beaucoup d'encre. Mlle de Scudéry en utilisant un langage soigné , un raffinement exquis, un français épuré, fin et élégant nous offre une toile gigantesque du genre humain avec ses défauts et qualités . Cette gazette de XVIIe siècle nous aide à nous situer et à mieux connaître son monde, sa société, la place de la femme. Les préoccupations intellectuelles se développent, le goût pour les problèmes psychologiques et moraux ou les discussions littéraires prennent jour. Les sujets les plus variés, réunis en plusieurs volumes dans le roman *Clélie* de Mlle de Scudéry, témoignent amplement cette passion pour la conversation.

La préciosité bat son plein, et comme tout ce qui est mode, très vite on cherchera à l'imiter ; l'oeuvre de l'abbé de Pure en est un vif témoignage. Nous avons recueilli quelques descriptions afin de recréer l'ambiance de ces lieux de réunions :

> « Chaque ruelle est un lieu magnifique, paré de riches tapisseries, de tableaux, de miroirs, de faïences hollandaises, de cabinets et bibelots de la Chine, meublé d'un cercle de fauteuils et de sièges ployants ; au centre de ce cercle se dresse, sur une estrade, dans le cadre à colonnes d'une alcôve, le lit à pentes de brocard où se tient, mi étendue, la maîtresse de céans. Il n'est pas de paradis plus riant que la ruelle »[130].

> « Il n'est pas de paradis plus riant que la ruelle. Le climat en est tempéré, l'atmosphère embaumée du parfum que répandent les

[130] Michel de Pure, *op.cit.*, pp. XXXI- XXXII.

> fleurs du « bien dire » et l'on y cueille le plaisir sans le semer. Nul tumulte, nul désordre, nulle inquiétude ne s'y produisent. Un génie, veillant à la porte désarme de leur humeur chagrine les esprits hypocondres. Les précieuses galantes consacrent leurs matinées aux soins de la coiffure et de la propreté ; elles ont, de plus, leur « jour » de réception, porté sur le calendrier de la ruelle, car elles refusent de paraître autrement qu'ajustées et munies de leurs armes de séduction »[131].

Les salons sont aussi des lieux de distraction et les jeux de société tiennent aussi une place importante dans ce monde oisif. Le climat en est détendu, l'atmosphère est sereine, on vide son sac des mauvaises humeurs et l'on vient cueillir le plaisir de la conversation et des jeux. Tout un manège de coquetterie s'instaure. Les précieuses ont inventé l'empire d'amour, elles ont donc leurs stratégies afin de capter les « alcôvistes ». Nous n'en nommerons que quelques unes, car la liste serait trop longue ; l'abbé de Pure a enregistré douze façons différentes

[131] *Ibid,* p XXXIII.

de sourire : le sourire de l'oeil gracieux, de la dent blanche, le faux-semblant, le dédaigneux etc…

Michel de Pure avait même eu l'idée d'établir une carte des us et coutumes de « l 'Empire d'amour ». Mesdames les Précieuses occupaient selon leur âge et leurs attraits des rangs particuliers. Il s'agissait de femmes de qualité mais leurs quartiers de noblesse ne suffisaient pas ; on y côtoyait différentes sortes de beautés. Nous pouvions rencontrer les Beautés proprement dites : juvéniles et gracieuses ; les Beautés fières et les Beautés sévères , venaient ensuite les Beauté journalières , puis les Beautés d'encore et de plus ou moins ; les Beautés de consolation ; les Beautés d'espoir.

Une des définitions qu'il nous céda, nous a paru intéressante, car elle résume assez bien cet art de plaire que nous détaillerons dans le chapitre trois de notre travail. Il écrit :

> « Ce sont dames de la plus haute volé, de manières amènes et polies, assouplies au bel air de la cour et expertes en l'art de plaire. Ayant cultivé avec application « les dons suprêmes que le Ciel versa dans leurs âmes », elles sont devenues de subtils mélanges

> d'intelligence et de raison ; elles forment une secte ou plutôt un « triage d'humanité »[132].

C'est dans cette atmosphère détendue que les madrigaux, les billets seront tous écrits sous l'inspiration de Cupidon.

BIBLIOTECA VIRTUAL MIGUEL DE CERVANTES

3.2. LE BIEN DIRE

Nous avons délimité « le bien dire du bien écrire », mais en fait ils sont indissociables. Mademoiselle de Scudéry s'inspirera des *Remarques* et appellera l'une de ses conversations « La tyrannie de l'usage », ces termes étant chers à Vaugelas, nous en déduisons que notre auteur était proche de ses idées. Il exercera une influence sur l'homme de cour et de salon, ce sera en quelque sorte la référence du bien parler. Vaugelas, ainsi que quelques autres fut choisi pour rédiger le Dictionnaire. Pour s'imprégner des façons de parler de la bonne compagnie, il fréquenta l'hôtel de Rambouillet. Fondée en 1610, la société qui se réunissait dans cet hôtel était raffinée, le but était avant tout d'améliorer les mœurs, et de propager le goût pour la littérature. Une guerre à la bouffonnerie italienne d'une part et à l'exaltation espagnole d'autre part pour laisser une place au bel esprit et à la politesse voilà en quelque sorte ce qu'était le style du salon. Un ton plus

[132] *Ibid.*, p.XXXV.

décent se faisait sentir, des héros plus doux et surtout une langue ennoblie par la suppression de termes bas et vulgaires. Néanmoins une question se pose, comment la langue parvint-elle à se libérer de cette double étreinte, et par qui ?. Nous pensons que l'établissement de l'Académie fut un point crucial pour cette évolution et pour cet équilibre. C'est au sein de l'Académie que les premières protestations contre le grotesque s'élevèrent. Ménage dans la *Requête des Dictionnaires*, nous livre un aveu précieux et dit :

> «… notre langue n'est pas seulement la plus belle et la plus riche de toutes les langues parlées, mais encore la plus sage et la plus modeste »[133].

Vaugelas nous présente trois moyens pour bien parler et bien écrire, il veut que l'on montre en parlant, aussi bien qu'en écrivant, du respect pour soi-même et pour les autres. Nous pourrions dans le cadre de notre étude, nous poser la question ; Vaugelas a-t-il été un précieux ?. Nous avons dédié tout un chapitre concernant les vraies et les fausses précieuses, et de toute évidence nous considérons notre grand grammairien comme défenseur de la noblesse et de la délicatesse du langage, qui se traduit par l'harmonie. Vaugelas a toujours condamné l'affectation et la bassesse du style. Nous lui devons cette

[133] Ménage, *Observations sur la Langue française,* 1672-1676. Epître dédicatoire à M. de Méré.

dignité des termes et des tours. Il est le reflet vivant de la mesure. Il nous lègue dans ses *Remarques* ces pensées à ce sujet :

> « C'est une maxime, dit-il , que tous les mots et toutes les façons de parler qui sont bases ne se doivent jamais dire en parlant, quoiqu'il y ait beaucoup plus de liberté à parler qu'à écrire. Il y a une certaine dignité, même dans le langage ordinaire et familier, que les honnêtes gens sont obligés de garder, comme ils gardent une certaine bienséance en tout ce qu'ils exposent aux yeux du monde »[134].

La première des conditions pour bien parler serait selon lui de fréquenter la Cour, la deuxième serait de lire les bons auteurs (latin surtout), et le troisième moyen serait de consulter des gens savants en la langue. Voici quelques unes de ses idées, nous les avons puisées dans ses *Remarques*, témoin précieux non seulement pour la langue française, mais aussi son caractère essentiel qui somme toute est le reflet vivant de la société et de ses mœurs.

[134] Vaugelas, *op.cit.,* Tome III, p. 91.

> « On n'en voit tous les jours les effets en ceux qui s'étudient à bien parler et à bien écrire lorsque, se rendant assidus à la lecture des bons ouvrages, ils se corrigent de plusieurs fautes familières à la cour et acquièrent une pureté de langage et de style qu'on apprend que dans les bons auteurs. »[135].

Bien que Vaugelas emploie « le bien parler » nous avons trouvé que « le bien dire » était plus adéquat, car il ne s'agit pas seulement de bien articuler, de bien prononcer la langue mais aussi d'employer des termes agréables dans une structure correcte.

> « Je réponds que, pour ce qui est de parler, on sait bien que la lecture ne saurait suffire, tant parce que la bonne prononciation, qui est une partie essentielle des langues vivantes, veut que l'on hante la cour, qu'à cause que la cour est la seule école d'une infinité de termes qui entrent à toute heure dans la conversation

[135] *Ibid.*, p. 10.

> et dans la pratique du monde et rarement dans les livres. »[136].

En particulier l'apport et l'influence des femmes ont contribué à élaborer un langage délicat, voire chaste. Vaugelas avait beaucoup de respect et de considération pour leur pudeur. Il fallut bien entendu quelque temps avant de reconnaître l'influence positive des femmes qui auparavant avaient introduit un style ampoulé, un jargon fade et alambiqué, mais c'est aussi grâce à elles que se corrigea l'affectation. C'est donc aux femmes que revient à décider des modes, à juger de la langue, à discerner le bon air et les belles manières. Elles ont, nous dit Mallebranche dans sa *Recherche de la Vérité*, 2e partie, chapitre 1 « plus de science, d'habileté et de finesse sur ces choses ». Le Gaulois Mézeray, en racontant le règne de Henri III, et en parlant de la présence des femmes à la cour, s'exprime de cette façon :

> « Du commencement, cela eut de fort bons effets, cet aimable sexe y ayant amené la politesse et la courtoisie, en donnant de vives pointes de générosité aux âmes bien faites »[137].

[136] *Ibid.*, p. 11.
[137] Mallebranche, *Recherche de la vérité.*

Son ouvrage *Remarques sur la langue française* : *utiles à ceux qui veulent bien parler et bien écrire* fut publié en 1647, mais vingt ans plus tôt Vaugelas appartenait déjà au cercle qui entourait Malherbe. Selon lui c'est l'usage qui décide de la correction d'un mot ou d'un tour, cet usage ne pouvait être que celui de la Cour, il l'appelait « le roi et le tyran ». C'est l'usage qui décide et non pas comme le faisaient les humanistes en employant des citations puisées chez les auteurs grecs ou latins ou bien encore en imitant les grands écrivains du siècle précédent. Lorsque Vaugelas se réfère à la Cour, il s'agit pour lui d'un nombre réduit de personnes « la plus saine partie de la Cour » (ceux qui gravitent autour de Sa Majesté). En fait nous pensons qu'il voulait encore restreindre le nombre des puristes.

René Bary dans sa *Rhétorique française*[138] énumère les milieux sociaux et dit que Vaugelas devait penser au Cercle constitué par les ministres, les académiciens et enfin par la Cour. Ce sont donc eux qui nous donneront les normes du bon usage de la langue ; l'auteur n'était pas sans fréquenter les salons, garants du bon goût et de l'expression correcte. Il fréquenta assidûment celui de la Marquise de Rambouillet, celui de Madame de Sablé ou celui de Madame de Clermont ; donc son idée de Cour s'étant étendu vers d'autres cercles, il se rendit compte que la pureté du langage était fondamentalement liée aux vertus de l'honnête homme ; il écrit :

[138] Bary René, *Rhétorique Française.*,vol. 1, Paris, Éd. Pierre le Petit, 1673.

> « Nulle langue, n'est plus grave et plus douce que la nôtre, nulle n'est plus chaste, nulle n'est plus ennemie des équivoques. Il n'en est pas qui aime plus l'élégance et l'ornement, mais qui craigne plus l'affectation »[139].

Dès le début du siècle les questions littéraires et grammaticales commencèrent à être soulevées, un engouement, une passion naissaient dans les ruelles, chacun disait son mot : les érudits, les auteurs, les gens de Cour mais les femmes surtout ont pris part à l'établissement de la langue. La recherche de l'unité du langage est primordiale. Notre auteur bien entendu ne resta pas à l'arrière plan ; elle nous donna ses précieuses réflexions non seulement à travers l'œuvre étudiée *Clélie*, mais aussi dans ses œuvres plus courtes, donc plus faciles à lire qu'elle intitula *Les conversations diverses sur plusieurs sujets : De parler trop, et comment il faut parler ou trop peu*[140].

Dès la première partie de la conversation, les galants ouvrent le débat sur le fait de parler peu et parler bien. Ensuite, au fil de la conversation, un autre sujet d'échange est abordé, parler beaucoup et bien, trop parler, et parler mal. À notre avis, ce qui rend ces conversations si divertissantes et le fait qu'elles soient spontanées, on pourrait très bien s'imaginer ce genre de discours de nos jours, si bien

[139] *Ibid.*
[140] *Clélie*, *op.cit.*, Tome VIII, Livre II. p. 638.

entendu nous n'étions pas bombardés par les moyens de communications modernes. Il y aurait une personne chargée d'assurer la progression dans la conversation, un modérateur afin qu'il coupe le discours lorsqu'il serait trop long, trop ennuyeux, mais à quoi bon rêver, c'était hier. En voici quelques exemples :

> (…) De forte que quand Amilcar trouuoit tous fes riuaux auprès de Plotine, il n'y en auoit pas vn de qui la converfation ne fuft diuertiffante, de la manière dont Amilcar la tournoit ; & quand ils n'y étoient pas, ils s'en divertiffait encore admirablement, tantoft en contrefaifant le filence de l'vn, tantoft en voulant parler trop comme l'autre, et tantoft en examinant plaifamment toutes les opinions de La nouvelle fecte de Pythagore. Si bien que par là il nuifoit à ses Riuaux, il divertiffoit fa Maiftreffe, & ne s'ennuyoit iamais. Vn iour entre les autres, Acrise parla tant, & dit tant de chofes inutiles, & Sicinuis parla fi peu, qu'ils importunerent tous

> deux, car comme ils étoient venus l'vn après l'autre chez Plotine, elle fe plaignit agreablement à Amilcar qui arriua chez elle apres qu'ils furent partis.
>
> (…)
>
> De grace, luy dit-elle, dès qu'elle le vit, promettez-moy deux chofes que i'ay à vous demander, l'vne est que vous ne parlerez pas tant, que ie ne puisse dire un mot fi i'en ay enuie, & l'autre que ie ne ferai pas obligée de parler toufiours, & que vous vous meflerez quelquefois dans mon difcours, car i'ay veu deux hommes auiourd'huy, dont l'vn ne m'a pas laiffé dire vne parole, & l'autre ne m'en a pas dit quatre »[141].

Comme nous pouvons observer la mesure était de bon goût, ni trop parler ni pas assez. Cette modération est une forme de respect et de civilité. C'est pour ainsi dire les règles classiques avec une touche , un petit rien qui donne le ton précieux. Les termes employés dans

[141] *Ibid.*, p.638.

l'exemple ci-dessus, comme admirablement, plaifamment, agreablement, orne le langage et lui octroie un caractère gracieux.

> « Serieufement, reprit Amilcar , le bruit de ceux qui parlent trop, eft bien auffi importun, que le filence de ceux qui ne parlent guere,& fi vous y voulez bien fonger, vous le trouuerez pour le moins auffi incommode. Car enfin, y a-t'il rien de plus facheux, que d'entendre ce grand nombre de chofes fauffes & inutiles, que difent tous les grands parleurs ; car ie prefuppofe hardiment que dès qu'on parle beaucoup, on dit des menfonges & des chofes qui ne feruent à rien »[142].

Notre auteur, dû à son caractère plutôt mélancolique, accepte difficilement la futilité des conversations et surtout le fait de parler pour ne rien dire ou pour inventer des faits. Elle aime les débats sur diverses choses d'une façon constructive. Il ne faut surtout pas confondre le langage superficiel qui déplaisait à Madeleine de Scudéry et le langage

[142] *Ibid.*,pp. 641-642.

agréable, voire plaisant de par la façon de s'exprimer mais dont le sujet pouvait être sérieux et parfois grave.

> « Pour moy qui fuis pareffeufe, dit Valerie, ie penfe que i'aimerois encore mieux parler trop peu, que parler trop. Vous auez raifon, adioufta Cefonie, car encore qu'on accufe en general les femmes d'aimer à parler beaucoup. Ie trouue qu'vne trop grande parleufe, eft plus importune qu'vn trop grand parleur. En effet, quand les femmes parlent trop, pour l'ordinaire leur conuerfation n'eft qu'vn torrent de bagatelles & de paroles fuperfluës, qui ennuyent fort ceux qui ont l'efprit vn peut raifonnable »[143].

Après ces bribes de conversations assez édifiantes pour sentir la préoccupation de l'époque et l'opinion de la société où se trouvait Madeleine de Scudéry, nous allons vous donner des exemples tirés des

[143] *Ibid.*, pp. 644-645..

Remarques de Vaugelas dans le but de vous forger une idée un peu plus claire du dire du XVIIe siècle.

> « Il y a sans doute deux sortes d'usages, un bon et un mauvais. Le mauvais se forme du plus grand nombre de personnes, qui presque en toutes choses n'est pas le meilleur, et le bon au contraire est composé non pas de la pluralité, mais de l'élite des voix, et c'est véritablement celui que l'on nomme le maître des langues, celui qu'il faut suivre pour bien parler et pour bien écrire en toutes sortes de styles, si vous en exceptes la satire, le comique(...) et le burlesque, qui sont d'aussi peu d'étendue que peu de gens s'y adonnent. Voici donc comme on définit le bon usage. C'est la façon de parler de la plus saine partie de la cour conformément à la façon d'écrire de la plus saine partie des

BIBLIOTECA VIRTUAL MIGUEL DE CERVANTES

auteurs du temps »[144].

Molière, malgré de nombreuses critiques, a su nous captiver par ses inventions du langage, par cette fantaisie qui lui est propre. Ses emprunts bien connus nous ont fourni des détails précieux. Il a su transposer sur la scène des passages d'ouvrages techniques, voire des traités grammaticaux avec d'intéressants procédés d'intertextualité. D'une manière amusante Molière a su mettre le *Traité de la parole* de Cordemoy dans sa pièce le *Bourgeois gentilhomme.* Dans *Les Femmes Savantes* Vaugelas est nommé cinq fois en deux scènes. Molière a traduit un passage de la Préface des *Remarques,* le procédé d'intertextualité était déjà présent. En voici un exemple :

> « J'ay oüy dire à un grand homme qu'il est justement des mots comme des modes. Les sages ne se hasardent jamais à faire ny l'un ny l'autre ; mais si quelque téméraire,ou quelque bizarre,pour ne luy pas donner un autre nom, en veut bien prendre, le hazard, et qu'il soit si heureux qu'un mot ou qu'une mode qu'il aura inventée. Luy réüssisse, alors, les sages qui sçavent qu'il faut parler et

[144] Vaugelas, *op.cit.,* préface, p. 10..

> s'habiller comme les autres,
> suivent non pas, à le bien prendre,
> ce que le téméraire a inventé, mais
> ce que l'usage à receu »[145].

Voici comment a traduit Molière la prose un peu lourde de Vaugelas :

> « Toujours au plus grand nombre on
> doit s'accommoder
> Et jamais il ne faut se faire regarder.
> L'un et l'autre excès choque, et tout
> homme bien sage
> Doit faire des habits ainsi que du
> langage,
> Ny rien trop affecter, et sans
> empressement
> Suivre ce que l'usage y fait de
> changement »[146].

Après cette comparaison de mode du langage et mode vestimentaire, on retrouvera très fréquemment en parlant de mots nouveaux, des mots à la mode.

[145] *Ibid., loc.cit.*
[146] Molière, *op.cit., École des maris,* scène I .

Nous serons également frappés de la ressemblance des pensées entre la Préface des *Remarques* et les comédies de Molière, en voici quelques exemples :

> « J'avoue que l'on ne saurait empêcher les esprits enclins aux mauvaises pensées d'en faire naître presque partout, et de détourner beaucoup de paroles innocentes en mauvais sens, étant toujours au guet sur des paroles à deux ententes, qui est certes une marque d'un esprit bien bas et d'une âme mal née »[147].

> Uranie. « Il faut donc que pour les ordures vous ayez des lumières que d'autres n'ont pas… Je regarde les choses du côté qu'on me les montre, et les tourne point pour y chercher ce qu'il ne faut pas voir… L'honnêteté d'une femme n'est pas dans les grimaces. Il sied mal de vouloir être plus et les tourne point pour y chercher ce qu'il ne faut sages que

[147] Vaugelas, *Remarques*, *op.,cit.* p. 28

> celles qui sont sages ; l'affectation en cette matière est pire qu'en toute autre, et je ne vois rien de si ridicule que cette délicatesse d'honneur qui prend tout en mauvaise part, donne un sens criminel aux plus innocentes paroles, et s'offense de l'ombre des choses »[148].

BIBLIOTECA VIRTUAL MIGUEL DE CERVANTES

> « Les termes de l'art sont toujours fort bons et fort bien reçus dans l'étenduë de leur juridiction, où les autres ne vaudroient rien, et le plus habile notaire de Paris se rendroit ridicule, et perdroit toute sa pratique, s'il ne mettoit dans l'esprit de changer son stile et ses phrases, pour prendre celles de nos meilleurs auteurs »[149].

Le notaire des *Femmes savantes* répond de cette façon à ses clientes :

> - Philaminthe au notaire

[148] Molière, *op.cit.,L'Ecole des femmes*, scène VI.
[149] Vaugelas, *op.cit.*, p.28.

« Vous ne sauriez changer votre style sauvage
Et nous faire un contrat qui soit en beau langage

- Le Notaire

Mon style est très bon, et je serais un sot,
Madame, de vouloir y changer un seul mot.

- Belise

Ah ! quelle barbarie au milieu de la France !
Mais au moins, en faveur, monsieur, de la science,
Veuillez, au lieu d'écus, de livres et de francs,
Nous exprimer la dot en mines et talents
Et dater par les mots d'ides et de calendes.

- Le Notaire

Moi ? Si j'allais, madame, accorder vos demandes,
Je me ferais siffler de tous mes compagnons ».

BIBLIOTECA VIRTUAL MIGUEL DE CERVANTES

Comme vous avez pu l'observer le parallélisme est flagrant et bien qu'exprimé d'une autre façon, le fond reste le même. Il faut absolument soigner le langage.

3.3. LE BIEN ÉCRIRE

Pour illustrer les règles du bien écrire, nous avons pris pour exemple un texte écrit par Ménage, « La requête des Dictionnaires à Messieurs de l'Académie française » qu'il inséra dans ses *Miscellanea* en 1652.

« A Nosseigneurs Académiques,
Nosseigneurs les Hypercritiques,
Souverains arbitres des mots,
Doctes faiseurs d'Avant-propos,
Cardinal-historiographes,
Surintendants des orthographes,
Raffineurs de Locutions,
Entrepreneurs de Versions,
Peseurs de Brèves et de Longues,
De Voyelles et de Diphtongues :

Supplie humblement Calepin,
Avec Nicot, Estienne, Oudin,[150]
Disant que, depuis trente années,
On a, par diverses menées,
Banni des Romans, des Poulets,
Des Lettres douces, des Billets,
Des Madrigaux, des Élégies,
Des Sonnets et des Comédies,
Ces nobles mots, moult, ains, jaçoit,
Ores, adonc, maint, ainsi-soit,
A-tant, si-que, piteux, icelle,
Trop-plus, trop-mieux, blandice, isnelle,
Pieça, tollir, illec, ainçois,
Comme estant de mauvais François.
Et bien que telle outrecuidance
(Soit dit sauf votre révérence)
Fist préjudice aux Suppliants,
Vos bons et fidèles Clients,
Et que De Gournay[151] la pucelle,
Cette savante Demoiselle,
En faveur de l'Antiquité
Eust nostre corps sollicité

[150] Ambrogio Calepino, c'est-à-dire de Calepio (1510), auteur d'un *Dictionnaire* publié en 1503. Jean Nicot (153o-16oo), auteur du *Trésor de la langue française* publié en 1606 et 1610. Henri Estienne (1528-1598), auteur du *Thesaurus linguae graecae,* 1572, et de la *Precellance du langage français,* 1579. Antoine Oudin venait de faire paraître sa *Grammaire française*, 1633.

De faire ses plaintes publiques
Du décri de ces mots antiques.
Toutefois, comme nous pensions
Que le reste des dictions
Ne souffriroit aucun dommage
Par ces Correcteus du langage,
Et que, sous votre autorité,
Nous aurions toute seureté,
Nous nous serions, par déférence,
Tous contenus dans le silence,
Aimant mieux perdre ces bons mots
Que de troubler vostre repos.
Cependant on scait par la ville
Que, depuis, vostre Gomberville
Auroit injustement proscrit
Le pauvre *Car* d'un sien escrit,
Comme estant un mot trop antique,
Et qui tiroit sur le Gothique,
Et qu'aussitost vostre Baro
Sur ce mot cria tant haro,
Qu'on alloit, par cette crierie,
Bannir de la Chancellerie,
Tant lors on estoit de loisir,
Le *Car tel est nostre bon plaisir,*
Sans que Conrart le secrétaire,

[151] Mlle de Gournay était connue pour son attachement à la langue traditionnelle.

D'un tel mal ne pouvant se taire,
S'opposa généreusement
A ce cruel bannissement,
Vous remonstrant qu'en toute affaire,
Le *Car* est un mot nécessaire ;
Que c'est un mot de liaison,
Introducteur de la raison,
Et que depuis plus de cent lustres,
Tousjours par des emplois illustres,
Il sert utilement nos Rois
Dans leurs Traitez et dans leurs Lois.
Sa remonstrance estant suivie,
Au pauvre *Car* sauva la vie.
Mais d'autres bizarres Esprits,
Qui méchamment ont entrepris
De nous réduire à l'indigence,
Vouloient, contre toute apparence,
Par brigues et par faux tesmoins,
Proscrire encore *néantmoins,*
Pour quoi, d'autant, cependant, oncques,
Or, toutesfois, partant et doncques,
Et prononcer un interdit
Tant contre *ladite* et *ledit*,
Que contre *lequel* et *Laquelle,*

Un quidam, un tel, une telle.
Mais grâce à l'abbé de Chambon,
A Sirmond, au Père Bourbon,
A Godeau le grand Para phrasre,
A Baudoin le grand Métaphraste,
Au politique Prieuzac,
Au grans épistolier Balzac,
A Chapelain l'Archipuriste,
A Vayer le Dialogiste,
Vayer qui de Pyrrhonien
S'est fait Académicien,
Au vieux Mainard le satyrique,
A Silhon le mélancolique,
Au janséniste De Bourzay,
Contre l'avis de Serizay,
De l'Estoille, de Maslleville,
De Faret et de Gomberville,
Et d'autres à nous inconnus,
Ces mots ont été maintenus. »

Nous avons choisi cet extrait plein d'ironie et d'humour, car il nous donne un échantillon des problèmes entre écrire un bon ou un mauvais français. De plus, il nous énumère les gens de l'époque et les caractérise brièvement. La polémique autour de mots de liaison, tel que car, entraîne de vives discussions, la personnification de cet humble mot démontre que tout était passé au peigne fin et avait une grande importance. D'un côté nous trouvions les défenseurs et sauveteurs de la

langue et d'autre part ceux qui voulaient la réformer en supprimant ces soit-disant mots futils et inutiles. Était-ce une phobie ou simplement une envie de réforme, à notre avis pas toujours justifiée et justifiable.

Au XVIIe siècle, la prononciation était variable, le genre des mots douteux, la syntaxe fort capricieuse, c'était le temps des observations, des remarques sur les doutes de la langue française. Un mot pouvait posséder plusieurs formes, on les conservait toutes. Cette façon d'étudier notre langue avait quelques inconvénients, le peuple ne savait qui suivre et se posait des questions qui nous paraîtraient totalement élémentaires de nos jours. Cette incertitude de l'orthographe fut le plus grand obstacle que rencontra l'Académie. Nous allons donner à la suite quelques unes de ces remarques afin de souligner que le but de rassembler et d'élaborer un dictionnaire renfermant les règles de la langue française n'était pas si simple.

> « L'ancienne orthographe ne peche presqu'en lettres superflues ; il ne faut pas les appeler ainsy quand elles seruent à marquer l'origine, mais quand elles y sont inutiles et mesmes vitieuses ; par exemple quand dans un mot qui vient du latin, de l'italien ou de quelqu'autre langue

> on a changé quelque lettre en une autre, si on y remet cette lettre la auec celle mesme pour laquelle on l'a changée, on y en met une de trop, et c'est vouloir, pour ainsy dire, auoir tout ensemble la piece et la monnoye »[152]

Dans *Clélie* nous pouvons observer ces multiples changements , nous n'allons donner que quelques exemples car la liste de mots est grande :

Savoir, pouvait s'écrire fçavoir ou fçauoir . Nous observons que le « S » prend l'orthographe « F « et qu'il conversait également le « Ç ». Le « V »se transformait en « U » dans la majorité des cas.

Nous observons que le « a » et orthographié « o ». Dans les désinences de l' imparfait de l'indicatif s'écrivaient « oi » au lieu de « ai » exemple : il auoit, il deuoit. Au conditionnel présent : il pourroit au lieu de pourrait, aimerois etc...

Le « i » est souvent écrit « y », icy, luy,

Le « j » initial est écrit « i », exemple , i'aimerois, ie m'engage, i'ay, etc…

[152] Bossuet, *Discours de la réception à l'Académie Française,* 1671.

Dans une remarque faite aux deux premiers articles de l'Académie, Bossuet s'exprime ainsi :

> « Ces deux premiers articles ne donnent pas une idée assez etendüe du dessein de la compaignie. Parmi les lettres qui ne se prononcent pas et qu'elle a dessein de retenir il y en a qui ne seruent guere a faire connoistre l'origine ; de plus, il faut marquer quelle origine on ueut parler, car l'ancienne orthographe retient des lettres qui marquent l'origine à l'egard des langues etrangeres latine, italienne, alemande ; et d'autres qui font connoistre l'ancienne prononciation de la France mesme : Il faut demesler tout cela. Autrement des le premier pas on confondra toutes les idées »[153].

Jean-Louis Guez de Balzac (1595-1654) fut très influencé par la culture italienne. Sa renommée est due surtout à sa correspondance. Il

[153] Bossuet, *op.cit.*

emploie un langage ferme et pure sa fermeté avec une pointe d'humour et de dédramatisation. Il se trouve entre l'écriture classique et l'écriture baroque et rejoint les canons du style précieux. En voici un court exemple :

> « ni les déserts de l'Afrique, ni dans les abîmes de la mer, il n'y eut jamais un si furieux monstre que la sciatique (...) Maintenant que la violence de la douleur cesse, je commence à jouir de ce repos que la lassitude et la faiblesse apportent aux corps qui ont été travaillés(...) toutefois le mesurant par la proximité du mal que j'ai eu et la comparaison des peines que j'ai souffertes, je me loue bien fort de ma fortune présente... » [154].

Comme nous l'avions déjà mentionné, Vaugelas écrit : « il faut compter pour beaucoup l'influence que l'art de causer exerça sur l'art d'écrire ». Il divise en deux parties le bon usage :

[154] Guez de Balzac, *Lettres* , p.75, Lettres XXI,Paris, Éd. T. du Bray,1624.

L'usage déclaré : c'est l'usage où la cour et les auteurs du temps seront d'accord .

L'usage douteux ou l'inconnu : sera celui que l'on ignore. Le doute vient surtout de trois facteurs :

a) d'un manque de différence dans la prononciation (le s au pluriel ne se prononce pas, le double l, non plus)
b) de la rareté de l'usage (genre masculin ou féminin : épigramme, épitaphe…) la difficulté s'accroît car la voyelle de l'article se mange : l'épigramme.
c) deux façons d'écrire et d'écouter : (vesquit ou vescut)

> « Il est certain que la cour est comme un magasin, d'où notre langue tire quantité de beaux termes pour exprimer nos pensées et que l'éloquence de la chaire ni du barreau n'aurait pas les grâces qu'elle demande »[155].

> « …quand je parle du *bon usage*, j'entends parler aussi du *bel usage* ne mettant point de différence en

[155] Vaugelas, *op.cit.*, Préface, p. 12.

> ceci entre le bon et le beau, car ces remarques ne sont pas comme un dictionnaire qui reçoit toutes sortes de mots, pourvu qu'ils soient français, encore qu'ils ne soient pas du bel usage et qu'au contraire ils soient bas et de la lie du peuple. Mais mon dessein en cette œuvre est de condamner tout ce qui n'est pas du bon ou du bel usage, ce qui se doit entendre sainement et selon mon intention, dont je pense avoir fait une déclaration assez ample au commencement de cette préface »[156].

Vaugelas donne quatre points indispensables dans sa façon de concevoir l'art d'écrire :

a) Le choix des mots
b) Leur arrangement dans la proposition
c) L'arrangement et la liaison des membres de la période
d) La liaison des phrases entre elles

[156] *Ibid., loc. cit.*

Il se montre sévère pour les constructions équivoques, la géométrie et la logique doivent être l'âme de notre syntaxe. Il considère la longueur excesive des phrases comme ennemie de la clarté du style, la fameuse querelle du « Car » revient. On voit alors la phrase s'abréger et se simplifier, l'esprit d'analyse du français reprend le dessus.

L'aspect linguistique, qui constitue le premier élément du titre de notre étude, s'insère dans une parcelle où les phénomènes grammaticaux et les problèmes de langue augmentent continuellement. Mlle de Scudéry développe son activité d'écriture tout au long du XVIIe siècle, elle nous servira d'exemple dans les divers emplois du français de son époque.

Nous prétendons donc mettre en relief la situation de transit sur le plan linguistique que la langue souffre au XVIIe siècle, car d'un côté elle veut maintenir certains archaïsmes du XVIe siècle et en même temps innover et préparer le développement de modernisation de la langue qui culminera au XVIIIe siècle. Pour analyser ses transformations linguistiques, nous nous sommes servis de différentes grammaires et de différents dictionnaires :

* Vaugelas, *Syntaxe française du XVIIe siècle*, A.Haase, Paris, 1975 Librairie Delagrave.
* Grévisse, *Le Bon Usage, grammaire française*, Paris, Éd. J. Duculot, 1961.

* Littré, *Dictionnaire de la langue française*. Paris, Éd. Hachette, 1863-1872 4 vol. (supplément, 1877.)
* Furetière, *Dictionnaire universel* contenant generalement tous les mots françois tant vieux que modernes. La Haye-Rotterdam, Arnout et Reinier Leers, 1690, 2 vol.
* Richelet, *Dictionnaire françois*. Genève, Éd. Widerholt, 1680, 2 vol. (Nouv. Ed., 1706, 1732)
* Spillebout G., *Grammaire de la Langue française du XVIIe siècle* (Tours) édition Picard, Paris 1985.
* Marty-Laveaux Ch., *Études de Langue Française* (XVIe et XVIIe siècles) Genève, Éd. Slatkine Reprints ,1968.

Maurice Grevisse conçoit un projet de nouvelle grammaire dans l'esprit de Vaugelas. En 1936 paraît la première édition du *Bon Usage.* Après sa mort en 1980, André Goosse son gendre assurera sa succession. Nous pensons que sa grande rigueur et réputation nous serviront de modèle pour traiter d'une façon générale certains points de grammaire. *Le Bon Usage,* Paris-Gembloux, éditions Duculot, 1986.

À la suite, nous allons donner quelques exemples grammaticaux afin de justifier certains points obscurs que nous avons rencontrés au fil de notre travail. Le titre lui-même nous a d'emblée fait réfléchir : pourquoi *Clélie* pour certains auteurs critiques et pour d'autres *La Clélie* ?.

Selon *le Bon Usage* , l'article défini devant le nom propre se place ou non selon les niveaux de langue :

a) Les noms propres de personnes, prénoms ou noms de famille, sont suffisamment déterminés par eux-mêmes et ils se passent d'ordinaire de l'article.
b) L'article se met cependant devant les noms de personnes dans certains cas :
   * Dans la langue générale, même littéraire, pour exprimer le dédain ou le mépris : La Dubarry
   * Dans la langue populaire, surtout campagnarde et surtout avec les prénoms, ordinairement sans nuance de dénigrement : La Léontine
   * À l'imitation de l'italien, lorsqu'on désigne des écrivains ou des artistes d'Italie :
   * Devant des noms de familles, conformément à l'usage italien, on dit d'ordinaire en français Le Tasse, l'Arioste.

Nous pensons donc que notre roman a pu s'intituler *La Clélie* pour cette dernière raison, mais aussi par analogie à *L'Astrée* d'Honoré d'Urfé.

L'article défini est absent d'ordinaire devant les noms de jours et de mois, ainsi que devant midi et minuit :

« Les Samedis » dans *Clélie* , s'emploie avec l'article car il indique un fait qui se répète. La fréquence des réunions le samedi donna le célèbre nom au salon de Madeleine de Scudéry. Nous avons également pu observer que l'article devant les jours de la semaine était d'un emploi courant et n'indiquait pas toujours cette notion d'habitude.

Article défini « La » au lieu de la préposition « par «

*Exemple : Je l'ai vu cinq fois la semaine

Emploi arbitraire de l'article défini :

*Exemple : à la nage/à nage

Les adverbes en « ment » sont très usités au XVIIe siècle, de nos jours ce sont parfois des archaïsmes sauf au Canada où ils en ont conservé un grand nombre : Présentement, ordinairement, hardiment, en voici quelques exemples puisés dans *Clélie* :

> « Elle eft fi confiderable, repliqua Clelie, qu'on peut dire **hardiment** qu'il y en a prefques moins entre l'indifference, & l'amitié ordinaire, qu'entre ces deux fortes d'amitiez. »[157].

[157] *Clélie, op., cit.* Tome I, Livre I. p.306.

> « Mais pour bien definir la tendreffe, ie penfe pouuoir dire, que c'eft vne certaine fenfibilité de cœur, qui ne fe trouue prefques iamais **fouuerainement**, qu'en des perfonnes qui ont l'ame noble…& qu'elles fentent fi **viuement** toutes les douleurs, & toutes les ioyes de ceux qu'elles aiment, qu'elles ne fentent pas tant les leurs propres »[158].

Cette longueur d'adverbes préciosistes reflétait peut-être cet esprit languissant de l'époque de Mlle de Scudéry. Les conversations interminables devaient certainement être accompagnées d'adverbes « à rallonge ». De nos jours au contraire la tendance est de les réduire au maximum, dans le parler populaire de Paris, à l'imitation de l'argot on emploie souvent l'adjectif au lieu de l'adverbe en –ment qui y correspond ; on peut penser à une suppression du suffixe, à une réduction du mot, exemple : « On les confond *facile* avec les concierges » ou « T'es attaché *solide* « .

Valéry Larbaud jouait sur le poids des mots, selon lui, l'adverbe pèse plus que l'adjectif de part sa longueur et donne par conséquent une toute autre perspective des faits. Il faut bien reconnaître qu'à l'oreille, il est plus agréable d'entendre assurément que d'accord, nous

[158] *Ibid.,* p. 211.

vivons d'une façon accélérée si bien que les mots les plus courts sont les meilleurs, par analogie sans doute « aux histoires les plus courtes… ». Nous pourrions diviser la manière de s'exprimer en deux groupes : d'une part ceux en faveur de l'économie de la langue, classés comme modernes, d'autre part ceux qui aiment les archaïsmes ,classés comme sentimentaux car ils regrettent les belles tournures, un certain romantisme. De toutes les façons nous n'empêcherons pas la langue d'évoluer dans le bon ou le mauvais sens, l'usage est souverain.

Les Prépositions : nous avons également remarqué que l'emploi des prépositons est bien différent au XVII e siècle, on préfèrait la préposition « à ». En lisant *Clélie,* nous avons pensé souvent à nos élèves qui rencontrent une piètre difficulté pour utiliser les différentes prépositions, leurs emplois étant moins arbitraire, on pouvait trouver la préposition « à » au lieu de « de » et vice-versa :

« à » au lieu de « de »
« à » au lieu de « dans »
« à » au lieu de « pour » « & s'en voulant feruir à luy parler de fa paffion... »[159] .
« à » au lieu de « envers »

L'emploi de : « Avant que de » au lieu de « avant de » est fréquent .

[159] *Ibid.,* p. 410.

« **Avant que de** vous dire le succez de leur voyage »[160].

L'emploi de : « ioint que » au lieu de « de plus que »

> « Horace voulut repliquer quelque chofe, mais Clelie ne voulut pas l'efcouter, **ioint qu'** Aronce eftant arriué, il fut contraint de s'en aller... »[161].

Nous aurions pu continuer les exemples de grammaire, mais étant donné que de nombreux spécialistes ont déjà élaboré des ouvrages on ne peut plus complets, nous n'en avons donné que quelques exemples.

Il arrive aussi que la vogue du terme populaire mette à la mode toute une catégorie de mots. Ainsi la dérivation verbale en « ance » avait été délaissée presque complètement par le XVIIe siècle. Balzac au XIXe siècle la remet en honneur. Il croit sentir dans ces dérivés, une sonorité pleine de valeur affective, tel que : Accoutumance, compatissance, repentance, souvenance.

[160] *Ibid.*, p. 135.
[161] *Ibid.*, p. 414.

La phrase classique du XVIIe siècle avait fait un usage très abondant des pronoms relatifs et de la conjonction « que ». Ces mots leurs servaient à marquer les points de jonction. Les articulations qui donnaient aux périodes une forte structure intellectuelle, la clarté de rapports organiques. Voltaire pourvoit ses phrases de très peu de pronoms relatifs. Il préfère la phrase courte, qui se porte elle-même, qui ne demande rien ni à ce qui précède ni à ce qui suit. C'est la phrase de la conversation de salon, spirituelle et sans prétention.

Madeleine de Scudéry elle aussi tenait à nous laisser un témoignage de l'état d'écriture au XVIIe siècle, elle reprend dans *Les Conversations Nouvelles sur Divers Sujets,* celle de la « Manière d'écrire des lettres » ; en voici un passage :

A Cléante :

« Non, je ne m'en fcaurois dédire,
Et plus je lis, et plus j'admire,
Et plus je veux n'écrire rien ;
Car on ne doit jamais écrire,
Que quand on écrit toûjours
bien »[162].

Cléante trouva fort plaisant qu'Aminte trouvait plus aisé de répondre en vers qu'en prose.

[162] Mlle de Scudéry, *Conversation de la manière d'écrire des lettres,* Tome IV, Versailles le 6 décembre 1684.

Une dame peut faire de médiocres vers sans honte, mais non pas une méchante lettre en prose.

> « Du moins, dit Aminte, m'accorderez vous que les femmes ont moins écrit que les hommes, où si elles ont répondu, elles ont mal écrit, car je vois fort peu de lettres de Dames dans tant de volumes que vous m'avez donnés et comme généralement parlant tous les hommes ont de la vanité ils auraient mis les réponses des Dames si elles avaient bien répondu »[163].

Le respect qu'on doit aux Dames ne permet pas qu'on imprime leurs Lettres sans qu'elles y consentent et elles le font rarement par pure modestie.

> Clarisse : « Pour moi je ne fais point de façon à mes billets ; j'écris comme je parle, je dis ce que je pense, et pourvu que je me fasse

[163] *Ibid.*

entendre je suis contente de moi, et je suis persuadée qu'il ne faut jamais avoir trop d'esprit dans des lettres ordinaires. On m'a montré ajouta, Clarisse, une apostille d'une lettre d'amour, où ce sentiment là est bien expliqué. Le voici, c'est une Dame qui parle :

« J'oubliais de vous demander pardon d'avoir voulu avoir de l'esprit en vous écrivant, car quand on ne se hait pas, et qu'on est malheureux il ne faut avoir que de la tendresse. Il n'y faut point de grandes paroles. Il ne faut pas aussi parler comme le peuple. Il n'y faut ni trop d'art ni trop de négligence. Il n'y faut point ce qu'on appelle bel esprit, il y faut pourtant de la galanterie de la politesse et de la passion, et il est enfin si difficile de bien écrire en amour, qu'il n'y a rien qui le soit davantage »[164].

[164] *Ibid.*

Dans son brillant ouvrage *Madame de Sévigné et la lettre d'amour* Roger Duchêne nous parle de l'écho des bavardages des gens du monde, et nous rappelle le lien entre le dire et l'écrire. Le contenu des lettres galantes doit être frivole « art de bien dire des bagatelles » car le but n'est pas d'exprimer le sérieux de la vie mais de jouer « sans contrainte » avec les sentiments, les idées ou même les événements. Elle ne propose pas de traduire toute la réalité, mais d'en privilégier quelques aspects pour manifester que l'on sait vivre agréablement :

> « Il est vrai, affirme Cléonice, qu'il ny a point d'agrément plus grand dans l'esprit que ce tour galant et naturel »[165] .

Nous observons que notre auteur ne concevait pas la galanterie dans l'art d'écrire sans la présence féminine. Cette touche qui contribue à l'art du bien dire est réservée à un esprit adroit. Les tournures agréables pour créer un ton seront indispensables. Elle ajoute qu'il ne faut surtout pas de grande éloquence pour donner un effet charmant. Nous relèverons un exemple d'une lettre mondaine écrite à la fin de la deuxième partie de *Clélie* :

> «& ces fortes de Lettres eftant à

[165] Duchêne Roger, *Madame Sévigné, Correspondance,* Paris, Éd Gallimard, 1972,1974, 1978.

proprement parler vne conuerfation de Perfonnes abfentes, **il fe faut bien** garder d'y mettre d'vne certaine efpece de bel efprit qui a vn caractère contraint, qui fent les Liures et l'Eftude ; & qui eft bien efloigné de la galanterie qu'on peut nommer l'ame de ces fortes de Lettres. **Il faut donc** que le ftile en foit aifé, naturel, & noble tout enfemble ; & **il ne faut pourtant** pas laiffer d'y pratiquer vn certain Art qui fait qu'il n'eft presfques rien qu'on ne puiffe faire entrer à propos dans les Lettres de cette nature, & que depuis le prouerbe le plus populaire, iufques aux vers de la Sibille, tout peut feruir à vn efprit adroit ». Mais **il fe faut bien** garder en ces occafions d'employer cette grande eloquence qui eft particulierement propre aux Harangues ; & **il en faut** employer vne autre qui quelquesfois auec moins de bruit, fait vn plus agreable effet ; principalement parmy les

> femmes ; car en vu mot, l'art de bien dire des bagatelles n'eft pas sfçeu de toutes fortes de gens »[166].

Mademoiselle de Scudéry nous donne un aperçu sur la façon d'écrire selon les circonstances et le destinataire de la lettre. Comme vous pourrez l'observer, elle avait un don certain pour la didactique. Dans le choix pour les conversations, elle a su captiver notre attention, tout comme le maître lorsqu'il nous explique d'une façon pragmatique une leçon. Notre auteur emploie souvent le verbe falloir : « il fe faut , il faut donc, il ne faut pourtant, il en faut ». Cette répétition est voulue, elle insiste pour nous convaincre.

Alors qu'au XVIe siècle les dialogues se référaient aux commentaires d'Aristote, Mlle de Scudéry puise ses modèles dans la belle société, ils sont fondés avant tout sur la civilité voire politesse, savoir-vivre . Des liens indissociables s'établissent entre une éthique et une esthétique mondaines.Voici quelques exemples de lettres :

Lettres de consolation : elle nous dit qu'elle doit être courte, et qu'elle doit laisser toute la morale et l'éloquence de côté. Elle écrit :

> « ..i'en feray cinq ou fix fuiuant fon confeil, que ie garderay pour

[166] *Clélie, op. cit.,* Tome IV , Livre III, p. 1139.

m'en feruir quand i'en auray à faire : car il eft vray qu'il n'y a rien de plus oppofé à mon humeur que ces fortes de Lettres

(...)

En verité, repliqua Plotine ...ie ne puis fouffrir ces grandes Lettres de confolation qui n'ont iamais nul effet »[167].

« ...c'eft pourquoy ie trouue que le mieux qu'on puiffe faire en ces occafions, eft de faire les lettres de Confolation fort courtes... »[168].

« ...Ie fais le voeu de n'efcrire iamais de Lettres de confolation qui ne foient courtes ; & de laiffer toute le morale, & toute l'eloquence en paix en ces occafions ; de ne faire plus de longues exageration contre la

[167] *Ibid.,* p. 1129.
[168] *Ibid.,* p. 1130.

cruauté de la mort

(...)

de ne faire auffi ni grands Eloges, ni longs Panegiriques ; & en fin de me conformer tout à fait à vos fentimens »[169].

BIBLIOTECA VIRTUAL

Lettres de compliments : elle nous donne l'exemple suivant :

MIGUEL DE CERVANTES

«En mon perticulier, dit Clelie, ire voudrois bien que vous m'apriffiez comment il faut efcrire à certaines Perfonnes auec qui la feule bien feance vous engage d'auoir quelque commerce, & que vous n'eftimez pas affez pour leur donner voftre amitié , ni pour prendre plaifir à les diuertir »[170].

« ...il faut auoir d'vne efpece de civilité tiede qu'on trouue quand on la cherche ; afin de s'en feruir

[169] *Ibid.,* p. 1131.

> pour ces gens qu'on n'eftime guere, & qu'on n'aime point, lors que quelques raifons de focieté nous engagent à leur efcrire ?& il faut proprement en ces recontres faire de ces Lettres qu'on apelle des Lettres de compliments, qui n'ont rien de particulier, rien de bien, ni rien de mal, qui ont quelques paroles, & peu de fens, qui n'engagent à rien
>
> (...)
>
> qu'elles conuiennent prefques à toutes fortes de gens fans conuenir particulierement à perfonne »[171].

Nouvelles : Les nouvelles semblent à priori faciles à rédiger, mais il faut, malgré leur caractère universel les soigner afin de ne pas en perdre le grâce. Elle écrit :

> « ...on diroit qu'il n'y a rien de plus aifé que d'efcrire des

[170] *Ibid.*, p.1133.

nouuelles : cependant il ne laiffe pas d'y auoir des perfonnes qui en efcriuent bizarrement. Ce font de fes gens, reprit Amilcar qui en efcriuent bien fouuent fans en fcauoir, qui croyent tout ce qu'on leur dit ; qui l'efcriuent fans ordre, & fans agréement... »[172].

BIBLIOTECA VIRTUAL MIGUEL DE CERVANTES

« Cependant il eft certain qu'il n'eft pas encore fi neceffaire à vne femme d'eftre ieune, pour eftre belle, qu'à vne nouuelle d'eftre nouuelle pour eftre agreable ; & qu'il n'y a rien de plus importun, que de receuoir vne longue relation d'vne vieille auanture »[173].

« C'eft pourquoy il faut bien connoiftre l'humeur des gens à qui l'on efcrit, quand on fe mefle de leur mander des nouuelles »[174].

[171] *Ibid.*, pp. 1133-1135.
[172] *Ibid.*, p. 1135.
[173] *Ibid.*, p. 1136.
[174] *Ibid.*, p. 1137.

Lettres galantes : Les préférées de notre auteur ; voici ce qu'elle nous dit à ce propos :

> « C'eft proprement en celles là que l'efprit doit auoir toute fon eftendüe ; où l'imagination a la liberte de fe ioüer, & où le iugement ne paroift pas fi fevere qu'on ne puiffe quelque fois mefler d'agreables folies parmy les chofes plus ferieufes. On y peut donc railler ingenieufement ; les loüanges & les flatteries y trouuent agreablement leur place ; on y parle quelque fois d'amitié, comme fi on parloit d'amour ; on y cherche la nouueauté ; on y peut mefme dire d'innocens menfonges ; on fait des nouuelles quand on n'en fçait pas ; on paffe d'vne chofe à vne autre fans aucune contrainte ; & ces fortes de Lettres eftant à proprement parler vne conuerfation de Perfonnes abfentes, il fe faut bien garder d'y mettre d'vne certaine efpece de bel efprit qui a vn caractere contraint, qui fent les Liures &

> l'Eftude ; & qui eft bien éloigné de la galanterie qu'on peut nommer l'ame de ces fortes de Lettres. Il faut donc que le ftile en foit aifé, naturel, & noble tout enfemble ; & il ne faut pourtant pas laiffer d'y pratiquer vn certain Art qui fait qu'il n'eft prefques rien qu'on ne puiffe faire entrer à propos dans les Lettres de cette nature, & que depuis le prouerbe le plus populaire, iufques aux vers de la Sibille, tout peut feruir à vn efprit adroit. Mais il fe faut bien garder en ces occafions d'employer cette grande eloquence qui eft particulierement propre aux Harangues... »[175].

Lettres d'Amour : Le caractère des lettres d'amour nous dit-elle est différent du caractère des lettres que l'on écrit à une ami ; elle nous dit qu'il :

> « doit eftre tendre, & paffionné ; & que ce qu'il y a de galant , de

[175] *Ibid.*, pp. 1139-1140.

fpirituel,& mefme d'enioüé dans ces fortes de Lettres, doit pourtant toûjours tenir de la paffion, & du refpect. Il faut que les expreffions en foient flus fortes, & plus touchantes ; & il faut toufiours dire des chofes qui aillent au cœur, parmy celles qui divertiffent l'efprit. Il faut mefme fi ie ne me trompe, qu'il y ait vn peu d'inquietude ; car les Lettres de felicité ne font nullement bien en amour.

(...)

Mais enfin il faut qu'vne Lettre d'amour ait plus de fentimens que d'efprit ; que le ftile en foit naturel, refpectueux, & paffionné : & ie fouftiens mefme qu'il n'y a rien de fi propre à faire qu'vne Lettre de cette nature ne touche point , que de la faire trop belle »[176].

« & fi ie fais vne Lettre d'amitié, ie

n'iray pas me mettre fur le haut ftile ; & fi ie voulois efcrire des Lettres d'amour, ie ne confulterois que mon coeur. C'eft pourqouy ie ne fçay pas trop bien pourquoy vous metttez vne fi grande difficulté à efcrire à efcrire des Lettres de cette nature»[177].

BIBLIOTECA VIRTUAL MIGUEL DE CERVANTES

« ...il faut enfin fçauoir faire vne diftinction fort delicate, de la galanterie des Lettres d'amitié d'auec la galanterie des Lettres d'amour.

(...)

il faut que les Lettres d'amour d'vn Amant & d'vne Amante foient differentes.

(...)

il faut que l'amour et le refpect l'emportent dans les Lettres d'vn

[176] *Ibid.*,pp. 1143-1144.
[177] *Ibid.*, p. 1126.

> Amant ; & que la modeftie & la crainte fe meflent à la tendreffe de celles d'vne Amante »[178].

> « Le reste de la conversation fut fort enjoué et fort agréable ; et comme Berise et Cléante se trouvèrent d'humeur à se divertir à leurs retours, ils accablèrent Aminte de toutes sortes de lettres d'écriture différentes durant huit jours »[179].

Dans les conversations de Mlle de Scudéry , nous pouvons relever de nombreuses expressions et règles de bonne conduite, nous n'allons pas les noter, car ces normes étaient souvent fastidieuses, et le but de notre travail est de vous plaire. Madeleine de Scudéry avait également le souci de divertir ses invités, et bien que le bien écrire était une affaire sérieuse, elle avait l'habileté de terminer les débats en jeu ; il ne faut surtout pas oublier que cette société se réunissait pour agrémenter leurs samedis.

Mademoiselle de Scudéry juge que la conversation doit se faire dans un cadre social élégant et raffiné , par des interlocuteurs au

[178] *Ibid.,* pp. 1145-1146.
[179] *Ibid.,* p. 1150.

langage poli, et avec une démarche et des échanges libres. Nous pourrions reprocher l'uniformité du style, les conversations semblent être stéréotypées, mais en fait à cette époque, l'idéal était de parler le même langage, conforme au bon usage de Vaugelas. Dans l'habillement, dans la façon de s'exprimer, la tyrannie de l'usage est tellement grande qu'elle s'étend jusqu'aux choses les plus simples ; en voici un exemple :

> « Mais ne voyez-vous pas, dit Dorinice, qu'au lieu de ces mots que l'usage avoit introduits, & qu'un autre usage a bannis, on voit naistre de nostre temps le grand air, le bel air, le bon air, le sçavoir faire, le fmeux faire attention, si suivy, & quelquefois si mal placé, l'expression de manege, qui a quité la chevalerie pour devenir une expression figurée des Courtisans adroits : celle d'un bon commerce, qu'on a dérobée aux marchands pour exprimer à ceux à qui on l'aplique sont gens avec qui on peut vivre commodement… »[180].

[180] Mlle de Scudéry, *Choix de Conversations*, *op.cit.*, p.70.

Tous les membres de la ruelle doivent se rallier au code de l'honnêteté, de cette façon on ne trahit pas sa profession dès qu'on ouvre la bouche. Il faudra donc bien distinguer l'usage réel et la fabrication artificielle d'un langage caricatural que Molière représentait. Un mot nouveau interprété à la façon de Molière, c'est à dire répété à outrance donna cet effet comique à ses pièces.

Nous pensons que le langage doit bouger et cette création de néologismes est indispensable et salutaire surtout s'ils sont employés d'une façon élégante et avec modération comme le pratiquait notre auteur. L'expression « un je ne sais quoi » nous démontre que malgré une certaine tyrannie de l'usage, la société dans laquelle vivait Madeleine de Scudéry s'y accommodait très bien et savait se libéraliser .

CHAPITRE 4 : LES JEUX MONDAINS DANS *CLÉLIE*

4.1. LA LIBÉRATION DU LANGAGE

BIBLIOTECA VIRTUAL

Nous avons intitulé ce chapitre *la libération du langage,* alors que nos arguments montrent un langage épuré par rapport à celui du XVIe siècle. Nous allons nous expliquer à ce sujet. Il est vrai que certains auteurs veulent bannir du vocabulaire nombre d'expressions populaires, mais en revanche un autre mouvement se crée, celui qui fait l'objet de notre étude. C'est le temps des beaux mots, l'art du bien parler.

> « …elle sait si bien l'art de la conversation rendre telle qu'elle veut qu'on sorte de chez elle sans y avoir ouï dire mille belles et agréables choses ; mais c'est qu'elle a une adresse dans l'esprit qui la rend maîtresse de celui des autres… »[181]

[181]Mlle de Scudéry,*Le Grand Cyrus*, *Portrait de Sapho*, cité par Georges Mongrédien , *Les Précieux et les Précieuses,* Paris, Éd. Mercure de France, 1963, p.126.

> « Au reste, elle a un esprit d'accommodement admirable et elle parle si également bien des choses sérieuses et des choses galantes et enjouées… »[182].

Le langage au XVIIe siècle face au XVIe siècle s'ouvre vers une philosophie fondée sur la raison, Descartes en est l'instigateur. Ce nouvel esprit, moins individuel, fera que les hommes se concentrent sur ce que nous avons de commun. Bien entendu l'évolution de la langue ressentira cette nouvelle façon de penser. Alors qu'au XVIe siècle, les auteurs la maniaient à leur guise : emplois fréquents de mots provinciaux et d'expressions techniques, le XVIIe siècle soumet la langue à une discipline. Malgré cela, ce côté arbitraire est tout relatif car les conversations de salons donnent un air plus enjoué à la langue et les jeux ortoguent une atmosphère légère .

Bien que le langage du XVIIe ait hérité le principe de l'imitation, il y a ajouté la raison. Cette victoire de la raison par rapport à la spontanéité se manifestera de diverses manières, l'âme des français prend conscience d'elle-même et forge son éducation sur la loi fondamentale : le langage.

[182] *Ibid., loc. cit.*

Beaucoup d'auteurs ont eu la tâche délicate de faire un peu " le ménage de la langue ", il leur fallait épurer, simplifier, supprimer le vocabulaire dit inintelligible. Malherbe fut chargé en 1605 de " dégasconner " la Cour, en rayant du vocabulaire tous les dialectismes . Il fallait abandonner toutes les expressions qui ne pouvaient pas être comprises de tout le monde, il élimina les archaïsmes , les néologismes , les emprunts et enfin les termes techniques. Il alla jusqu'à vouloir supprimer les expressions trop populaires. Mais ce programme de restructuration nous semble bien négatif, voire restrictif, et c'est peut-être en contrepartie que les salons se sont créés. Néanmoins, la France avait besoin de normes pour sa langue, afin d'exprimer ses pensées d'une manière harmonieuse, dans un style qui se veut limpide, naturel. L'œuvre de Malherbe fut continuée par l'Académie avec la création du Dictionnaire dont le vocabulaire est surtout basé sur l'honnête homme. Nous parlerons également du célèbre Vaugelas que nous avons déjà cité dans le chapitre 3 dans lequel il nous communiquait les règles du *Bien parler* . Ses remarques sur la langue française, très pertinentes, sont encore étudiées de nos jours.

> « L'usage est le Roy des langues, pour ne pas en dire le Tyran » et juge que « l'usage, en matière de langue, l'emporte toujours par dessus la raison .
> (...)

> « Il n'y a qu'un seul maistre des langues, qui en est le roy, c'est l'Usage.
> (...)
> " C'est un des principes de la langue qye lorsque la cour parle d'une façon et la ville d'une autre, il faut suivre la cour... L'usage de la cour doit prévaloir sur celuy de l'autre sans y chercher de raison.
> (...)
> " Il est certain que la cour est comme un magasin, d'où notre langue tire quantité de beaux termes pour exprimer nos pensées et que l'éloquence de la chaire ni du barreau n'auront pas les grâces qu'elle demande "[183].

Mademoiselle de Scudéry d'ailleurs définit le langage par rapport à Vaugelas ; elle s'inspirera donc de cette notion de langage et insiste sur la clarté de l'expression. Selon Mlle de Scudéry la conversation idéale serait claire, élégante, et sans affectation. Elle reprendra ces règles de bon usage dans les *Conversations sur divers sujets,* entre autre celle « De parler trop ou trop peu » ainsi que celle « De la tyrannie de l'usage ». Elle écrit :

[183] In Vaugelas, *op.cit.* (Préface).

> « Il faut parler le langage des honnestes gens du Païs » et « éviter celuy qu'ont certaines gens, qui tenant un peu de la Cour, un peu du Peuple, un peu du siècle passé, & beaucoup de la Ville » ont le parler le plus bizarre de tous » [184].

Grâce aux rencontres dans les salons, grâce aux jeux des conversations les langues vont se délier au sens propre et au sens figuré du terme. Cet aspect ludique va libérer la langue, elle devient un lieu de variation et cette mouvance des mots va nous entraîner dans une manipulation du langage. Nous trouverons bientôt un foisonnement assez libre des langages littéraires. En fait, jamais on ne parle pour dire mais pour agir, il y a toujours des enjeux . Au XVIIe siècle l'effet recherché et voulu était de se divertir tout en voulant se faire connaître, aimer, critiquer ; il y a une interaction verbale, on choisit ses mots. Nous entrons dans un type d'écriture ornementale.

Le poids des mots, la densité des mots, nous donnent une vision plus réelle du vécu, ; pourquoi choisit-on tel ou tel mot ? alors qu'il en existe une kyrielle dans le dictionnaire, serait-ce l'inconscient collectif

[184] *Conversations sur Divers Sujets, op.cit.*, p. 182.

ou plutôt le rythme de la phrase qui nous précipite dans un mécanisme , un rouage et nous entraîne à faire ce choix.

Comme nous le verrons plus tard, le langage du XVIIe siècle avait une forte tendance à l'abstraction, toute une sorte d'énigme entourait le mot, une atmosphère mystérieuse s'instaurait et donnait lieu à des débats, des jeux. Dans *Le Grand Cyrus*, le portrait de Sapho nous paraît fort juste et élogieux, il dépeint le caractère de l'écriture de Madeleine de Scudéry et résume fort bien ses grandes qualités ainsi que le thème principal de son œuvre .

Georges Mongrédien dans *Les Précieux et les Précieuses* en relève quelques traits . Le portrait de Sapho est rempli de louanges, et il me semble que nous serions bien ingrats de passer notre chemin sans connaître cette aimable personne.

> « Premièrement elle est née avec une inclination à faire des vers qu'elle a si heureusement cultivé qu'elle en fait mieux qui que ce soit
> (…)
> Elle écrit aussi tout à fait bien en prose et il y a un caractère si amoureux dans tous les ouvrages de cette admirable fille qu'elle

émeut et qu'elle attendrit le cœur de tous ceux qui lisent ce qu'elle écrit

(…)

Il y a un certain tour amoureux à tout ce qui part de son esprit que nulle autre qu'elle ne saurait avoir. Elle exprime même si délicatement les sentiments les plus difficiles à exprimer et elle sait si bien faire l'anatomie d'un cœur amoureux, s'il est permis de parler ainsi, qu'elle en sait décrire exactement toute les jalousies, toutes les inquiétudes, toutes les impatiences, toutes les joies, tous les dégoûts, tous les murmures, tous les désespoirs, toutes les espérances, toutes les révoltes, et tous ces sentiments tumultueux qui ne sont jamais bien connus que de ceux qui se sentent ou qui les ont sentis. Au reste, l'admirable Sapho ne connaît pas seulement tout ce qui dépend de l'amour, car elle ne connaît pas moins bien tout ce qui appartient à la générosité, et elle sait enfin si

> parfaitement écrire et parler de toutes choses qu'il n'est rien qui tombe dans sa connaissance » [185].

À notre avis ces quelques citations relève parfaitement l'esprit galant de l'époque, le sentiment amoureux, le coeur amoureux, le tour amoureux, nous donnent l'importance de l'amour. La répétition des termes : sentiment, sentir, nous démontre la préoccupation pour les états d'âme, non seulement de l'amour mais aussi tous ceux qui gravitent autour, comme la jalousie, la générosité, les inquiétudes. Ce portrait, bien qu'essentiellement aimable, nous indique également la grande volonté de s'instruire, la culture, mais surtout le bien écrire et le bien parler.

Roland Barthes s'est penché sur le problème du langage au XVIIe siècle et le définit de la façon suivante :

> « le langage classique était porteur d'euphorie parce que c'était un langage immédiatement social. Il n'y a aucun genre, aucun écrit classique qui ne suppose une consommation collective et comme parlée : l'art littéraire classique est un objet qui circule entre personnes assemblées par la classe, c'est un produit conçu pour la transmission orale, pour une consommation réglée selon les contingences mondaines : c'est

[185] *Le Grand Cyrus*, *Portrait de Sapho, op.cit.,* p. 125.

> essentiellement un langage parlé, en dépit de codification sévère »[186].

Ce paradoxe entre langue au code sévère et langue déliée est l'un des phénomènes du langage du XVIIe siècle, des règles certes, mais un esprit enclin aux jeux de mots, à la créativité. C'est sans doute ce que Madeleine de Scudéry a voulu nous transmettre en insérant les conversations de ses habitués du « samedi ». Intercalées dans l'épopée, elles ont le but de nous délasser, de nous divertir et surtout de nous faire connaître les opinions de chacun. Cela nous permettra d'avoir le reflet de la société dans laquelle ils vivaient.

Ce langage dit langage précieux sera l'objet de notre étude, il nous conduira directement à des vertus, des règles de bienséance. Il s'agissait de manifester la subtilité de ses pensées grâce à une étude des sentiments et à un raffinement du langage et des émotions. Ce ne sera plus que courtoisie, civilité et harmonie. Ces normes de savoir-vivre entraîneront les personnages dans des débats, donnant un modèle d'humanité.

Les personnages des romans de Mlle de Scudéry s'inscrivent dans les grandes tragédies classiques (fastes, plaisirs, sensualité) d'où les désordres du roman . En effet, lorsque nous lisons *Clélie* il nous est difficile de trouver une unité dans cette complexité de l'action et des conversations intercalées qui constituent la partie des analyses

[186] *Le degré zéro de l'écriture*, *op. cit.*, pp. 38-39

psychologiques. Nous pensons que le but n'était pas de démontrer quelque chose mais d'évoquer des scènes plaisantes.

> " Diviser (partager) pour unir, c'est la formule de l'ordre baroque. N'est-ce-pas celle du langage même ? "[187].

Ces conversations hétéroclites des salons étaient le reflet de la société et le langage exact de son époque. Le langage était surtout esthétique, la rhétorique, ce décor heureux, était l'objet principal de persuasion, les structures ne sont pas encore établies. Le choix des mots, la diversité des genres, et le mouvement des styles constituaient la langue que nous sommes désireux d'étudier.

4.2. *L'ART DU PORTRAIT*

Les lecteurs de l'époque de Mlle de Scudéry ont cru reconnaître leurs contemporains dans ses personnages, et certaines clefs circulaient. Mais les apparences sont peut-être trompeuses, la romancière avait un tel sens de l'observation du comportement mondain et peignait ses

personnages d'une façon si naturelle en les caractérisant dans leur personnalité morale que l'on pouvait s'y méprendre parfaitement. Néanmoins, vrais ou faux protagonistes, un nouveau jeu était né, *les portraits à clefs,* et il était amusant de retrouver au milieu du roman historique, avec ces grands noms, des situations et des démêlés qui rappelaient la vie quotidienne. Un avant-goût d'un Marivaux ou d'un Honoré de Balzac ?

Nous associons Mlle de Scudéry à la mode des portraits à clés. A travers ce divertissement et après une série de vertus et de péchés les masques tombent. Ce coup de théâtre à l'époque est certainement plus nuancé, vu que les personnages minutieusement décrits sont très vite dévoilés, mais le but n'est pas précisément le fait de découvrir tel ou tel galant ou galante, mais plutôt les manières savoureuses, les subterfuges, les jeux de mots et rhétoriques employés pour les déceler.

L'art de peindre et l'art d'écrire sont étroitement liés, les arts ne sont pas cloisonnés, ils s'influencent mutuellement, l'un comme l'autre pratiquent la description de paysages et le portrait. Mlle de Scudéry, lorsqu'elle nous décrit Clélie passant le Tibre[188], s'inscrit dans la perspective idéaliste et mythologique de son époque , bien que ces fictions deviennent purement ornementales et ne constituent plus qu'un langage conventionnel et usé.

[187] Genette G, *Figures I* , Paris , Éd. Du Seuil, 1972.
[188] Jacques Stella , *Clélie pasant le Tibre*, Paris, musée du Louvre.

La peinture du portrait vu par les mots nous mène dans un monde de passions. Selon La Rochefoucauld :

> « la passion tout comme l'amour-propre peut prendre les formes les plus diverses et les plus opposées. Le désir entraîne à la luxure ou l'envie et nous fait suivre des chemins invraisemblables »[189].

On sait que les maximes de La Rochefoucauld sont nées des jeux de salons ; les portraits, les devinettes, les sentences, les pointes, dont il était très friand, nous les devons au réunions mondaines. Mlle de Scudéry avec cette élégance du verbe nous conduit dans les dédales du marais, là où un jour elle dessina la célèbre " *Carte du Tendre* " dont nous parlerons plus tard.

Comme nous l'avons déjà mentionné, c'est grâce aux conversations de salon qu'une série de jeux s'installa, cette sorte de rivalité verbale entraînait les invités dans l'univers de la créativité, dans une finesse du langage, où la métaphore, la pointe, le poulet, le billet, le concetti prenaient une place d'honneur. En voici quelques définitions prises dans le dictionnaire *Le Petit Robert* :

[189] La Rochefoucauld, *Réflexions ou Sentences et Maximes,* Préface, Club du livre, 1961.

> La pointe : *n.f.* (1150 ; bas lat. *Puncta ;* de *pungere* « poindre »). Allusion ironique, parole blessante, moquerie, raillerie. *Lancer, décocher des pointes à qqn. « Les discours ne furent pas sans pointes, allusions et remontrances »* (Valéry).

Tout au long des conversations intercalées, nous avons pu nous rendre compte que la satire, la raillerie sont à l'honneur. En voici quelques exemples pris dans *Clélie* :

> « Il faut bien confiderer ceux à qui on la (la guerre) fait, & bien choifir les paroles dont on fe fert, puis que bien fouuent un mot vn peu plus fort, fait d'vne **raillerie** douce, vne **raillerie** aigre. Croyez moy, dit Cefonie, il faut quelquefois encore quelque chofe moins qu'vn mot, pour faire ce changement, car le fon de la voix feulement, change le fens d'vn difcours ; vn fouris malicieux, fait

> vne fatyre d'vne fimple **raillerie**... »[190].

Roland Barthes nous la définit de la façon suivante , selon lui le jeu de mots est basé sur la dichotomie. Il écrit :

> " La pointe est un jeu, sans doute, mais ce jeu est au service d'une très ancienne technique, celle du sens ; en sorte que bien écrire, c'est jouer avec les mots parce que jouer avec les mots, c'est fatalement se rapprocher de ce dessin d'opposition qui règle fondamentalement la naissance d'une signification "[191].

Quant au billet, le *Petit Robert* nous donne la définition suivante :

> Le billet : *n.m.* (Xve ; a.fr. *billette* (1389), altér. De *bullette,* dimin. De *bulle ;* d'apr. *Bille*). Courte lettre. **V.**

[190] *Clélie, op.cit.,* Tome X-Livre II, pp. 552-553.

> **Missive**. *Ëcrire, envoyer, faire parvenir un billet.* **V. Mot.** *Billet doux, billet galant :* lettre d'amour. **V. Poulet.** Avis écrit à la main ou imprimé. le billet est une courte lettre d'amour.

Dans *Clélie* quelques billets ont été insérés, ils font preuve de concision, d'élégance, ils s'appelaient familièrement des « poulets ».

BIBLIOTECA VIRTUAL MIGUEL DE CERVANTES

> « Ie vous confesse que i'ay efté aimée d'Artemidore, & ie vous avoue mefme que le Portrait que ie vous donne auoit efté commencé pour luy ; mais la bizarrerie de ma fortune ayant mis des obftacles invincibles au progrès de cette affection, ie m'en fuis delivrée par raifon... »[192].

> «... Amilcar prenant la parole, ha Madame, luy dit-il, que vous me faites vn grand plaifir de demander pardon à aronce,

[191] In Roland Barthes,*op.cit.,* p.79.
[192] *Clélie*, *op.cit.,* Tome IV,Livre II, p. 772 (billet de Clidamire a Telesis).

> d'auoir mis trop d'efprit dasn voftre **Billet**. Il eft certain qu'il n'en faut point trop auoir en **Billets**, ni en Lettres d'amour ; & que c'eft la raifon qui fait qu'il eft fi difficile de trouuer de Lettres & des **Billets** de cette nature qui foient tout à fait comme il faut... »[193].

BIBLIOTECA VIRTUAL MIGUEL DE CERVANTES

> « ...puis que vous fçavez tant, dittes moy encore s'il eft permis de faire de longues Lettres amoureufes : car i'ay vn Amy qui dit qu'il faut toufiours que les **Billets** d'amour foient courts. A parler de toutes fortes de **Billets** en general, reprit Plotine, ie penfe qu'il eft bon qu'ils ne foient pas exceffiuement longs... »[194].

L'énigme dans le *Petit Robert* est définit de la façon suivante :

[193] *Clélie*, *op.cit.*, Tome IV, Livre III. pp. 1124-1125.
[194] *Ibid.*, p. 1146.

> Énigme : *n.f.* (1529 ; *enigmat,* XVIe ; *ainigme*, Xve ; lat. *Oenigma,-atis, gr. Ainigma).* **1º** Chose à deviner d'après une définition ou une description faites en termes obscurs, abigus. **V. Charade, devinette, logogriphe.** *L'énigme proposée à Oedipe par le Sphinx. Trouver le mot de l'énigme,* la solutuoin de l'énigme, et *au fig.* l'explication de ce qu'on ne comprenait pas. **2º** (XVIIe). Toute chose difficile à comprendre, à expliquer, à connaître. **V. Mystère, problème, secret.** *La grande énigme humaine et le secret du monde ! »* (Hugo). *Parler par énigmes,* d'une manière obscure et allusive. *« C'est sur cette hypothèse que je fonde l'espérance de déchiffrer l'énigme entière »* (Baudelaire).

Les énigmes étaient également à l'ordre du jour. Élisabeth Spica relève une pensée de Saint Augustin :

> « Les Enigmes different des mensonges, en ceci que le

> mensonge est dirigé chez la pensee de celui qui le profere, et qui ne veut pas seulement couvrir et déguiser sa pensee pour exercer l'esprit, et la subtilité de ceux à qui il parle, mais il veut directement les tromper. Au contraire l'Enigme est un jeu d'esprit, qui cherche à donner du plaisir en donnant de la peine, parce que l'inclination, et le désir naturel que nous avons d'aprendre, de sçavoir et de penetrer, fait que nous nous applicons avec ardeur à chercher d'entrer dans les choses les plus cachees, et quand nous y pouvons decouvrir quelque jour nous y sentons un veritable plaisir »[195].

Nous verrons dans ce même chapitre que l'image symbolique, la devise, sont des manières de jouer, l'interprétation de chacun n'est pas tout à fait libre, car la culture que nous avons reçue nous renvoie inconsciemment vers des images ou des récits qui se sont inscrits dans notre mémoire. Je prendrai pour exemple le lion, figure emblématique de la force , l'animal roi des forêts des fables de La Fontaine.

[195] Ménestrier, *La philosophie des Images énigmatiques,* pp. 102-103, cité par É. Spica, *Symbolique humaniste et emblématique - L'évolution et les genres (*1580-1700).

La vogue du portrait né du roman culmine chez mademoiselle de Scudéry en 1659, au moment où vient de paraître la quatrième partie de *Clélie* . Cette technique nous paraît essentielle pour fonder une esthétique, un idéal de société de l´époque.

Nous commencerons par donner un type de portrait classique, celui que la société du XVIIe siècle considérait le plus important, c'est avant tout le portrait de l'esprit, le portrait physique passant en second lieu. Par égards et respect envers Mlle de Scudéry, nous avons choisi cette description pleine d'éloges, vue par Baudeau de Somaize auteur connu pour son *Dictionnaire des Précieuses*, ainsi que son *Grand Dictionnaire des Précieuses ou la clef de la langue des ruelles*[196], qui était un recueil de portraits sous des noms supposés dont il eut soin de publier une clef[197].

> « …si l'envie de rendre justice à l'illustre Sophie (Madeleine de Scudéry) ne l'emportait dessus la connaissance de sa modestie naturelle, je me verrais obligé de passer sous silence la plus remarquable de toutes les Précieuses. En effet, Sophie l'emporte sur toutes celles de son

[196] Baudeau de Somaize, *Le Grand Dictionnaire des Précieuses ou la clef de la langue des ruelles*. J. Ribou, 1660 (rééd. Anvers, 1661 ; J. Ribou, 1660, 2º édition).
[197] Baudeau de Somaize, *La Clef du Grand Dictionnaire historique des Précieuses*. J. Ribou, 1661.

> sexe à l'égarde de l'esprit, de la facilité d'écrire en vers et en prose, et de toutes les connaissances qui rendent un esprit accompli, et n'en voit point ou peu parmi les hommes les plus habiles qui ne la regardent comme une digne rival
> (...)
> « L'on sait assez comme elle est faite sans que j'aie besoin d'en parler, et pour ses alcôvistes, on ne les peut compter que par le nombre de ceux qui la connaissent, sa douceur et son esprit attirant chez elle la plus grande et la plus illustre partie de ceux qui écrivent
> (...)
> « Elle loge au quartier de Léolie (Marais du Temple), et ses œuvres font le divertissement et l'occupation de toutes les ruelles de la Grèce (France)... »[198].

Derrière ces masques humains où les vertus et les péchés sont minutieusement décrits se cachent les personnages de son entourage. À

[198] Baudeau de Somaize, *Sophie,Madeleine de Scudéry,* cité par Georges Mongrédien, *op.cit.,* p.93.

l'époque le stratagème était très vite dévoilé, car la caractérisation des amis de Sapho était perspicace et fidèle.

Le plus important pour nous, ce n'est pas de découvrir la mascarade, mais plutôt d'en soutirer les subterfuges employés, ce mélange exquis de l'Art de peindre avec l'Art d'écrire. Les lecteurs de Mlle de Scudéry se plaisaient à identifier les personnages de ses récits, et n'avaient de cesse que lorsque l'énigme était trouvée. Cette clé donnait alors l'occasion d'un nouveau débat. Le portrait à clé est né.

Mlle de Scudéry, comme nous le disions plus haut, a songé à dépeindre plusieurs de ses familiers, et pendant la parution du roman, ses contemporains n'eurent aucun mal à mettre un nom sur les héros. L'œuvre antérieure à *Clélie*, *Le Grand Cyrus*, nous avait déjà mis sur les pistes de son entourage : portrait de Callicrate (Voiture), portraits de Cléomire et de Philonide (La Marquise de Rambouillet et Julie D'Angennes), son propre portrait, portrait de Sapho (Madeleine de Scudéry)[199].

> «…je ne pense pas que toute la Grèce ait jamais vu une personne qu'on puisse comparer à Sapho (…)

[199] Mademoiselle de Scudéry, *Portrait de Sapho* , in *ibid.*, p 123.

> …car les charmes de son esprit surpassent de beaucoup ceux de sa beauté
> (…)
>
> et il y a un certain tour amoureux à tout ce qui part de son esprit que nulle autre qu'elle ne saurait avoir. Elle exprime même si délicatement les sentiments les plus difficiles à exprimer et elle sait si bien faire l'anatomie d'un cœur amoureux, s'il est permis de parler ainsi, qu'elle sait décrire exactement toutes les jalousies… »[200].

…malheureusement nous n'avons pas la clef complète.

Dans une lettre à Ménage, Mme de La Fayette assure l' avoir reconnu et lui reproche de ne pas le lui avoir dit :

> " Je suis fort offensée que vous ne m'ayez point mandé que vous étiez dans *Clélie*. Vous avez voulu voir, sans doute, si je vous reconnoistrois. Hé bien, Monsieur,

[200]*Ibid.,* p. 125.

> je vous ai reconnu au premier trait, et je trouve votre peinture fort ressemblante " [201].

Clélie se présente comme une œuvre à clés déchiffrables. Le premier, selon les écrits à avoir démasqué les personnages fut Boileau, mais toujours très critique, il déplore que Mlle de Scudéry ait choisi un Siècle des plus graves de la République Romaine pour y copier et peindre les caractères de ses amis ; de toute façon, percer le mystère ne l'intéresse pas précisément :

> " Tout ce que je scay c'est que le généreux Herminius estoit Mr Pellisson l'agréable Scaurus c'estoit Scarron le galant Amilcar Sarrazin etc. ».

Après de nombreuses recherches et critiques, nous pensons qu'il serait plus sage d'avoir quelques doutes sur la peinture des personnages et bien que fort ressemblante pour certains, nous pensons que ce ne sont que des suppositions. Vraisemblables ou non, les clés ne servent pas à la compréhension du texte, mais le simple fait que Sapho

[201] Madame de La Fayette, « Correspondance » Lettre du 3 Mars 1657. Éd. Beaunier, Paris, réed. Gallimard, 1942, I, p. 96.

soit Madeleine de Scudéry nous entraîne vers d'autres contrées et nous ouvre d'autre horizons. Roland Barthes écrit à ce propos :

> « Le nom propre est égal au mot poétique, Le nom propre a un pouvoir d'essentialisation ,de citation et d'exploration : c'est la réminiscence. Proust dans son système d'écriture onomastique en est un vif représentant »[202].

Derrière ce cortège de noms propres empruntés à l'antiquité ; mademoiselle de Scudéry voyait tout un sens, toute une poésie. Comme nous le constaterons dans un autre chapitre les noms ne sont pas donnés au hasard sinon délibérément choisis, ils correspondent à une qualité propre à l'être désigné : c'est l'antonomase.

Malgré l'importance des noms employés tout au long de *Clélie* et comme nous l'avons déjà souligné, nous voulons surtout baser l'étude de *Clélie* sur le cœur humain et relever les mots spécifiques pour exprimer les sentiments de l'époque.

[202] In Roland Barthes, *op. cit.,* p. 121.

4.3. *ICONOGRAPHIE DANS LA CARTE DU TENDRE*

Plusieurs cartes allégoriques firent leur apparition et nous devons faire la distinction entre les cartes dessinées et gravées des cartes descriptives écrites. Au cours de ce travail, nous reprendrons plus en détails cette allégorie de sentiments en tant que figure rhétorique dans *Clélie.*

BIBLIOTECA VIRTUAL

Dans *Clélie* se trouve insérée la célèbre ***Carte de Tendre*** *ou* ***Carte du Tendre***[203] (du royaume de Tendre). Il serait difficile d'affirmer que Mlle de Scudéry fut l'auteur de ce genre littéraire, l'abbé d'Aubignac a prétendu que non, et qu'il avait publié en 1654 une « Carte du royaume de Coquetterie » ; cependant la Carte de Mlle de Scudéry circulait déjà en 1653. D'autre part Roger Lathuillère observe que la carte de d'Aubignac est une carte satirique, alors que la *Carte du Tendre* est une fiction symbolique tendre. Peu importe l'ordre de parution ce qui réellement compte est le vif succès que remporta cette carte. D'après les illustrations et les commentaires il est encore durable.

> « Tout ce qu'il y avait de gens d'esprit à Capoue écrivirent quelque chose à la louange de cette carte, soit en vers, soit en

> prose, car elle servit de sujet à un poème fort ingénieux, à d'autre vers fort galants, à de fort belles lettres, à de fort agréables billets et à des conversations si divertissantes que Clélie soutenaient qu'elles valaient mille fois mieux que sa carte, et l'on ne voyait alors personne à qui l'on ne demandât s'il voulait aller à Tendre »[204].

Proust n'a pas une carte dans son œuvre mais il se réfère à la création de Madeleine de Scudéry lorsqu'il décrit à travers une belle intertextualité l'état d'esprit de Swann, qui, en attendant Odette, étudie une carte des contrées voisines « comme si ç'avait été la Carte de Tendre… »[205].

Nous ne devons donc en aucun cas sous estimer cette carte qui n'avait pas été rajoutée par hasard et qui tenait fort à cœur à notre auteur.

> « …voyez, ie vous prie, vne Coppie de cette ingénieufe Carte,

[203] *Clélie, op. cit.,* Carte du Tendre, gravure Tome I, livre I, p. 398.
[204] *Clélie*, *op.cit.,* Tome I, Livre I. pp. 406-407.
[205] Proust, *Un amour de Swann,*Paris, Ed. Grasset, coll. Livre de Poche, 1972

que i'ay toujours conferuée foigneufement de depuis cela. »[206].

Clélie décide de dessiner pour Herminius cette carte pour lui éviter les embûches de l'Amour, elle lui trace trois chemins de séduction, car elle avait imaginé qu'on pouvait avoir de la tendresse par trois causes différentes : allant de " Nouvelle Amitié " à " Tendre-sur - inclination ", "Tendre-sur-estime " et " Tendre-sur-reconnaissance ".

La Carte du Tendre qui entraîna le succès de l'œuvre et suscita de nombreuses imitations, a été très favorable par son ingéniosité aux analyses psychologiques et aux échanges d'idées. Le chiffre trois revient souvent dans le tracé de cette carte, trois parcours, trois villes de Tendre, sur trois rivières, dont les noms (inclination, estime, reconnaissance) répondent aux trois types de sentiments qui mènent à l'amour ; un amour basé sur la tendresse, la douceur, la sensibilité, et qui a pour but de donner une Morale d'amitié. Ce chiffre trois n'est peut-être pas fortuit, et derrière ce chiffre se trouve toute une symbolique plus spirituelle, celle de la Sainte Trinité.

Madeleine de Scudéry, en inventant ce divertissement, veut nous faire comprendre qu'en empruntant différentes Routes l'être qui méritera sa confiance devra avoir mille bonnes qualités, et que celui qui

[206] *Clélie, op.cit.,* Tome I , Livre I, p. 396.

en a de mauvaises, ne peut recevoir que sa haine ou son indifférence. Cette Carte dessinée de sa main est sans doute le symbole de l'amour-danger, elle veut nous faire prendre conscience par ce simple jeu de l'esprit qu'elle n'a pas eu d'amour, et qu'elle ne peut en avoir. Cette crainte et même cette angoisse face à l'amour se concrétise sur une feuille de papier, lorsqu'elle ébauche la Rivière d'inclination et que celle-ci se jette dans une mer appelée Mer dangereuse : il est certainement dangereux de passer les dernières bornes de l'amitié, car au-delà se trouvent les Terres inconnues...

Ce jeu qui paraissait aux yeux de Madeleine assez périlleux, nous entraîne vers l'amour platonique qu'elle éprouvait envers Pellisson.

> « J'entends, dit-elle, qu'on m'aime ardemment, qu'on n'aime que moi et qu'on m'aime avec respect. Je veux même que cette amour soit une amour tendre et sensible, qui se fasse de grands plaisirs de fort petites choses, qui ait la solidité de l'amitié et qui soit fondée sur l'estime et sur l'inclination »[207].

[207] *Les Précieux et les Précieuses*, *op.cit.*, p. 128.

Ce divertissement prend très vite des mesures disproportionnées, et tous les gens d'esprit écrivirent ou parlèrent avec louange de cette carte soit en vers, soit en prose ; elle servit à d'aimables billets, à de belles lettres, à d'agréables conversations. Mlle de Scudéry, quoique honorée, en fut un peu fâchée, elle aurait aimé conserver sa carte pour son petit cercle d'amis. Elle ne voulait pas que des gens grossiers et incapables de saisir une certaine galanterie en parlent d'une façon stupide. Dans *Le Royaume du Tendre*[208], on peut remarquer combien Mlle de Scudéry tient à défendre son « Empire de Tendre », elle écrit une harangue afin d'apaiser quelques querelles et justifier le choix de ses invités du « samedi ». La souveraine de Tendre emploie des termes à la fois affectueux et durs envers ses amis, on peut se rendre compte combien l'injustice la dérangeait ; en voici quelques exemples :

> « Je n'eusse jamais creu, mes tendres Amis, me pouvoir trouver dans la nessité de justifier ma conduite aupres de vous (…) Cependant j'ay connu avec beaucoup de douleur qu'il pouvoit se trouver quelque sorte d'injustice parmi les plus grands

Hommes du monde, puisque quelques uns d'entre vous ont esté capables de celle de murmurer contre moy (…) et vous faire souvenir que c'est moy qui ay basti la ville de Tendre et fondé cet empire, que j'en ay fait les loix telles qu'il m'a semblé a propos, et que vous vous y estes assujettis volontairement. Il est vray que je ne vous ay receus au rang de mes Tendres Amis, qu'apres avoir connu que vous avies mille qualites esclattantes dans l'esprit, et mille vertus dans l'ame (…) mais de grace dittes moy si despuis que mon empire est establi, vous m'avez veu recevoir quelqu'un qui ne fust pas digne d'estre receu (…) soyez fortement persuades que puisqu'elle a si bien seu choisir en vous choisissant (…) en effect vos propres vertus luy ont apris a connoistre mieux celles des autres (…) elle advoue avec sincerité que vostre conversation luy a esclairé l'esprit, et qu'elle

[208] Paul Pellisson, *Madeleine de scudéry, le royaume du Tendre,*Paris, Éd. Didot, 1735, p. 252.

> vous doit une partie de la lumiere qui luy sert a discerner peut estre d'une maniere asses juste, cette grande diversité qu'il y a entre certaines quqlités qui mettent de la difference au merite, quoy qu'elles ne semblent pas opposées et elle advoue enfin qu'elle vous considere avec des sentiments d'estime qu'elle ne peut presques avoir que pour vous »[209].

On peut remarquer dans ces écrits, cette extrême modération, elle traite ses amis avec tendresse mais aussi avec fermeté, elle considérait ce jeu comme une folie d'un moment, mais en même temps elle voulait certainement faire passer un message : comment peut-on acquérir la tendresse d'une honnête personne ? Cette invention à nos yeux très subtile, expliquait les raisons pour lesquelles Madeleine, malgré l'amour qu'elle ressentait pour Pellisson voulait se protéger, et ne pas s'engager dans un autre type de relation, autre que cette tendre amitié. L'iconologie représentée dans la *Carte de Tendre* nous aide à décrypter et à nous sensibiliser avec le langage. L'ambivalence du mot « image » est significative, elle nous sert dans l'art de la littérature et dans l'art plastique. De nos jours, c'est ce que nous appelons la sémiologie, cette science très répandue non seulement à travers la

[209] *Ibid.*, p. 252.

littérature mais aussi à travers le cinéma, la publicité, les caricatures, et qui représente le monde de la créativité. Mlle de Scudéry utilise ce recours , la liaison avec son tendre ami Pellisson serait plus compromettante si elle dépassait les bornes et franchissait la mer dangereuse. Non seulement elle fait preuve d'ingéniosité, mais elle nous transmet par ce simple dessin, une perception, sa perception de l'amour, ses angoisses. À travers ses sensations elle nous fait découvrir celle du monde féminin qui l'entoure. Cette retenue volontaire à ne pas dépasser le cap, nous ouvre vers un pouvoir nouveau chez la femme du XVIIe siècle, une certaine liberté à franchir ou ne pas franchir les portes de l'inconnu. Elle préfère ne pas s'engager afin de préserver un amour-tendre. Est-ce la peur ou un état de parfaite conscience qui guide notre auteur dans les méandres d'un fleuve qu'elle veut tranquille et serein. Ce refus à franchir les « Terres inconnues » est nous semble-t-il délibéré, Madeleine a certainement observé la vie conjugale de quelques uns de ses proches, et elle n'avait aucunement envie de suivre les mêmes embûches ; c'est à dire, mariage, procréation (un enfant par an) ou bien encore la peur de la trahison, tout comme Madame de Clèves dans le roman de Madame de Lafayette.

Comme nous l'avons déjà mentionné de nombreux vers furent écrits autour de ce thème, dans le Recueil de Sercy, nous relèverons un poème de Segrais qui nous offre une variante, et nous invite à suivre le chemin par « Bijoux ».

Sur la Carte de Tendre :

Estimez-vous cette carte nouvelle
Qui veut de Tendre apprendre le chemin ?
Pour adoucir une beauté cruelle,
Je m'en servais encore ce matin.
Mais, croyez-moi, ce n'est que bagatelles ;
Le grand chemin et le plus court de tous,
C'est par Bijoux

Si quelquefois sur Estime on s'avance,
C'est quand on peut faire estimer ses dons,
Car Petits-soins ne vont qu'à Révérence,
Et Jolis vers, pris souvent pour chansons,
Malaisément vont à Reconnaissance,
Mais bien plutôt aux Petites Maisons.

Le grand chemin et le plus court de tous,
C'est par Bijoux.

Oubliez donc cette trop longue route,
Et retenez le chemin de Bijoux ;
Avec lui seul vous parviendrez sans doute ;
Et si d'abord Tendre ne s'offre à vous,
Séjournez-y, quoi que le séjour coûte ;
Tendre viendra jusques au rendez-vous.
Le grand chemin et le plus court de tous,
C'est par Bijoux[210].

Après ce poème, nous trouvons également une carte de Tristan l'Hermite[211] ; encore une fois l'inspiration est très nette.

[210] Segrais, » Sur la Carte de Tendre », in *Le Recueil de Sercy, les Précieux et les Précieuses, op.cit.,* p. 216.
[211]Tristan L'Hermite, *in Ibid.,* p. 222.

La Carte du Royaume d'Amour ou la description succincte de la contrée qu'il régit, de ses principales villes, bourgades et autres lieux, et le chemin qu'il faut tenir pour y faire voyage .

« Le Royaume d'Amour est situé fort près de celui des Précieuses. C'est une contrée fort agréable, et où il y a de la satisfaction de voyager, quand on sait la Carte en perfection et qu'on n'est point en hasard de s'y fourvoyer. Il

s'y trouve quelques mauvais passages qu'on ne saurait éviter … »[212].

« De Jouissance on vient par un chemin bordé de roses à Satiété

(…)

De Satiété on arrive à une bourgade qui n'a qu'une rue fort longue qu'on appelle Faible Amitié

(…)

[212] *Ibid. loc.cit.*

> De Faible Amitié on se trouve tout contre Inclination nouvelle, joignant Doux-Regard, dans le bois de Belle Assemblée, tellement qu'il semble qu'on n'ait fait qu'un circuit dans toute la Région d'Amour. »[213].

Nous prendrons comme dernier exemple, pour marquer la popularité de cette Carte de Tendre, un passage de « *la lettre de M.D. sur la Carte du Royaume de Tendre écrite à l'Illustre M.S.* »[214].

> « Vous ne savez sans doute pas le danger qu'il y a de voyager aux Terres inconnues, puisque vous témoignez souhaiter d'y aller »[215].

Les métaphores sont à l'ordre du jour, tout d'abord le sentier que l'on doit emprunter pour atteindre les Terres inconnues se nomme « hasard » et en passant par un bois appelé Bonnes Fortunes cela nous permet d'emprunter le pont appelé Faiblesse féminine. Ce pont sert de

[213] *Ibid.*, p. 224.
[214] *Ibid., loc.cit.*

lien pour atteindre l'amour. Ce voyage initiatique, bien entendu, nous le trouvons dans la *Carte de Tendre*, mais nous observons une variante très significative. Madeleine de Scudéry s'était donné des limites, une certaine barrière ne devait pas être franchie, il ne fallait absolument pas atteindre la Mer dangereuse. Dans ce passage on nous parle de faiblesse alors que notre auteur dans son dessin n'a aucunement envisagé de pont, sa position est ferme, il ne faut pas dépasser les bornes qu'elle s'est donnée.

BIBLIOTECA VIRTUAL MIGUEL DE CERVANTES

> « …je m'offre de vous enseigner un petit sentier que des gens nouveaux venus de ces terres m'ont dit être le plus court et le moins dangereux. La Carte de Tendre n'en fait point de mention ; cependant, de la manière qu'on me l'a dépeint, je m'étonne qu'il y ait été oublié : on l'appelle le sentier du Hasard ; on passe pour y arriver par un Bois qui se nomme des Bonnes Fortunes, et il se termine à un Pont qu'on appelle Faiblesse féminine. On dit, quand on est sur ce Pont, qu'on n'a plus

[215] *Ibid., loc.cit.*

> qu'un pas jusques aux Terrres inconnues »[216].

La réputation de notre auteur se fait entrevoir dans le passage suivant. On la traite de Concierge nommée Grande Vertu, et l'on nous dit que pour atteindre la Ville de Tendre, il faut passer par beaucoup de formalités, d'embûches. Tout est en marche pour décourager les personnes amoureuses.

BIBLIOTECA VIRTUAL MIGUEL DE CERVANTES

> « J'ai même ouï dire que les Cœurs qui se vendent sur cette route sont d'un usage plus commode que ceux de la Ville de Tendre, car ceux de cette Ville de Tendre sont gardés dans un magasin public dont la Concierge est une ancienne Dame nommée Grande Vertu, qui n'en permet l'entrée qu'à fort peu de gens. Elle demande des certificat de Longue Connaissance, des attestations de Bel Esprit et des passeports de Bonne Réputation. Toutes ces formalités sont incommodes aux gens que la

[216] *Ibid.*, p.225.

> seule curiosité pousse à faire ce voyage… »[217].

Comme nous pouvons le constater, les termes employés dans la *Carte du Tendre* se retrouvent dans le poème ci-dessus, mais d'un point de vue différent. On nous conseille un sentier plus court et moins dangereux, cette incitation à l'amour ne se trouve pas sur la carte, au contraire il faut emprunter de nombreux méandres si l'on veut atteindre la grande Amitié. Nous vous avons donné un aperçu de l'inspiration donnée par cette célèbre carte, il y en a bien entendu des centaines toutes aussi intéressantes.

Molière une fois de plus a repris tout ce langage, on retrouvera les termes d'Estime, de Petits-soins, de Jolis-vers, Reconnaissance, insérés dans la *Carte de Tendre.* Voici un extrait des *Précieuses Ridicules* :

> Magdelon – Mon pere, voilà ma cousine qui vous dira, aussi bien que moy, que le mariage ne doit jamais arriver qu'après les autres avantures. Il faut qu'un amant, pour estres agréable, sçache débiter les beaus sentiments, pousser le doux, le tendre et le passionné, et que sa

[217] Les Précieux et les Précieuses, *op. cit.,* p. 225.

recherche soit dans les formes. Premeierement, il doit voir au Temple, ou à la promenade, ou dans quelque ceremonie publique, la personne dont il devient amoureux (…) Voilà comme les choses se traitent dans les belles manières, et ce sont des regles dont une bonne galanterie on ne sçauroit se dispenser ; mais en venir de but en blanc à l'union conjugale ! ne faire l'amour qu'en faisant le contract du mariage, et prendre le Roman par la queüe ! Encore un coup, mon pere, il ne se peut rien de plus Marchand que ce procédé, et j'ay du mal au cœur de la seule vision que cela me fait. (…)

Cathos – En effet, mon oncle, ma cousine donne dans le vray de la chose. Le moyen de bien recevoir des gens qui sont tout à fait incongrus en galanteries. Je m'en vais gager qu'ils n'ont jamais veu la carte de Tendre, et que Billets doux, Petits soins, Billets galans et

> Jolis vers sont des terres inconnuës pour eux ! Ne voyez vous pas que toute leur personne marque cela, et qu'ils n'ont point cet air qui donne d'abord bonne opinion des gens ? (…)[218].

Bien avant cette carte, les anciens Romains bâtirent un temple de la vertu et un Temple de l'honneur, l'un à côté de l'autre et il fallait passer par le Temple de l'Honneur pour entrer à celui de la Vertu, c'est à dire qu'il fallait montrer de nobles preuves afin de continuer son chemin. Christine de Pizan, elle aussi, dans la cité des Dames, bâtit à l'aide de trois dames allégoriques, Dame Raison, Dame Justice et dame Droiture, une ville fictive dont les murs et les tours des bâtiments symbolisent les femmes mythiques. Elle emprunte les légendes écrites par Boccace entre 1358 et 1374, en changeant toutefois le contenu suivant ses propres motivations. Chacune des dames à une œuvre à accomplir, l'une est chargée des fondations, la deuxième érige les murs et la troisième les tours. Une fois l'œuvre terminée, elles invitent la Madone qui représente le modèle de vertu absolu à entrer dans l'édifice qui sera le refuge de toute femme vertueuse. Christine de Pizan encouragera toute femme vertueuse à chercher refuge dans sa forteresse de paroles emblématiques qui les gardera contre leurs ennemis, c'est-à-dire les hommes qui conduisent les femmes sur le chemin dangereux de l'amour courtois.

[218] Molière, *op.cit.,Les Précieuses Ridicules,* Premier Acte, Scène IV.

Nous pensons que Mlle de Scudéry inventa ce jeu mondain, en se rappelant l'une de ses lectures favorites *l'Astrée* d'Honoré d'Urfé[219]. Dans ce roman les personnages découvrent des lieux souvent champêtres et s'associent selon leur rang et leur caractère à telle ou telle terre. Cette géographie allégorique qui donna naissance à un jeu mondain où le lecteur se substituait à ses héros en portant leurs noms évocateurs, en tenant leurs rôles et en partageant leurs peines et leurs enthousiasmes donna l'idée de la Carte du Tendre.

BIBLIOTECA VIRTUAL

Bien que les exemples soient différents, nous retrouvons l'invention de Mlle de Scudéry, selon elle, on acquiert une amitié non par hasard, il y a un passage obligé, les preuves d'amitié doivent se gagner, il faut en être digne et travailler ses sentiments, ses qualités pour l'obtenir. Nous retrouvons également d'une manière symbolique le fait de se préserver. Les auteurs se veulent protecteurs et servent de guide des vertus. Les conseils nous paraissent personnalisés ; en ce qui concerne la Carte du tendre c'est peut-être le fait que notre auteur écrivait concrètement pour Paul Pellisson.

Dans son ouvrage *Clélie/Clélia,* Joseph-Marc Bailbé fait le rapprochement d'un passage de « *La Chartreuse de Parme* ", de Stendhal et *La Carte de Tendre*. On retrouve un parcours qui conduit Clélia et Fabrice des bords du lac de Côme jusqu'à la Chartreuse de Parme. Dans les deux cas l'itinéraire est à la recherche d'une esthétique, d'une beauté

[219] Honoré d'Urfé, *L'Astrée*, *Anthologie de la littérature française XVIIe siècle*, 1627.

et d'une élégance des sentiments. Une harmonie des sensations (lac, fleuve, ville, monts...) et une lente contemplation plaident en faveur du tendre amour comme de la tendre amitié[220].

Une grande place est donc réservée au paysage afin de concrétiser les visions théoriques. On trouvera les délicieuses prairies de la campagne de Capoue qui nous inviteront à rêver, les ruisseaux et les arbres « qui font le plus bel ombrage ». Le lac de Thrasimène avec ses trois belles îles avec leur château, des jardins, des petits bois, des allées. Aronce dans sa solitude cherche à oublier Clélie mais toute la nature lui parle d'elle. C'est également un parcours étudié qui conduira Clélia et Fabrice au bord du lac de Côme. On notera une certaine lenteur, et une analyse parfaite des lieux, une même exigence, une même tendance se fait jour, ces instants favorables à une solitude, cette communication avec la nature nous entraîne vers un recueillement contemplatif. On peut lire dans *Clélie* :

> « Pour rêver doucement il faut laisser errer son esprit…il faut avoir quelque chose dans l'âme qui ne déplaise pas… il faut qu'on n'entende que confusément le chant des oiseaux, et le bruit des fontaines, et que les *yeux ne voient*

[220]*Cf.* Joseph-Marc Bailbé, *Clélie/Clélia : affinités romanesques,* pp. 473-483.

pas distinctement le diversité des
objets" »[221] .

Cette envie d'atteindre le sublime permet donc de rapprocher les deux héroïnes et d'établir des affinités entre le roman précieux et le roman de l'époque romantique. Dans les deux cas les aventures paraissent minimisées devant les dispositions intérieures, voire intimistes des héroïnes. Tout est prétexte à une philosophie de la vie, la recherche non pas du temps perdu, mais du bonheur.

Mlle de Scudéry donne à ses personnages des pseudonymes et parcourt avec ses amis d'imaginaires royaumes. Elle espère atteindre la nature profonde des choses, leur essence, par les diverses sortes d'amour, d'estime ou de reconnaissance. Elle va établir des hiérarchies ingénieuses et nous entraînera dans un périple inoubliable. Le paysage englobe la métaphore de prestigieuses qualités, il reflète un état d'âme. Les aventures deviennent en quelques sortes une philosophie de la vie, une recherche du bonheur. On pourrait établir un manuel, un catéchisme de la bonne compagnie où les sept vertus capitales seraient à la disposition de la société et où chacun pourrait se reconnaître.

Ce curieux phénomène littéraire et artistique semble s'être produit seulement en France et au XVIIe siècle. L'idée d'ajouter une image aux descriptions de voyages imaginaires apparaît vers les années

[221] *Clélie, op.cit.*, Tome III, Livre I, p.42.

1616, puis reprend avec force vers 1653, pour disparaître vers 1665, elle ne reparaîtra que sporadiquement, ensuite. L'iconographie ou l'iconologie battait son plein.

L'iconologie formée par « icon » image et « logie » théorie, nous conduit vers un objectif bien précis ; celui d'extraire de l'image une moralité ou une leçon profitable. De plus cette image nous sert à mémoriser et à par conséquent des fins didactiques. Cesare Ripa[222] dans son étude sur l'iconologie, dans l'édition française de Jean Baptiste Boudard nous en donne une définition : Ce serait selon lui l'art de personnifier les passions, les vertus, les vices et tous les différents états de la vie. L'allégorie de l'iconologie est représentée avec une plume et un pinceau donnant la vie. Cesare Ripa recourt à la Rhétorique d'Aristotes et considère les attributs de l'allégorie comme des métaphores illustrées.

> « Iconologie ou explication nouvelle de plusieurs images, emblèmes et autres figures hiéroglyphiques des vertus, des Arts, des Sciences, des causes naturelles, des humeurs différentes et des passions

[222] Cesare Ripa, l'Iconologie, Éd. Jean Baptiste Boudard. (1ª edicion : 1593) 1866 version espagnole

> humaines. Œuvre augmentée d'une seconde partie, nécessaire à toutes sortes d'esprits et particulièrement à ceux qui aspirent à être ou sont en effet orateurs, poètes, sculpteurs, peintres, ingénieurs, autheurs de médailles, de devises, de ballets et de poèmes dramatiques »[223].

BIBLIOTECA VIRTUAL MIGUEL DE CERVANTES

De nombreux auteurs ont donné leurs définitions sur le mot « image », nous en avons retenu quelques unes :

> « L'image est un acte qui, à son insu, noue le lecteur. On ne touche pas le lecteur : on l'envoûte »[224].

Georges Couton se penche sur le langage de l'allégorie au XVIIe siècle et nous dit :

> « …dans le monde rien n'est fortuit, rien n'est accidentel. Tout est signe, signifié, signifiant. Le monde est intellectuellement

[223] Titre de Cesare Ripa , Traduction de Baudoin (éd. de 1644).

explicable, donc stimulant, excitant pour l'imagination. Comment, avec une telle vision du monde, l'allégorie n'aurait-elle pas fleuri, puisqu'elle est l'art de trouver rapports, et des significations multiples ?

Au reste un monde pareil est intellectuellement confortable. Un chrétien du XVIIe siècle peut être tourmenté par l'idée qu'il risque le damnation. Au moins n'est-il pas tourmenté par l'angoisse moderne qui est de se dire que le monde est fait pour rien.

L'allégorie est le produit de ce monde à la fois confortable et stimulant »[225].

« Les réflexions que je voudrais vous présenter me paraissent valoir tout autant pour bien des œuvres écrites que pour des œuvres peintes, dessinées, sculptées : les arts de la littérature et les arts plastiques utilisent au

[224] Antoine de St. Exupéry dans la préface Le vent se lève de Anna Morrow Lindbergh.
[225] Georges Couton, *Réapprendre à lire : deux des langages de l'allégorie au XVIIe siècle.* p. 100.

> XVIIe siècle le même vocabulaire et l'agencent avec la même rhétorique. L'ambivalence du mot *image* est significative »[226].

Le langage de l'image nous conduit dans les sentiers du signe et du symbole. Gilles Deleuze rejoint l'interprétation du mot « sens » en laissant le lecteur se bercer par son imagination, il dit :

> « Le sens matériel n'est rien sans une essence idéale qu'il incarne. L'erreur est de croire que les hiéroglyphes représentent « seulement des objets matériels »[227].

> « Devant l'imagerie du XVIIe siècle, une attitude est à prendre : on ne doit pas rester passif, il ne suffit même pas d'être réceptif ; il faut faire un effort actif de lecture. Le langage de l'image est à la fois transparence et cryptographie.

[226] *Ibid.*, p. 103.

> Une œuvre du XVIIe siècle a normalement plusieurs sens. Qui n'en a trouvé qu'un est comme un commentateur de la Bible qui aurait vu le sens historique, mais pas le sens moral et le sens anagogique »[228].

Les signes constituent pour nos deux auteurs différents mondes, nous trouverons des signes sensibles matériels, des signes mensongers, des signes vides enfin des signes de l'art essentiels car ils transforment tous les autres.

Nous pensons qu'il serait intéressant de développer la conception d'allégorie, car c'est elle qui nous donnera le jeu du plaisir des mots, les différentes interprétations qui laissent libre cours au lecteur et nous facilitera le chemin vers un art rempli de sens.

En ce qui concerne mademoiselle de Scudéry, on la fit peindre en vestale, entretenant le feu sacré, avec ce mot, au bas de l'autel , *fovebo* ,pour marquer qu'elle avait soin de nourrir le feu de l'amitié. Au XVIIe siècle le même emblème pouvait servir à différentes personnes, tout un monde moral se livra donc par codification et par la combinaison de signes picturaux comme s'il s'agissait d'un alphabet. Se faire dessiner

[227] Gilles Deleuze , *La imagen literaria,*in *Mª Rosario Garcia Arance Universidad de valladolid (1983).*
[228]Georges Couton, *op.cit.,* p. 98.

en Astrée, en Madeleine, en Vénus ne veut pas dire se masquer sous ces apparences, bien au contraire il s'agit de rendre visible et de magnifier son essence même. L'allégorie ouvre sur une ontologie (être en tant qu'être) qui à l'aide de quelques traits rend visible et lisible l'être dessiné. Le Brun par exemple a peint en Artémise, Madame du Plessis-belliere veuve depuis peu, il révèle le caractère de cette précieuse, nouvelle incarnation de la Fidélité inconsolable.

BIBLIOTECA VIRTUAL

Dans ces leçons de morale Madeleine de Scudéry veut nous donner une profonde unité du monde, des détails sensibles aux vérités invisibles sinon pour le cœur. Cette conception de l'allégorie est marquée d'une croyance profonde en la dignité des petites choses. Le fait de les considérer nous permet non pas de nous éloigner des grandes bien au contraire, elles nous y mène.

> « …C'eft fans doute ordinairement par les peties chofes, reprit Clelie, que l'on vient à connoiftre les grandes »[229].

Nous pourrions nous poser cette question : l'allégorie est-elle un jeu ou un héritage ? Pour répondre en partie à cette question, nous

[229] *Clélie, op. cit.,* Tome II, Livre 3, p. 1385.

pensons faire appel à plusieurs auteurs qui se sont penchés sur la question. Quelques réflexions glanées chez les anciens et ayant pour modèle Aristote et d'autres contemporaines comme celles de Roland Barthes et de Gérard Genette ont attiré notre attention. Enfin, quelques exemples pris chez des auteurs célèbres, tels que Marcel Proust, Valery Larbaud et Le Clézio nous permettront d'illustrer quelques unes de ces théories sur l'allégorie.

Cette imagerie nous permet de traduire les réalités morales, ce langage est commun aux arts plastiques et aux arts de l'écriture, l'image propose les mêmes idées mais d'une façon plus vive. Ce langage présente des commodités ; d'abord, il est valable pour ceux qui ont une culture antique et chrétienne dans le monde occidental. D'autre part, il s'adresse à toutes les classes, et selon leur niveau de langue, l'allégorie sera traduite de telle ou telle façon, permettant de saisir les réalités abstraites et de ce fait les rendre plus accessibles, elle fera appel à l'intelligence et à l'imagination.

L'allégorie est essentielle dans la conception d'un écrivain du XVIIe siècle, l'abbé d'Aubignac en avait même fondé une académie : l'Académie des allégoriques. Baudoin dans sa Préface de l'étude de Césare Ripa, disait : « L'image est une rhétorique muette »[230] ; en fait, pour exprimer des idées simples , le vocabulaire peut suffire, mais dès qu'il s'agit d'idées plus complexes nous devons nous organiser, un

[230] Césare Ripa, *op.cit.,* p.146.

tableau est à construire, l'allégorie devient indispensable. En voici une représentation :

Le tableau de Cébès : au XVIIe siècle on avait attribué au disciple de Socrate un Tableau qui représentait le récit de la naissance, de la vie, de la mort des hommes. La transcription graphique nous montre une montagne, une espèce de tour de Babel ou les être humains en font l'ascension, ils sont guidés par le Génie qui leur montre le chemin de la Vie heureuse, mais guettés par l'Imposture qui leur communique l'Erreur et l'Ignorance.

Un autre exemple est celui de L'Almanach : en 1654, les Jésuites publient un almanach, les Jansénistes reproduisirent la gravure « *Enluminures du fameux almanach des Jésuites* » de Le Maître de Sacy, leurs noms clarifient l'identité des personnages et permettent de lire cette rhétorique muette. Nous y trouvons par l'iconographie, les symboles : de la Piété, la Tromperie, l'ignorance, l'Erreur. Je prendrai l'exemple de l'Erreur car elle représente un des reflets de la société du XVIIe siècle.

> « L'Erreur se met les doigts dans les yeux, pour ne pas voir le livre rayonnant de la lumière de l'Église, que tendent les docteurs assesseurs du Pape. Une dame

> janséniste à la vue basse (elle porte des lunettes ; au XVIIe siècle, signe certain de décrépitude, et surtout pour une dame) ; un janséniste l'accompagne (petit collet austère). Avec un peu d'imagination, on reconnaîtrait peut-être en la dame quelqu'une des « mères de l'Église » janséniste ; qui sait ? Mme de Longueville, la plus illustre ? »[231].

Dans son article intitulé *De la palette à l'écritoire,* Anne-Elisabeth Spica fait une brillante théorie sur le rapprochement entre peinture et roman. Selon elle, écrire, c'est d'abord faire voir puisque les paroles sont les signes qui représentent les choses qui se passent dans notre esprit, l'on peut dire qu'elles sont comme une peinture de nos pensées, et que la langue est le pinceau qui trace cette peinture, et que les mots sont les couleurs.

Décrire, chez Furetière, est d'abord le fait de peindre avant que d'être, métaphoriquement, celui de l'auteur qui « peint » les caractères et les passions humaines – la valeur morale, allégorique, est d'importance. Ce langage allégorique, comme nous pouvons le

[231] *Réapprendre à lire : deux des langages de l'allégorie au XVIIe siècle, op.cit.,* p 87.

constater nous rapproche des portraits à clé, car bien que verbaux, nous devons faire preuve d'imagination pour reconnaître le personnage décrit sous la plume de Mlle de Scudéry.

L 'allégorie placée sous le signe de l'analogie fonctionne comme une sorte de miroir. Cette double signification peut faire peur car le visible ouvre la porte à l'invisible. Il existe donc une alliance, car il s'agit d'un jeu, mais le mystère attire et rebute à la fois. L'usage des portraits dans *Clélie,* des pseudonymes galants, aide à s'interroger sur soi-même, nous pensons que ces masques vont au-delà d'un simple jeu. Madeleine de Scudéry connaissait parfaitement tous les petits recoins de l'esprit et du cœur de ses invités, elle joue certes, en inventant la *Carte de Tendre*, mais sous toutes ces apparences n'y a t-il pas une critique intentionnée, celle de rendre visible la philosophie de l'époque. Toute une stratégie de l'amour se déroule dans les nombreux méandres, dans les nombreux écueils de la vie. Afin de mieux visualiser le jeu de la *Carte de Tendre*, un tableau représentant l'amour-amitié s'imposait, nous partirons donc du mot abstrait, en passant par le choix du portrait de la personne à qui notre auteur se réfère, l'iconographie nous situera dans l'espace et nous irons vers les centres d'applications, c'est à dire les étapes à franchir. Une analyse psychologique en découlera, cette phase répondrait à l'analyse des caractères de nos personnages et le reflet d'une certaine façon féminine de penser de l'époque. Nous avons voulu la présenter sous forme d'un tableau afin d'être plus clair.

Le mot abstrait Antonomase Iconographie Application dans *Clélie* Application postérieure

L'Amour	Clélie	3 villes	3 causes différentes	L'amour est difficile à obtenir
La Tendresse	Aronce	3 rivières	Tendre sur inclination	La douceur des méandres mène au Tendre
Nouvelle amitié	Horace	3 routes	Tendre sur Estime	(Choisir le bon chemin)
Estime	Sapho	Cumes sur la mer d'Ionio	Tendre sur Reconnaissance	(Vie faite d'embûches)
Reconnaissance	Sulpicie	´´	´´	´´
Constance	Cleluis	Cumes sur la mer Thyrrene		(poursuivre un but avec ténacité)
Galanterie	Arricidie			
Fortune				(le destin est marqué par la Fortune)

La métaphore employée dans la *Carte de Tendre* - L'amour est un fleuve qui emporte - est poétique sans aucun doute, mais aussi élémentaire. Autour de ce fleuve, l'allégorie établit la géographie d'un ou de plusieurs royaumes avec les villes de Petits Soins, Billets doux, etc. « L'allégorie géographique est devenue la construction d'une psychologie »[232]. Dans ces leçons de morale Madeleine, veut certainement nous donner une profonde unité du monde dans lequel

elle vit. Cette conception de l'allégorie nous démontre que notre auteur avait une croyance profonde pour les petites choses et, considérait que ces petits détails nous conduisaient à la dignité. Le goût pour les énigmes et les portraits à clef témoigne de la permanence des lectures allégoriques du monde des salons. Des petites touches des points mystérieux où le visible se mêle à l'invisible et où les chemins (faits de petits détails) mènent à une perfection morale, vers un idéal scudérien.

BIBLIOTECA VIRTUAL

Pour aborder le thème d'analogie, nous prendrons comme exemple ce que nous dit Genette[233] : -Les états d'âme s'adaptent à la nature ou inversement la nature s'adaptent aux états d'âme- Selon Genette tout trope consiste en une substitution de termes et par conséquent suggère une équivalence entre ces deux termes, même si leur rapport n'est nullement analogique.

Le texte prend vie, ce système, ce jeu de la conversation est loin d'être innocent et futile, il se trouve lié à une vision allégorique du monde. Cette portée affective nous sera donnée dans *Clélie* par un système de signes et de cadres allégoriques. Nous devons ajouter que le décor allégorique était essentiel dans la société mondaine et que par conséquent pour exprimer l'idéal de la galanterie et créer une harmonie, il fallait s'éloigner de la ville . Gourmont disait : « La

[232] George Couton, *Écritures codées,* p.174.
[233] Genette, *Figures III :* Sémiotique du discours, pp. 38-39, Paris, Éd. du Seuil, 1972.

littérature n'est pas en effet autre chose que la symbolisation de l'idée au moyen de héros imaginaires » Le philtre de Tristan et Iseult qui symbolise l'amour involontaire, irrésistible et éternel , se retrouve dans le discours iconologique dans *Clélie.* La *Carte de Tendre* symbolise le chemin de vie de chaque individu, la liberté de choisir l'un ou l'autre ainsi que les conséquences par rapport à ce choix.

Roland Barthes traite la partie affective d'un texte d'une façon innovatrice. Il nous aide à nous dénuder devant un texte, à mettre de côté les tabous de l'héritage grec et latin et nous laisse libre afin de jouir pleinement du texte. Une sorte d'écriture érotique surgit et nous enseigne à aimer le texte. Selon Barthes le texte est un objet fétiche, il peut être lu comme un corps, un objet peut colorer érotiquement une écriture. Nous prendrons cet exemple :

> « Que les mots pendent comme de beaux fruits à l'arbre indifférent du récit, tel est au fond le rêve de l'écrivain »[234].

Ce type de plaisir profondément sensuel nous mène à la volupté des mots et du détail. Mlle de Scudéry prétend abriter deux dimensions par rapport au langage :

[234] Barthes Roland, *Le bruissement de la langue, op., cit.* p. 88. *Nouveaux essais critiques*, Paris, Éd. du Seuil, 1972. p. 113 (le sensuel p.236).

Elle nous entraîne vers la notion d'ornement à travers une rhétorique classique (allégories, métaphores…) . Cela lui permet d'entrer dans la partie ludique du texte et grâce à la métaphore interprétative nous donne des clés et nous permet la libéralisation du sens et donner congé au signifié. Cette métaphore mérite toutefois une réflexion, cette question nous nous l'étions déjà posée dans notre article *EL inconsciente colectivo* [235]. La métaphore sert à l'interprétation, mais nous limite et nous impose la présence de l'Histoire, de situations et de récits déjà entendus. Tout un monde de symboles vit en nous, nous avions pris comme exemple la célèbre phrase des quarante voleurs « Sésame, ouvre-toi » car elle nous ouvre au monde de l'inconscient lié au texte fantastique qui est le conte. R.Barthes me traiterait certainement de démodée car dans sa critique pour l'œuvre de *Sarrasine* de Balzac, les stéréotypes appartiennent selon lui au « petit savoir ». Il dit : C'est « La grande voix de la petite science ». Nous ne prétendons émettre une critique et l'enseignement d'hier et d'aujourd'hui est bien différent. Il était basé auparavant sur des maximes de moral, des proverbes, essais psychologiques et de rhétoriques, de nos jours l'enseignement est davantage basé sur la sémiologie, des traités de psychanalyse.

La métaphore culturelle moderne enfin se réfère à des notions d'oppositions paradigmatiques, de transgressions, de castration. Nous prendrons l'exemple quelque peu extrême du geste du petit enfant qui montre du doigt, en disant seulement : ça !. Le langage est sans doute

[235] Verna Christine, « El inconsciente collectivo », Murcia voir p.

bien réduit, mais à l'aide d'un seul mot, il s'est fait comprendre. Pour en revenir à notre *Carte de Tendre*, en la regardant nous nous rendons compte qu'elle est également très simple :

> « Comme la tendresse qui naît par inclination n'a besoin de rien autre chose pour être ce qu'elle est, Clélie n'a mis nul village le long de cette rivière »[236].

Cette spontanéité, cette inclination naturelle peuvent être parfaitement transposées à l'écriture révolutionnaire, revendicatrice démystificatrice de R. Barthes ,qui nous parle d'immédiateté. L'écriture serait un pur geste d'inscription. Cependant il paraît se contredire lorsqu'il aborde le sujet du plaisir du texte, il est en faveur de la réhabilitation du plaisir esthétique. Barthes distingue le plaisir et la jouissance d'un texte, il nous faudra pour cela prendre un certain recul par rapport à la notion de plaisir. Selon cet auteur le plaisir serait un bon livre, une bonne écriture, alors que la jouissance est une sensation bien différente, au delà du plaisir de par la structure elle-même du texte, le choix des mots, l'agencement de ces mots….voir livre Ángeles

[236] *Clélie, op.cit.,* Tome I ,Livre I, p. 53.

> « Le plaisir, cependant, n'est pas un élément du texte, ce n'est pas un résidu naïf ; il ne dépend pas d'une logique de l'entendement et de la sensation ; c'est une dérive, quelque chose qui est à la fois révolutionnaire et asocial et ne peut être pris en charge par aucune collectivité, aucune mentalité, aucun idiolecte ! »[237].

Avant tout nous pensons que le langage indépendamment de telle ou telle théorie doit nous procurer du plaisir en le lisant. Valéry Larbaud par exemple emploie l'effet de surprise, ce caractère insolite en introduisant un vocable étranger est dû à sa grande connaissance des langues ; pour lui les mots représentent une image, un souvenir frappant, ils agissent comme un baume, une cure thermale, une panacée.

Cet exotisme que nous rencontrons tout au long de son œuvre nous ouvre des portes, et souvent derrière des mots ou des noms de femmes , il y a un tableau. Il joue également sur la sonorité des mots. Des mots étrangers, italien, anglais, espagnol viennent vous surprendre au milieu d'une phrase, mais comment ne pas rêver, comme Valéry Larbaud le fait, devant le mot « vaporeto », quelle chanson ! il est plein

[237] Barthes Roland, *Le Plaisir du texte* , Paris, Éd. du seuil, 1973, p. 39.

de légèreté, essayez de le traduire « le bateau à vapeur « ce vocable vous incite-t-il à la traversée ? Nous pensons que sa plume lui dictait ce mot plutôt qu'un autre, le rythme de la phrase le précipitait dans un mécanisme de rouage et l'entraînait à inscrire « borrasca » au lieu de tempête ; pour lui ce mot était sans doute évident, il était peut-être chargé de plus gros nuages, ce vocable lui semblait plus dense, plus exact, plus réel. Le poids des mots lui donnait une vision plus réelle du vécu. Il était considéré bon traducteur, car il savait s'imprégner de la culture, des us et coutumes du pays et surtout il se laissait bercer par les mots, leurs tonalités, leurs sons, leur musicalité. Il choisissait également des noms de femmes très évocateurs, souvenir d'amour perdu !...qui sait ?.

Les couleurs sont également très évocatrices pour Valéry Larbaud ; nous avons relevé quelques passages :

> « Liverpool a des ruelles de couleurs vives comme des palettes chargées de vermillon, de terre de Sienne brûlée, de jaune de chrome et de toute la série des laques » ou encore « Il est agréable de commencer la journée par une lettre à un ami, dans un mélange de lumière artificielle et d'aurore,

> les rayons privilégiés qui envahissent doucement le calme feuillu d'un parc… »

Les sensations coloristes sont pour Barthes des représentations sensorielles basées sur les mystérieuses relations sinestésiques qui opèrent dans notre psychique.

Cette étude des sens a été brillamment défendu par Jose- Luís Arraéz. Il avait choisi d'analyser l'œuvre de J.M.G Le Clézio à travers ses principes intellectuels et de son univers matériel et sensible. En introduisant des toponymes cet auteur nous transporte vers un exotisme qui nous entoure de mystère et qui derrière un nom de pays ou le titre d'un livre nous évoque un désir, une histoire, un tout. Nous avons relevé un exemple dans le roman Onitsha : « C'était un nom très beau et très mystérieux, comme une forêt, comme le méandre d'un fleuve… » Pourquoi l'auteur choisit Onitsha, et non Biafra ? D'une part nous pensons que la sensation d'exotisme est majeure dans Onitsha, de plus Biafra répondrait à la colonisation, à la partie historique qui apporte du malheur et qui serait liée à l'exploitation des gens. Les noms magiques se transforment : « Maintenant Maou avait rejoint le fleuve, elle était venue, enfin, dans ce pays dont elle avait rêvé si longtemps. Et tout était si banal, Ollivant, Chauraï, United Africa, est-ce que c'était pour ces nom-là qu'on avait vécu ?.

Le Clézio a recours également à tout un monde coloré et les tonalités du paysage sous l'influence du soleil, de la lune ou de la pluie attirent l'attention du lecteur :

> « Le ciel était deux fois plus grand, et la terre, par endroits, particulièrement aux alentours de la ligne de montagnes qui barrait la route à l'horizon maritime, était mal agencée ; les couleurs étaient criardes et les volumes souvent ajoutés les uns aux autres dans un drôle d mépris des notions les plus élémentaires de l'équilibre et de la perspective ; on sentait que le paysage ne manquait pas une occasion, un coucher de soleil rose, une éclipse violacée [238].

Tout comme Le Clézio, Proust est un auteur qui nous fait vivre des images sensorielles, le fameux goût de la madeleine lui avait rappelé Combray (…)[239] , le clocher assimilé à son « environnement » rustique ; épi, meule, tout lui est bon pour motiver le lien. Cet état

[238] Jose Luís Arraez ,Análisis de la Obra de Le Clézio J.M.G, p. 202. (Thèse 1999).
[239] Gilles Deleuze, *Proust et les signes*.Paris, Éd. PUF, Coll. « Perspectives critiques », 1964.

affectif qui s'exprime à travers le discours s'établit à travers un lexique affectif. Proust , lui aussi par l'aide d'un patrimoine ancien avec les figures de rhétorique classique ou encore par la nostalgie si bien appréhendée, nous transmet un vif plaisir. En voici un passage :

> « Mais, un peu plus tard, comme nous étions déjà près de Combray, le soleil étant maintenant couché, je les aperçus une dernière fois de très loin qui n'étaient plus comme trois fleurs peintes sur le ciel au-dessus de la ligne basse des champs. Ils me faisaient penser ausii aux trois jeunes filles d'une légende, abandonnées dans une solitude où tombait déjà l'obscurité »[240].

En ce qui concerne *Clélie* les adverbes d'intensité, la répétition des termes – mer sur –le chiffre symbolique trois, tous ces éléments semblent nous transmettre un certain rythme, des vibrations. Nous nous sentons emportés tout au long du fleuve aux eaux paisibles et nous sert de contraste avec les conseils donnés par l'auteur de ne pas s'éloigner du bon chemin . Le sujet passionnel est un sujet qui parle avec son corps, il sent, il voit, il touche, il entend.

Cet éveil affectif, nous le trouvons dans les conversations intercalées ; sans elles le récit serait une sorte de page d'histoire, d'environ 4000 pages ! plus ou moins bien décrite. L'intervention directe de thèmes anodins, les états d'âmes des invités du Samedi nous donne l'envie de poursuivre la lecture. La synchronisation et la désynchronisation donnent le rythme souhaité par le lecteur, l'entrelacs de scènes donne le désir, le plaisir du texte.

Notre auteur Mlle de Scudéry , par le jeu, nous donne une autre forme de captiver le lecteur. À travers sa propre sensibilité, dans un cadre approprié (couleur, nature exubérante..) En ce qui concerne *La Carte de Tendre* celle-ci s'inscrit dans une tradition culturelle et le cadre allégorique donne une dimension affective essentielle dans la société mondaine féminine. Il serait bon de nous demander si les « états d'âmes » s'adaptent à la nature ou si au contraire la nature s'adapte aux « états d'âmes » . Ce qui est certain c'est que cette célèbre *Carte de Tendre* fut le vif reflet de la société du XVIIe siècle et que ce jeu est loin d'être innocent et futile, il se trouve lié à une vision allégorique du monde.

Lors du « IX Symposium International de l'Association Andalouse de Sémiotique. Congrès Femmes et Communication » à Séville du 12 au 14 Décembre 2001, j'ai présenté une communication qui s'intitulait « Esquema Pasional en el marco alegórico de la « *Carte de Tendre* » de Madeleine de Scudéry »[241]. Ce travail consistait à analyser la portée affective grâce à un système de signes et cadres allégoriques.

[240] *Ibid,* p.179.

Nous pensons que les états-d'âme s'adaptent à la nature dans un cadre spatio-temporel, et nous fait prendre conscience de l'héritage symbolique qui se loge dans notre subconscient. Cette dimension affective prendra forme dans le texte à travers un langage affectif accentué par les circonstances et l'environnement où se dérouleront les scènes.

À travers le langage : Les structures lexicales donneront les valeurs de l'univers affectif. L'emploi d'adverbes d'intensité, la répétition accorderont un certain rythme au texte et une perception différente en ce qi concerne les états d'âme (rage, nostalgie, vengeance, frustration, satisfaction…)

À travers l'environnement : Le cadre symbolique que nous trouvons dans « La Carte de Tendre » nous aide considérablement à la cohésion et cohérence du texte. Ces métaphores, héritage précieux de nos aïeux cultivés permet de donner une plus grande dimension dans le champ sémantique de l'affectivité (bois, jardin, fontaine…)

Le langage et le décor étaient essentiels dans une société par excellence féminine et mondaine afin d'exprimer l'idéal de galanterie et de créer une harmonie. L'allégorie géographique devient une espèce de construction phsychologique ; « La Carte de Tendre » permet de nous y

[241] Verna Christine, » Esquema pasional en el marco alegórico de la « Carte de Tendre » de Madeleine de Scudéry, Sevilla, 2001.

conduire et grâce à une série de détails sensibles propre à notre auteur de nous donner une unité profonde du monde.

Madeleine de Scudéry connaît si bien les recoins de l'esprit et du cœur qu'elle décide de dessiner une carte, « La Carte de Tendre ». Tendre est le pays de l'amour-amitié, arrosé par la rivière « Inclination ». La rive droite représente la raison, la rive gauche le cœur ; plus on s'éloigne des rives, plus les sentiments se diluent, vers l'est, et plus ils s'obscurcissent , vers l'Ouest. Toutefois, si les amants se laissent glisser sur les eaux ils passent par toutes les étapes du sentiment amoureux, depuis l'effet de surprise de la première rencontre (qui correspond au village de « Nouvelle Amitié ») jusqu'aux « Terres Inconnues » du mariage.

> «Cependant comme elle a prefupofé que la tendreffe qui naift par inclination, n'a befoin de rien autre chofe pour eftre ce qu'elle eft ; Clelie, comme vous le voyez, Madame, n'a mis nul Village, le long des bords de cette Riuiere, qui va fi vifte, qu'on n'a que faire de logement le long de

fes Riues, pour aller de Nouuelle
Amitié à Tendre »[242].

Le fait de ne pas mettre de villages le long de la rivière n'est pas fortuit ; Madeleine de Scudéry a certainement voulu nous transmettre que la tendresse est au-dessus de tous les autres sentiments, qu'il n'existe pas d'ombre, ni d'obstacles lorsque l'on respecte cette valeur.

L'idée de symboliser l'amour, comme nous l'avons noté auparavant, n'est certes pas originale, l'allégorie la plus connue est sans doute celle que nous trouvons dans le *Roman de la Rose*[243], ou l'on décrit un Art d'aimer hérité d'Ovide et qui montre la femme aimée symbolisée par une rose. Le procédé de nomination de Guillaume de Lorris qui met en scène Male Bouche, Bel Accueil et Oiseuse est propre à l'écriture allégorique. Dans *Clélie,* nous nous trouvons devant deux types d'écriture. Le premier suivant le récit historique et le deuxième intercalant des récits didactiques, de cette façon Mlle de Scudéry veut nous transmettre un message en nous montrant le reflet de la société du XVIIe siècle. Le jeu de « La Carte de Tendre » et les conversations intercalées aident à s'évadir d'une œuvre d'une telle envergure. Cette fameuse *Carte De Tendre* poussa les ventes. Cette dichotomie du Bien et du Mal, des Vertus et des Défauts représente les préoccupations de la société dans laquelle vivait Madeleine de Scudéry.

[242] *Clélie*, *op.cit.*, Tome I, Livre I. p. 400.
[243] Lorris Guillaume de, *op.cit*.

CHAPITRE 5 : LES PLAISIRS DE LA COMMUNICATION DANS *CLÉLIE*

5.1. LE PLAISIR ESTHÉTIQUE

Nous commencerons ce chapitre par une phrase d'Antoine Godeau, ami de longue date de Madeleine de Scudéry la félicitant de représenter les traits de l'esthétique galante. Il lui écrit :

> « Je vois bien que vous allez devenir l'oracle de la galanterie pour tout l'univers, et que comme on dit le platonisme, et le péripatétisme, pour ne point parler de jansénisme et de molinisme, qui sont des choses trop sérieuses, *on dira le saphonisme pour expliquer la plus délicate*

galanterie »[244].

En effet Madeleine restera fidèle tout au long de sa carrière pour ce goût d'une écriture élégante, ce choix pour la conversation littéraire lui permettra d'entretenir des liens indissociables et fondamentaux en ce qui concerne l'esthétique mondaine. Elle prend pour modèle la pratique de la belle société, les théories de la civilité, telles que les règles de « politesse » de « savoir-vivre » que nous avons abordé dans le chapitre III.

BIBLIOTECA VIRTUAL

Au XVIe siècle beaucoup de dialogues se référaient aux commentaires élaborés par Aristote, il s'agit de dialogues plutôt philosophiques, alors que les dialogues dans *Clélie* sont d'un autre ordre, nous pourrions les qualifier de didactiques, car ils nous donnent des conseils sur la vie sociale.

On peut observer que les conversations présentent des lieux communs et une culture partagée, les références d'autorités anciennes viennent égayer les conversations. Par pédantisme, certains auteurs abusent dans l'introduction de noms appartenant à la mythologie, mais nous ne pensons pas que Madeleine le faisait dans ce but. N'oublions surtout pas que la mode était au portrait. Un certain exotisme, et surtout de beaux noms qui sonnent bien à l'oreille, cette recherche constante du mot plaisir lui donnait des ailes. Il s'agit avant tout de se

[244] La lettre, datée du 28 février 1654, est publiée par éd. de Barthélémy, dans *Sapho, la mage de Sidon, Zenocrate. Etude sur la société précieuse d'après les lettres inédites de Mademoiselle de Scudéry,* de

divertir. Certes la conversation a une forme rigide et didactique, mais aussi un mode d'énonciation et une façon de se projeter dans un cadre de civilité mondaine, avec des règles de bienséances tout ceci dans une recherche du plaisir de la bonne humeur de l' »enjouement » partagé.

Notre auteur se servira des pouvoirs du langage élaborés par Cicéron , d'une part l'éloquence qu'il appelait « *contentio* » et de la conversation « *sermo* », cela démontre qu'elle connaissait les théories « *De oratore* ». Madeleine de Scudéry vise en particulier l'adaptation du thème qu'elle choisit, pour elle la conversation se range dans un registre moyen de l'échange mondain. Les écrits sont souples et régulés par le bon usage. Mais bien qu'elle suive de près les préceptes de Vaugelas et les principes rhétoriques de l'aptum , Sapho et ses amis du « samedi » n'oublient pas le but des conversations, le jeu et les loisirs mondains. Ce plus, selon notre opinion, nous donne la différence entre bon et bel usage. L'agrément du langage, « l'humeur joviale » comme la nommait Gracián, donne la clé essentielle au succés des conversations intercalées. Dans *Clélie*, l'aimable Plotine et son amant le galant Amilcar nous en donne la dimension.

Une autre mode se faisait jour, la mode des classifications. Cette prédilection pour les questions lexicales, la recherche d'une transparence qui entraînera l'emploi de mots discutés témoignent d'un soucis de langue, un effort constant de l'usage et de la signification. Le

Godeau et d'Isarn, Paris, Éd. Didier, 1880, p.151.

« parler net » est un but à atteindre, Gracián dans une de ses maximes notait : « mais comment les autres jugeront-ils de ce qu'ils écoutent, si ceux qui parlent ne conçoivent pas eux-mêmes ce qu'ils disent ? »[245].

Madeleine de Scudéry ne méconnaît pas les bienfaits de la lecture ; elle nous dit :

> « Il est pourtant certain, que la lecture éclaire si fort l'esprit, et forme si bien le jugement, que la conversation toute seule ne peut le faire aussi tôt, ni aussi parfaitement »[246].

Par contre, dans la conversation entre Césonie et Plotine, la conversation l'emporte :

> « Mais de grace, dit alors Céfonie, dites-moy ce que peuuent faire ceux qui ne parlent pas comme Plotine, afin d'acquerir ce qu'elle a de bon, & de perdre ce qu'ils ont de mauuais. Aimer les honneftes gens, reprit Herminius, & n'en

[245] Gracián Baltasar, *l'Homme de Cour,* 1647, trad. par Amelot de la Houssaie, Paris, Vve Martin et J. Boudot, 1684. Rééd. Paris, G. Le bovici, 1990. M*axime CCXVI.*
[246] *Le Grand Cyrus, op.cit.,* Tome X, Éd. 1656 , p. 404.

> voir guere d'autres ; car enfin il n'appartient point aux liures d'apprendre à parler, & ceux qui fe contentent de lire pour eftre propres à la converfation, s'abufent eftrangement ; & ne sfçauent pas à quoy la lecture eft bonne. Elle esft fans doute néceffaire à parer l'efprit, à regler les mœurs, & à former le iugement, elle peut mefme feruir à apprendre vne langue, mais pour l'agrément du langage, la conuerfation toute feule le peut donner, encore faut-il que cfe soit vne conuerfation de gens du monde,(…) car comme ordinairement les liures ne parlent pas comme les gens parlent en conuerfation, il ne faut pas non plus parler en conuerfation comme les liures »[247].

Tout au long de la lecture de *Clélie* nous avons pu observer que la conversation l'emporte sur la lecture. Les plaisirs de la communication dans les salons sont primordiaux. Elle qualifie à tour de rôle les

[247] *Clélie*, *op.cit.*, Tome VIII, livre II, pp. 670-671.

agréments du langage d'enjoué, divertissant, agréable et elle est convaincue surtout que c'est une pratique idéale pour apprendre à parler. Comme nous l'avons dit au chapitre précédent, la formation, les conseils que Madeleine de Scudéry veut nous transmettre sont toujours présents, elle se fait un point d'honneur à enseigner, une vocation d'enseignante frustrée peut-être !.

BIBLIOTECA VIRTUAL MIGUEL DE CERVANTES

5.2. LES CONVERSATIONS GALANTES

Les manifestations amoureuses sont très nombreuses dans l'œuvre de Mlle de Scudéry, il nous a donc paru intéressant de centrer notre étude sur l'analyse des structures des conversations intercalées dans *Clélie* ce qui nous conduira à la connaissance de l'évolution de la morale et de la sensibilité. À travers ces conversations indépendantes, nous pourrons avoir le reflet des comportements des galants et galantes dans le salon " des Samedis " et les vertus nécessaires à la vie en société.

La complaisance, le respect de la vérité, la tolérance nous entraîneront dans un labyrinthe de vertus, où le jeu de mots, les énigmes, les portraits et les descriptions illustrent la dimension

esthétique de la préciosité. L'air galant est né, il ne consiste pas seulement à avoir beaucoup d'esprit, de jugement et de savoir, c'est *un je ne sais quoi* propre à cet esprit, comme quelque chose d'inné, inhérent à l'être humain, il naît de cents choses différentes, de nos jours nous pourrions hasarder qu'il correspond au charme.

> « …je connais un homme que toute la compagnie connaît aussi, qui est bien fait, qui a de l'esprit, qui est magnifiquement en train, en meubles, et en habillements, qui est propre, qui parle judicieusement et juste, qui, de plus, fait tout ce qu'il peut pour avoir l'air galant et qui cependant est le moins galant de tous les hommes
> (…)
> car enfin je suis persuadée reprit Sapho, qu'il faut que la nature mette du moins dans l'esprit et dans la personne de ceux qui doivent avoir l'air galant une certaine disposition à le recevoir ; il faut de plus que le grand commerce du monde et de la Cour aide encore à le donner, et il faut

> aussi que la conversation des femmes le donne aux hommes, car je soutiens qu'il n'y en a jamais eu qui ait eu l'air galant, qui sait fui l'entretien des personnes de mon sexe, et si j'ose dire tout ce que je pense, je dirai encore qu'il faut même qu'un homme ait eu du moins une fois en sa vie quelque légère inclination amoureuse pour acquérir parfaitement l'air galant »[248].

Les conversations examinent des cas offerts par la vie quotidienne, et par leurs commentaires mettent en relief un certain nombre de caractères de la morale et de vertus nécessaires à la vie en société, comme l'honnêteté, la confiance ou le respect de la vérité prennent forme dans le salon des " Samedis de Sapho " Rue de Beauce.

C'est en analysant ces pratiques que nous avons pensé à établir un glossaire dans le chapitre qui suit nous permettant de répertorier ces qualités morales et en relevant les tournures de langage du XVIIe siècle. Un lexique s'imposait, cette liste comporte les mots dont la fréquence est significative ; pour donner un exemple, nous n'avons pas relevé le

[248] *Les Précieux et les Précieuses*, *op. cit.*, p. 129.

verbe aimer, mais ses dérivés (aimable, amant…) leurs significations étant parfois différentes du sens actuel et intéressantes à préciser.

Tout au long de la littérature de nombreux auteurs se sont penchés sur les effets qu'engendrent la passion. Dans la plupart des cas, cette passion représente le côté négatif de l'amour. En voici quelques exemples : Talleyrand disait : « La vie serait supportable sans les plaisirs », Tristan et Yseult clamaient : « non, ce n'était pas du vin, c'était la passion et la triste joie et l'angoisse sans fin et la mort », Proust écrivait : « J'appelle ici amour une torture réciproque ». Pour Sainte Thérèse d'Avila « l'amour est dur et inflexible comme l'enfer ». Nous terminerons par Racine dont les personnages incarnés dans ces pièces de théâtre souffrent d'amour ; il écrit : « Ils s'aiment ! Ah ! douleur non encore éprouvée ! ». Pour les précieuses la passion est également un signe négatif, comme nous le constaterons ultérieurement dans les exemples pris dans *Clélie,* cette passion amoureuse entraîne nos personnages dans des situations de dépendance, de jalousie et par conséquent de souffrance. Ces faits sont comme nous le verrons et suivant la tradition littéraire, souvent liés à la fatalité, au hasard, à la fortune.

La passion d'autre part, refuse de rendre des comptes, elle est sa propre cohérence. Elle est l'entêtement même. Elle représente également la solitude, l'indifférence qu'elle maquille de ses propres teintes . Hegel écrit :

> " Rien de grand ne se fait sans passion, il n'y aurait ni romans, ni tragédies, ni littérature, ni opéras. Il n'y aurait plus d'histoire, il n'y aurait presque rien du tout, sauf la nature et la raison et on s'ennuierait à mourir »[249].

Les conversations , dans les cercles mondains, constituaient un véritable art d'agrément. Mais qui dit art d'écrire serait tenté de voir dans ces écrits, un langage figé, très académique, il n'en est rien, car ce qui nous semble très intéressant, c'est cette conversation rapportée et qui est le reflet du langage parlé, élégant bien entendu, de par un certain type de société, mais avant tout véridique ou plausible. Nous aborderons le domaine des expressions où l'affectivité intervient car les manifestations amoureuses sont très nombreuses dans l'œuvre de Mlle de Scudéry. Nous avons donc centré notre étude et privilégié les expressions du sentiment amoureux dans la langue du XVIIe siècle. Nous puiserons les exemples dans *Clélie* et ferons appel aux dictionnaires précieux de l'époque.

[249] Hegel, Georg, *Introducción a la estética,* Barcelona, Éd. Península, 1979.

Les nombreuses nuances enrichiront le sens des mots choisis et nous nous efforcerons de donner non seulement son acception première, mais aussi d'en évoquer des valeurs d'emploi plus larges.

5.3. LES DÉBATS DANS *CLÉLIE*

BIBLIOTECA VIRTUAL MIGUEL DE CERVANTES

En guise d'introduction, nous reprendrons le début du texte des *Conversations sur divers sujets* dans la version de 1680 :

> « Comme la conversation est le lien de la société de tous les hommes, le plus grand plaisir des honnêtes gens, et le moyen le plus ordinaire d'introduire, non seulement la politesse dans le monde, mais encore la morale la plus pure et l'amour de la gloire et de la vertu : il me paraît que la compagnie ne peut s'entretenir plus agréablement, ni plus

> utilement, dit Cilénie, que d'examiner ce que c'est qu'on appelle « conversation ». Car lorsque les hommes ne parlent précisément que pour la nécessité de leurs affaires, cela ne peut pas s'appeler ainsi (…) Tous ces gens-là peuvent bien parler de leurs intérêts et de leurs affaires ; et n'avoir pas cet agréable talent de la conversation, qui est le plus doux charme de la vie, et qui est peut-être plus rare qu'on ne le croit ».

L'exemple que nous avons choisi nous donne l'importance qu'attachait Madeleine de Scudéry aux conversations. Le titre de notre chapitre s'intitule les plaisirs de la communication car, sans elles, les liens, les rencontres ne pourraient se faire. L'échange d'opinions est essentielle pour établir des relations, mais, attention, notre auteur insiste à ce que ce soit une conversation agréable ; la sélection de ses invités est primordiale, il faut avant tout des gens d'esprit et honnêtes.

Le premier sujet de conversation que nous aborderons, nous le trouvons dans le premier tome de *Clélie.* Il nous a paru intéressant car il regroupe les différentes conceptions d'aimer. Il analyse les différents caractères « enjoué » ou « mélancolique » et condense diverses

dichotomies sur la conception de l'amour. La question qui se pose est la suivante : Peut-on aimer une femme dès qu'on la voit ?.

> " Ce qui caufa cette conuerfation, fut qu'on vint à parler de ces deux pheniciennes, qu'on venoit de marier à deux hommes,dont il y en auoit vn qui eftoit deuenu fort amoureux de celle qu'il auoit efpousée, dès le premier inftant qu'il l'auoit veuë, & qui auoit ceffé de l'eftre auffi-tost apres fes Nopces ; & l'autre ayant efpoufé celle qui luy eftoit deftinée fans en eftre amoureux, fembloit l'eftre deuenu depuis fon Mariage »[250].

Nous distinguerons dans cette conversation deux types de caractères, appelés à l'époque « tempérament » :

> " …car cela eft pluftoft vn effet de leur temperamment, que de la grandeur de leur paffion. De forte que comme pour l'ordinaire, ceux qui font d'vn naturel ardent & prompt, n'aiment pas fi

> conftamment que les autres, parce qu'ils fe laffent de tout, & que ne pouuant demeurer long.temps en vne mefme affiette, il faut de neceffité qu'ils changent d'amour comme d'autre chofe[251]
> (…)
> ...que ceux qui aiment le plus promptement, ne font pas les plus conftans "[252].

Face au caractère ardent s'opposera un tempérament plus serein, plus tendre, mais aussi sans joie. Ce caractère semble appartenir aux personnes insensibles. Voici quelques bribes de conversation :

> « …ils ont mefme vne certaine lethargie de cœur, qui fait qu'ils ne fentent pas la ioye qu'il y a d'eftre aimé de ce qu'on aime
> (…)
> & ils aiment enfin avec tant de tiedeur, qu'à la moindre petite conteftation qu'il y a entre eux &

[250] *Clélie, op.cit.,* Tome I, Livre I, pp. 195-196.
[251] *Ibid.,* p. 200.
[252] *Ibid., loc.cit.*

> leurs Amis, ils font tout prefts à rompre, & à rompre fans peine
> (…)
> car pour l'ordinaire, ils s'oppofent foiblement à ceux qui les attaquent, & les loüent eux-mefmes fans ardeur, & fans exageration »[253].

Peut-on aimer une femme dès qu'on la voit ? , ce débat basé sur les différents tempéraments de l'être humain appelés également les humeurs fit boule de neige. Il nous entraînera dans d'autres réflexions, dans des comparaisons pertinentes et ceci dans un langage galant où l'emploi des métaphores stéréotypées se mêlera à des formes de comparaisons innovatrices de part le sujet et le style employé proprement dit.

Les sujets que nous avons choisis de traiter dans *Clélie* concerne l'amour ; comme nous le savons il aura une place de choix dans toute l'œuvre. Cet amour sera souvent dissimulé par cette tendre Amitié, mais cela n'entrave en rien notre étude ; car il s'agit toujours de sentiments envers une personne appréciée et aimée. En voici la liste :

Amour / Amitié
Amour/ Tiédeur

Amour / Passion

Amour/ Tendresse

Amour/Galanterie

Amour/ Mélancolie

Amour/ Inclination

Amour/ Fortune

Amour/Fidélité

La conversation débute ainsi :

> " …car il esft certain qu'on ne peut pas paffer vne plus agreable Aprefdinée que celle que nous paffafmes chez Sulpicie. Ce qui caufa cette conuerfation, fut qu'on vint à parler de ces deux pheniciennes, qu'on venait de marier à deux hommes
> (…)
> Pour moy, dit alors Clélie, je n'ai jamais pu comprendre qu'il fuft poffible d'aimer ce qu'on n'a pas eu le loisir de connoiftre : ie conçois aifément, pourfuiuit-elle, qu'vne grande beauté plaift dés le premier inftant qu'on la voit : mais

[253] *Ibid.*, p. 207.

> ie ne conçoy point du tout qu'on la puiffe aimer en vn moment : & ie fuis fortement perfuadée, qu'on ne peut tout au plus la premiere fois qu'on voit vne Perfonue, quelque **aimable** qu'elle puiffe eftre, fentir autre chofe dans fon cœur, que quelque **difpofition** à l'aimer »[254].

Nous avons relevé les termes concernant les sentiments du cœur. En voici quelques définitions prises dans *le Bon Usage* :

Aimable : Dérivation suffixale /-able (du latin -abilem, qui a souvent remplacé -ibilem en lat. Vulg. ; comp.-ible, 33) sert surtout aujourd'hui à faire des adjectifs exprimant une possibilité passive (" qui peut être... ") à partir de verbes : aimer, adorer

Il a eu jadis un sens actif : convenable, périssable, valable. Ces dérivés formés avec -able sur des verbes sont parfois appelés adjectifs verbaux. Il est plus rare que -able se joigne à un nom : corvéable, cyclable, ministrable. Sur la concurrence avec -ible à partir de verbes latins, soit sur leur infinitif : amovible, compatible... "[255].

[254] *Ibid.*, p. 196.
[255] Grévisse Maurice , *Le Bon Usage* Paris, Éd. Duculot, 1988, p.225 et p. 231.

" Ce qualificatif, **aimable,** s'inscrit dans le même champ notionnel de la désignation de l'être aimé ; il caractérise celui qui est digne d'être aimé parce qu'il en a toutes les qualités nécessaires. Avec cette acception, qui rend compte de la valeur du suffixe " able ", il reste vivant tout au long du XVIIe siècle.[256]

Aimablement, avant amiable, en français moderne nous avons gardé amiable dans certains cas.

Amiable . adj (1402 ; " aimable ", XIIe ; bas lat. Amicabilis)
1ºDroit. Qui a lieu ou agit par la voie de la conciliation. Un partage amiable . Proc.civ. Amiable compositeur : arbitre chargé de régler à l'amiable un
différend entre deux personnes. Loc adv. (1579) Cour. À l'amiable, par voie de conciliation (et non contentieuse), de gré à gré.

Disposition *.n.f.* (XIIe ; lat. *dispositio*)
5º (XVIIe) Aptitude à faire quelque chose en bien ou en mal. **V. Aptitude, don, facilité, faculté, goût, inclination, instinct, orientation, penchant, prédisposition, propension, tendance, vocation**[257]

[256] Sancier-Château Anne, *Introduction à la langue du XVIIe siècle* 1.- Vocabulaire, p.36, Paris, Éd. Nathan, 1993.

Nous allons observer, en donnant une série de comparaison l'articulation de différents types d'amour et d'amitié.

5.2.1. Amour/Amitié

Amour : au pluriel le féminin est unanimement adopté, au singulier, la forme du possessif est nécessairement masculine puisque le mot commence par une voyelle " mon amour " d'où l'hésitation entre le masculin et le féminin au singulier. Nous avons remarqué néanmoins que le genre féminin était plus employé dans *Clélie* .

Amitié : Un compliment affectueux n.f. (Amistié, 1080 ; lat pop amicitatem, accus, de amicitas, class. Amicitia)

1º Sentiment réciproque d'affection ou de sympathie qui ne se fonde ni sur les liens du sang, ni sur l'attrait sexuel. *« la camaraderie mène à l'amitié » (Mauriac). « L'amitié entre homme et femme est délicate, c'est encore une manière d'amour »* (Cocteau) *" Le roi lui envoya faire une amitié " (*XVIIe)[258].

La tendresse dans *Clélie* fait partie intégrante de l'amitié, sans elle les véritables relations entre amis ne peuvent pas exister ; en voici quelques démonstrations :

[257]Dictionnaire, *Petit Robert, op.cit.,* p. 554.

> « C'eft cette **tendreffe** qui les oblige d'aimer mieux eftre auec leurs Amis mal-heureux, que d'eftre en vn lieu de diuertiffement ; c'eft elle qui fait qu'ils excufent leurs fautes, & leurs deffauts ; & qu'ils loüent auec exageration leurs moindres vertus »[259].

Dans cette conversation nous pouvons juger de l'importance de l'Amitié avec un A majuscule, cette amitié particulière voulait que l'égoïsme soit anéanti. Ce sens hyperbolique de l'amitié était pour Mlle de Scudéry au dessus de toutes les qualités, de toutes les vertus.

> « Ceux qui ont vne veritable **tendreffe** dans le cœur, ne s'ennuyent iamais auec ceux pour qui ils ont de l'amitié, quand mefme ils feroient malades,& melancoliques ; iugez donc quelle difference i ya entre des Amis

[258] *Ibid.*, p. 60.
[259] *Clélie*, Tome I, Livre I, pp. 211-212.

fans **tendreffe** ,& **de tendres**
Amis »[260].

L'amitié dans *Clélie* est exprimée avec un grand « A » ou un petit « a », Madeleine de Scudéry marquait cette différence dans ses écrits, selon le grade d'amitié. Nous l'avons observé et détaillé dans le chapitre consacré à la *« Carte de Tendre »* , les étapes que l'être aimé devait traverser, donnait la dimension du sentiment, l'inclination envers l'autre personne. L'amitié pour notre auteur est placée au-dessus de l'amour. L'amour représenté par la mer dangereuse implique mariage, procréation, privation des libertés. La tendre amitié n'ayant pas toutes ces contraintes est selon notre auteur le chemin à prendre pour une femme du XVIIe siècle.

Dans L 'Astrée (1607-1625) plusieurs histoires sont relatées ; sous l'apparence de bergers nous pouvons remarquer les divers effets de l'honnête amitié. Ce qualificatif évoque l'idée d'achèvement, de complétude. Le terme d'*amitié* requiert une analyse très développée.
De nos jours la tendresse souvent prise dans le sens d'une personne trop faible, trop douce serait remplacée par l'affection.

Affection : n.f. (1190 ; lat. *affectio)*
3º Sentiment tendre qui s'attache à quelqu'un. **V. Amitié, attachement, tendresse[261].**

[260] *Ibid.,* p. 213.

> « Le mot a un champ sémantique plus large qu'aujourd'hui. S'il désigne en effet " l'affection que l'on a pour quelqu'un " (Furetière), c'est-à-dire un attachement profond et solide, " il se dit quelquefois pour amour " note le dictionnaire de l'Académie de 1694. C'est déjà le cas dans l'Astrée, où *amitié* comme *affection* se substituent au mot amour " [262].

5.2.2. Amour/Tiédeur

La tiédeur en amour, comme nous pouvons en juger dans cette conversation est synonyme de léthargie, de peu d'ardeur, cela peut donner une impression de peu de fougue, de peu de passion mais nous devons prendre un certain recul, car la tiédeur était au XVIIe siècle analogue à la tendresse, ce qui était la principale qualité en amour. Voici quelques exemples :

[261] *Petit Robert, op. cit.*, p. 30.

« …ils ont mefme vne certaine lethargie de cœur, qui fait qu'ils ne fentent pas la ioye qu'il y a d'eftre aimé de ce qu'on aime
(…)
car pour l'ordinaire ils s'oppofent foiblement à ceux qui les attaquent, & les loüent eux mefmes fans ardeur, & fans exageration
(…)
ils aiment enfin auec tant de **tiedeur,** qu'à la moindre petite conteftation qu'il y a entre eux & leurs Amis , ils font tout prefts à rompre, & à rompre fans peine
(…)
ainfi l'on peut prefques dire qu'ils aiment comme s'ils n'aimoient pas, tant cette forte d'amitié eft **tiede**. »[263].

[262] *Introduction à la langue du XVIIe siècle, op.cit.,* p.28.
[263] *Clélie, op.cit.,* Tome I, Livre I, pp. 207-208.

5.2.3. Amour/Passion

La passion comme nous l'avons déjà mentionné a souvent dans la littérature des connotations négatives, elle pousse les êtres à se déchirer, elle entraîne parfois la mort. Dans la conversation qui suit, la passion est plutôt néfaste puisqu'elle s'empare de l'être aimé. Cette possession entraînera un manque de liberté et de détermination . De nos jours, c'est ce que nous appellerions un coup de foudre. La foudre au XVIIe siècle étant le symbole de l'enfer, par analogie la passion serait signe d'enfer terrestre.

> « Vous n'auez jamais eu d'amour, repliqua Horace, il n'eft pas fort eftrange que vous ne fçachiez point comment cette **passion** s'empare du cœur de ceux qu'elle poffede : mais il eft pourtant conftamment vray, qu'on peut auoir de l'amour dès le premier iour qu'on voit vne Perfonne qu'on eft capable d'aimer. »[264]

[264] *Ibid.*, p. 197.

Nous trouvons dans la conversation suivante les métaphores propresà la passion (feu, embrasement, étincelle) et si chère au XVIIe siècle :

> « Car enfin, comme vne premiere **estincelle** ne peut faire vn grand **embrazement,** fi on ne prend foin de ne la laiffet pas efteindre ; de mefme l'amour a befoin qu'on l'entretienne pour l'accroiftre : mais apres tout, comme cette eftincelle ne laiffe pas d'eftre **feu**, quoy qu'elle n'ait encore ni grande **lumiere**, ni grande **chaleur** »[265].

Embrasement : *n.m.* (1160 ; de embraser) Par métaphore « *La première étincelle ferait un grand embrasement* » (Michelet) **V. Conflagration[266].**

La représentation de l'amour, sa valeur et sa place dans l'existence humaine ont eu des modifications tout au long des siècles. Mais l'amour-passion qui est une sorte de source de dépassement de soi

[265] *Ibid.*, pp. 197-198.
[266]Dict. *Petit Robert, op.cit.*, p. 624.

est souvent perçu comme avilissant, fatal, et responsable de la perte de l'âme et du corps. Dans la tradition héroïque, il tend à déposséder l'être et le conduit à sa perte.

Les dictionnaires du XVIIe siècle nous livrent la définition suivante et générale :

" Le mot *passion* se dit - note Furetière en 1690- des différentes agitations de l'âme selon les divers objets qui se présentent à ses sens"[267].

5.2.3. Amour/Tendresse

La tendresse au XVIIe siècle est certainement une des plus grandes qualités que l'on puisse exiger à l'être aimé ; les exemples dans *Clélie* sont si nombreux que nous aurions pu inventer un autre jeu que celui de la *Carte de Tendre*, mais nous ne prétendons pas nous mesurer à Madeleine de Scudéry. Nous avons donc pour illustrer la tendresse choisi certains passages :

[267]Dict. *Universel., op.cit.,* Tome III.

> « Comme i'ay naturellement **l'ame tendre**, reprit Clelie, ie penfe qu'il m'appartient en effet plus qu'à vne autre de parler de **tendreffe :** & que Barcé auec tout fon efprit, ne le feroit pas fi bien que moy. Ie vous ay defia auoüé, repliqua cette belle Perfonne, que ie ne fçay pas trop bien fi ie me fers à propos de ce mot là : & pour vous parler encore auec plus d'ingenuité : ie vous aduoüeray mefme que ie ne fçay pas precifément fi i'ay de la tendreffe, ou fi ie n'en ay point »[268].

Tendresse : n.f. XVIIe ; » caractère tendre »

1º Sentiment tendre pour qqn. **V. Affection, attachement.** « *La tendresse est le repos de la passion* » (Joubert)[269].

> « Mais pour bien definir la tendreffe, ie penfe pouuoir dire, que c'eft vne certaine **fenfibilité**

[268] *Ibid.*,Tome I, Livre I. p.205.
[269] *Petit Robert, op. cit.*, p. 1941.

> **de cœur**, qui fe trouue prefques iamais fouuerainement, qu'en des perfonnes qui ont **l'ame noble**, les **inclinations vertueufes**, & **l'efprit bien tourné** ; & qui fait que lorsqu'elles ont de l'amitié, elles l'ont fincere, & ardente ; & qu'elles fentent fi viuement toutes les douleurs, & toutes les ioyes de ceux qu'elles aiment, qu'elles ne fentent pas tant les leurs propres »[270].

Cette définition nous entraîne aux définitions successives de cœur sensible, âme noble, inclinations vertueuses, esprit bien tourné, car la courtoisie est le principe fondamental, il s'appellera galanterie au XVIIe siècle.

5.2.4. Amour/Galanterie

Comme nous l'avons fait remarquer dans le chapitre III, la galanterie est la vertu essentielle pour qualifier un homme d'honnête. L'esprit galant est dans l'air, on respire la courtoisie, la civilité, la politesse. Nous ne pouvions donc pas passer outre sur cette grande vertu.

[270] *Clélie, op.cit.,* Tome I, Livre I, p. 211.

Galanterie : n.f. (1537 ; de galant) Distinction , élégance de l'esprit et des manières. Courtoisie que l'on témoigne aux femmes par des égards, des attentions.

La galanterie n'est pas toujours facile de définir et Vaugelas consacre toute une Remarque au mot « galant » :

> « Qu'en un mot c'estoit vn composé où il entroit du ie ne sçay quoy, ou de la **bonne grace**, de **l'air de la Cour**, de l'esprit, du jugement, de la **civilité**, de **la courtoisie** et de **la gayeté**, le tout sans contrainte, sans **affectation**, et sans vice. Avec cela il y a de quoy faire un **honneste homme** à la mode de la Cour »[271].

5.2.6. *Amour/Mélancolie*

Mademoiselle de Scudéry a personnifié la mélancolie, tout comme le chanteur grec Moustaki a personnifié la solitude. Elle écrit à

[271] Vaugelas, *op.cit.*, p.11.

Conrart, lors d'un de ses voyages : «Je fis trêve avec ma mélancolie le jour que nous fûmes à Romaine », ce recours signifie que cette solitude faisait partie de sa vie et qu'elle l'accompagnait partout où elle allait. Nous pouvons ressentir une sorte de soulagement, cette mélancolie semblait peser lourd. Dans l'étude des caractères, les mélancoliques face aux enjoués, nous en avions déduit que notre auteur était une mélancolique enjouée.

> « Ce font, dis-ie, de ces Amans qui ne lifes qu'vne fois les Lettres de leur Maiftreffe, de qui le cœur n'a nulle **agitation** quand ils la rencontrent ; qui ne fçauent ny refver, ny foupirer agreablement ; qui ne connoiffent point vne certaine **melancolie** douce qui nait de la tendreffe d'vn cœur amoureux »[272].

> « Cependant i'aime Clelie, ie l'aime fans efperance, & ie l'aime mefme avec la refolution de ne luy dire point, & de ne murmurer pas fi elle s'irrite d'eftre aimée de moy, en cas qu'elle deuine la

[272] *Clélie, , op.cit.,* Tome I, Livre I, pp. 217-218.

> paffion que i'ay pour elle ; iugez donc apres cela mon chere Amy, fi ie n'ay pas fuiet d'eftre **melancolique** »[273]

Mélancolie : n.f. (XIIIe ; bas lat. melancholia, « bile noire, humeur noire ». **3º** Cour.(XVIIe siècle) État d'abattement, de tristesse, accompagné de rêverie. **V. Taedium vitae, spleen[274].**

BIBLIOTECA VIRTUAL MIGUEL DE CERVANTES

5.2.7. Amour/Inclination

La conversation prend parfois un air de recette culinaire et sans les ingrédients propre à l'amour, l'Amant ne pourra semble-t-il réussir, mais nous nous apercevons également que les Dieux nous donnent un tempérament et que ceux qui ont la chance d'avoir un don naturel, pourront exceller en amour. L'amour parfait existe-t'il ?.

> « Il eft vray auffi que fi un Amant a le cœur **naturellement** tendre, il aimera plus tendrement que celuy qui fera d'vn temperamment plus

[273] *Ibid.*, p. 228.

fier, & plus rude. Ainsi ie foutiens, que pour bien aimer, il faut qu'vn Amant ait de la tendreffe naturelle, deuant que d'auoir de l'amour ; & cette precieufe & rare qualité qui eft fi neceffaire à bien aimer, a mefme cét aduantage qu'elle ne s'acquiert point, & que c'eft veritablement vn prefent des Dieux »[275].

« Mais pour bien definir la tendreffe, ie penfe pouuoirdire, que c'eft vne certaine fenfibilité de cœur, qui fe trouue prefques iamais fouverainement, qu'en des perfonnes qui ont l'ame noble, les **inclinations** vertueufes, & l'efprit bien tourné… »[276].

« …de la ciuilité, fans agréement ; de l'obeïffance, fans douceur ; & de l'amour mefme, fans vne certaine Fenfibilité delicate, qui feule fait tous les fuplices, &

[274] *Petit Robert, op.cit.,* p.1175.
[275] *Ibid.,* p. 219.

> toutes les felicitez de ceux qui aiment ; & qui eft enfin la plus veritable marque **d'vne amour parfaite** ».[277]

5.2.8. Amour/Fortune

La Fortune au XVIIe siècle avait une signification beaucoup plus large. Dans le registre de l'amour, elle signifiait la chance. En voici quelques exemples :

> « En effet on voit tous les iours que ces Amis fans tendreffe, abandonnent ceux à qui ils ont promis affection, dès que la **Fortune** les quitte »[278].

> « Si la profeffion que Theomene a choifie, ne l'auoit pas obligé à vne retenuë particuliere. Fon ame auroit efté capable de beaucoup d'amour…Mais comme fa **fortune**

[276] *Ibid.*, p. 211.
[277] *Clélie*, *op.cit.*, Tome I, Livre I, pp. 220-221.

eft difpofée d'vne autre maniere, il connoift prefentement l'amour en autruy, & a abandonné fon cœur à l'amitié »[279].

« Sa **fortune** est affés bonne pour rendre la vostre heureufe, ne refiftés donc pas à fon affection… »[280]

BIBLIOTECA VIRTUAL MIGUEL DE CERVANTES

5.2.9. Amour/Fidélité

La fidélité ou la constance en amour est longuement débattue dans *Clélie,* elle est à nouveau liée au tempérament. Selon notre auteur le caractère mélancolique est beaucoup plus enclin à être fidèle.

« …tout le monde voulant examiner à qui vne femme auroit plus d'obligation, ou à un inconftant qui deuiendroit **fidelle** en l'aimant; ou à un Amant **fidelle** qui deuiendroit inconftant pour fa

[278] *Ibid.,* Tome I, Livre I, p. 208.
[279] *Ibid.,* Tome X , Livre I, p. 593.

premiere Maiftreffe, parce qu'il y feroit forcé par les charmes qu'il trouveroit en la feconde »[281].

« Il eft vray que c'eftoient des efprits affez differens, car Perfandre a la conuerfation plus divertiffante, plus libre, plus vniuerselle, & plus propre à toutes ces petites chofes qui font les grandes affaires de l'amour. Turnus auoit pourtant l'humeur plus **efgalle,** il eftoit plus doux, & complaifant ; & si **l'amour de l'oifiveté**, n'eust pas difputé l'empire de fon cœur à l'amour de la gloire & à l'amour de fes Maiftreffes, il eust efté vn des plus agreable Amants du monde : car il auoit quelque chofe de galant, de delicat, & d'affectueux, qui plaifoit beaucoup ; & mefme malgré fon humeur oifiue, quelque impetuofité d'efprit, qui luy eftoit

[280] *Ibid.,* Tome X, Livre III, p. 1216 (billet d'Artemidore à Clidamire).
[281] *Clélie*, *op.cit.,*Tome IV, Livre III, p. 1169.

> favorable à perfuader qu'il auoit
> de l'amour »[282].

Cette conversation met en évidence la double dichotomie fidélité/infidélité et constance/inconstance. Ce sujet de conversation tout comme de nos jours revient très souvent dans *Clélie*. Nous pouvons également observer les majuscules de Amant et Maiftreffe, que nous retrouverons à Ami et ami ; pour l'auteur cet emploi de majuscule et minuscule selon les circonstances est significatif et non fortuit. L'ami avec un grand « A » signifie amant, en minuscule il signifiera l'ami en tant qu'amitié. Il faudra donc noter que l'orthographe dans *Clélie* est assez fantaisiste, mais que certains changements sont utilisés consciemment par notre auteur.

Dans cette deuxième conversation le thème de l'amour-amitié resurgit ; il est traité cette fois par rapport à la jalousie. Lors d'une promenade, Terille se trouva auprès de Clidamire, & Artemidore auprès de Berelise , Lyficoris était près de Cleodamas, si bien que Philonice voyant que les deux Amies étaient séparées demanda à Berelise si elle n'était pas jalouse de voir que Lificoris la quittait pour Cleodamas. À partir de cette question, un débat s'engagea sur la différence entre la jalousie d'amitié et la jalousie d'amour ; en voici quelques extraits :

[282] *Ibid,* pp. 1196-1170.

« …mais à parler raifonnablement, comme l'amour & l'amitié naiffent toutes deux dans le cœur, & que nous ne fçaurions rien aimer que par vne certaine caufe vniuerfelle qui fait toutes les amours , & toutes les amitiez du monde, il y a auffi dans le cœur de tous les hommes, vne difpofition ialoufe comme il y a vne difpofition aimante, & cette difpofition agit fans doute plus ou moins violemment, comme ie l'ay defia dit, felon la force de l'affection qui la caufe, felon les fuiets qu'on a d'auoir de la **ialoufie,** felon le temperament des gens qui en font capables, & mefme felon les lieux où l'on naift. Ioint qu'à parler veritablement, l'amitié n'eftant autre chofe qu'vne amour imparfaite, il ne faut pas trouuer eftrange fi la compagnie infeparable de l'amour la fuit auffi prefque infeparablement, quoy qu'elle ne la fuive pas auec tous ces tourmens, & tous ces fuplices

> qu'elle traifne d'ordinaire apres elle dans le cœur d'vn Amant »[283].

Comme nous pouvons le constater la vertu de la fidélité est posée ; ce n'est bien entendu pas un thème nouveau, mais Madeleine de Scudéry en donne les nuances. Ce n'est jamais noir ou blanc, le gris existe, ce qui donne à notre avis l'origine à ces débats si intéressants et fructueux car, si les esprits étaient extrémistes et les invités restaient sur leurs positions, les conversations du « Samedi » auraient vite tourné court. C'était un vif exemple de tolérance envers les amis, les amants ; on écoutait les diverses versions sur les questions lancées. Nous pouvons également observer que le tempérament, c'est à dire l'inclination ou le caractère des personnes est à l'époque indispensable dans la façon d'agir ou de réagir devant telle ou telle situation. C'est ce qu'appelle notre auteur, la disposition.

Un autre moment de la conversation, nous a paru également très édifiant puisque la possession est un facteur détonnant de la jalousie :

> « Mais, reprit Terille, ne comprenez vous pas qu'on ne peut eftre ialoux que de ce qu'on **poffede ;** ou de ce qu'on peut poffeder ? & que cela eftant ainfi

[283] *Clélie, op.cit.,* Tome IV, livre II, pp. 912-913.

> on ne peut iamais auoir de ialoufie en amitié, puis qu'il eft vray que nos Amis & nos Amies, ne peuuent iamais eftre abfolument à nous. Car apres tout, prenez le meilleur Amy de la Terre, s'il a vne Maiftreffe , il fera plus à fa Maiftreffe qu'à fon Amy : de forte que l'amitié ne nous donnant iamais rien qui puiffe eftre tout à fait à nous, il eft impoffible d'en eftre ialoux comme on l'eft d'vne Maiftreffe »[284].

La jalousie serait en quelque sorte un enjeu et un violent défi de conserver ce que l'on aime et ce que l'on possède. Nous pouvons également remarquer que l'auteur à plusieurs reprises personnalise ce sentiment et qualifie la jalousie d'inquiète, de sombre, de chagrine, de furieuse, de tumultueuse. Cette jalousie peut entraîner à la vengeance, voire au crime, cette passion qui naît d'une autre passion n'est souvent pas contrôlable et conduit parfois à la mort.

Un autre grand débat à partir de la jalousie nous entraîne à la réflexion : Peut-on être amoureux sans être jaloux ? :

[284] *Ibid.*, p.909.

> « Ioint qu'à parler veritablement la ialoufie eft vn effet fi neceffaire de l'amour, qu'on ne peut eftre amoureux fans eftre ialoux ; car fi l'on ne l'eft pas de fes Rivaux, on l'eft de mille autres choses. C'eft par vn fentiment ialoux qu'on eft quelquesfois fafché de la propre gloire de la Personne qu'on aime : on voudroit volontiers eftre feul à la voir, à l'admirer, & à l'adorer. On voudroit eftre feul à partager fes regards ; on voudroit eftre toufiours feul auec elle ; & on voudroit quelquesfois tant la ialoufie eft effenteillement attaché à l'amour, que la Perfonne que l'on aime, n'aimaft ni fes Amis, ni fes Amies… »[285].

La conversation continue avec la distinction entre : la jalousie d'amitié et la jalousie d'amour ; en voici quelques passages :

> « …mais à parler fincèrement, elle a fi courageufement deffendu le

[285] *Clélie,op.cit.,* Tome IV. Livre II. p. 899.

> party de la verité., qu'il eft prefques inutile que ie declare qu'il y a vne **ialoufie** d'amitié, comme vne **ialoufie** d'amour ; & que s'il fe trouue des Amis fans **ialoufie**, lors qu'ils on fuiet d'en auoir, ce font des Amis fans tendreffe, qui vfurpent iniuftement vne qualité qu'ils ne meritent pas ; puis qu'il eft abfolument impoffible de rien aimer long-temps fans **ialoufie** (…) »[286].

La jalousie nous est dépeinte comme un sentiment négatif, , le côté danger de l'amour réapparaît ; nous retrouvons ici le penchant que Madeleine de Scudéry a pour l'amitié plus sereine.

> « …mais l'amitié n'a-t-elle pas tout ce qu'on trouve en amour ? Elle a de petits soins, et de grands services ; le désir de plaire s'y trouve, la complaisance… »[287].

[286] *Ibid.*, pp. 915-916.
[287] *Ibid.*, p. 908.

> « Mais pour ne parler que de l'amitié, ie fouftiens que toute fage qu'elle eft, elle ne fçauroit eftre tendre fi elle n'eft vn peu **ialoufe** »[288].

La conversation s'oriente entre des jalousies causées par une même passion et qui se définiront différemment selon le caractère des amants. Cette jalousie pourra entraîner dans le cas extrême, la mort de l'être trop aimé. En voici quelques exemples :

> « …car les Amans ne font pas également **ialoux,** la diuerfité de leur temperament, & de leur fortune, en met en leurs fentimens : & encore qu'ils ayent tous de la **ialoufie**, ils en ont peut-eftre auec autant de fifference qu'il y en a entre l'amitié & l'amour. Il y a des **ialoux** dont la **ialoufie** ne produit que des foûpirs, des plaintes, des larmes, & des Vers tendres & amoureux & il y en a mefme à qui la **ialoufie** ne fait

[288] *Ibid.*, p. 905.

> faire qu'vne chanfon. Mais il y en a d'autres à qui la **ialoufie** ofte la raifon & la vertu, & qui ont recours au fer & au poifon pour faire perir ce qu'ils ayment »[289].

Comme dernière conversation, nous avons choisi le débat sur la vérité. Cette vertu est primordiale car sans elle les êtres se trouveraient dans une confusion des plus complète. Notre auteur n'admet pas l'hypocrisie et le mensonge sauf à des fins charitables et pour ne pas nuire à autrui. En voici quelques exemples :

> « Cependant la **vérité** eft le lien vniuerfel qui maintient l'ordre dans le monde ; c'eft fur elle que fe fondent la foy publique, le droit des gens, & la juftice. Elle prefide à l'amour, à l'amitié, fans elle le monde ne feroit que confufion, tous les hommes feroient des fourbes, des lafches & des impofteurs, & il n'y auroit ni honneur ni plaifir au monde, fi la

[289] *Ibid.*, p. 904.

verité en eftoit bannie »[290].

« …mais du moins permettrez-vous ces **menfonges officieux** qui vont à l'vtilité de nos Amis, ou qui feruent à cacher leurs deffauts. I'aime fort mes Amis, reprit Herminius, & i'ay beaucoup de ioyes lors que ie leur puis rendre office, mais fi ie ne les pouuois feruir qu'en mentant, ie ferois fort embaraffé »[291].

« Mais quand le menfonge ne nuit à perfonne, & fert à quelqu'vn, reprit Amilcar, nèft-il pas innocent ? Le menfonge, repliqua Herminius, ne peut iamais manquer de nuire à celuy qui ment….

(…)

[290] *Clélie, op.cit.,* Tome IX, Livre I, p. 99.
[291] *Ibid.,* p.104.

> & tout ce qu'on peut dire, eft que pour empefcher vn amy de tomber en vn grand malheur, l'amitié pourroit l'emporter fur la **verité.** Mais pour ce qui me regarde, ie vous auouë que i'aurois peine à me garantir d'vn fort grand mal par vn menfonge »[292].

Nous pouvons remarquer que les débats bien qu'ils s'agissent de thèmes différents se placent par rapport à l'amour ou à l'amitié. Dans ces conversations nous retrouvons clairement la théorie de la célèbre *Carte du Tendre*. D'une façon subtile, Madeleine de Scudéry s'implique et donne son avis à travers les débats sur l'amitié qui semble aussi forte et importante que l'amour. Bien d'autres soutenances apparaissent dans *Clélie* mais nous n'avons retenu que celles en relation avec l'amitié-amour, les conversations sur « le Bien dire, le Bien écrire » sont soulignées dans le chapitre 3, « L'art de plaire ».

Madeleine de Scudéry en insérant les conversations fait preuve d'un esprit novateur, elle rompt le récit, elle fait souvent précéder ses conversations d'une courte introduction, pour en préciser l'endroit et les circonstances. Comme nous l'avons vu dans le chapitre IV « Les jeux mondains dans *Clélie* « , elle attache une grande prédilection au cadre, jardin, sous-bois etc…l'allégorie devient la figure rhétorique par

[292] *Ibid.*, p. 105.

excellence. Cet art de la conversation littéraire est en quelque sorte l'écho des bavardages des gens de la société du Marais. Son contenu en est quelque peu frivole, car il ne s'agit pas d'exprimer le sérieux de la vie mais de jouer sans contrainte avec les sentiments, les événements. Il s'agit enfin de manifester que l'on sait vivre agréablement. Les conversations se penchent selon nous vers une douceur et un enjouement. Notre auteur en écrivant pensait certainement aux entretiens des « Samedis » où les expressions de la réalité étaient le reflet de l'âme galante. Selon Madeleine de Scudéry : « ceux qui ont un tour galant dans l'esprit peuvent souvent dire ce que les autres n'oseraient seulement penser ». Tout est donc dans la manière de dire les choses, la tournure galante étant primordiale. Sans ce côté esthétique, nous n'aurions pas eu le plaisir de lire et de jouir du texte.

CHAPITRE 6 : DES MOTS POUR SÉDUIRE

6.1. LES VERTUS MONDAINES AU XVIIE SIÈCLE

Nous avons pu observer dans les chapitres antérieurs que le langage est d'une manière intrinsèque, lié aux comportements d'une société, il est avant tout social. Ce langage nous donne un précieux témoignage des multiples formes de vertus, particulièrement nuancées au XVIIe siècle. Les vertus nous ouvrent donc les portes à toute une manière de penser, de se comporter qui nous entraîne dans les valeurs sociales de l'époque.

Il ne s'agit pas d'un essai philosophique ou moral, nous n'en n'avons nullement la prétention, mais à travers les vertus nous pourrions mieux cibler, canaliser le langage précieux. Depuis tout temps, les philosophes se penchent sur le thème de la vertu ou des vertus. Nous n'allons pas reprendre, bien que très édifiantes, les définitions multiples de la vertu, mais nous en donnerons quelques appréciations et réflexions, ceci dans le but d'entamer le travail proprement dit sur le langage précieux . En voici quelques

définitions que nous avons prises dans le dictionnaire de A. Furetière[293], de J.Dubois et R.Lagane[294] et dans celui de E. Littré[295] :

Vertu, n.f. (du latin *virtus*, " courage "), disposition qui pousse l'individu à faire le bien, à accomplir son devoir et à éviter le mal. La religion catholique considère qu'il existe plusieurs sortes de vertus, dont les principales sont les trois vertus théologales (foi, espérance, charité) et les quatre vertus cardinales (courage, justice, prudence, tempérance).

BIBLIOTECA VIRTUAL MIGUEL DE CERVANTES

La vertu au sens ancien du terme pouvait se subdiviser en trois catégories socialement et conceptuellement bien tranchées.

D'abord la Sagesse, la Prudence et la Piété : ce furent les qualités propres aux élites politiques, intellectuelles et religieuses, théoriquement du moins.

En second lieu, la force et le courage : l'un et l'autre figurent parmi les prérogatives de la noblesse militaire et héréditaire.

Enfin, la chasteté, notamment féminine, celle à laquelle on fait allusion, quant on déplore " les atteintes à la vertu d'une dame "[296].

[293] A. Furetière, *Dictionnaire Universel*, 3 vol, La Haye, Rotterdam, Éd. A.et R. Leers, ,. 1690, Rééd. Le Robert, Paris,1978.
[294] J. Dubois-R. Lagane, *Dictionnaire de la langue française classique,* Paris , Éd. E. Belin, , 1960.
[295] E. Littré, *Dictionnaire,* Paris, Éd. Encyclopaedia Britanica, 1994.

Les trois premières catégories se portaient bien jusqu'au XVIIe siècle et même dans la moitié du XVIIIe. Il ne s'agit pas cependant de peindre en rose bonbon l'Ancien régime, toutefois un certain système de la vertu ou des vertus était en place ; il va se transformer au XVIIIe, sous les coups que lui assène la philosophie des " Lumières ".

Comme nous l'annoncions plus haut, il ne s'agit pas de reprendre toutes les vertus, le but de notre travail sera de cibler celles qui ont un rapport direct avec le thème principal dans *Clélie* (honnêteté, bonté, générosité etc.). Bien entendu, nous réserverons une place d'honneur à « l'honnêteté », car de cette vertu en découleront beaucoup d'autres ; on ne pouvait la concevoir sans un cortège d'autres valeurs, telles que la civilité, la courtoisie, la générosité ou la galanterie.

Tout d'abord commençons par la notion même de vertu. Le dictionnaire de Dubois et Lagane nous donne la définition suivante :

Vertu n.f. *Vigueur physique ou morale :* Notre âme supérieure au monde et à toutes les vertus qui le composent…(Boss., *Mort.*) L'on peut faire ce reproche à l'héroïne vertu des grands hommes qu'elle a corrompu l'éloquence (La Br. XV, 13). *Force :* Je trouve dans la terre les vertus qui la font mouvoir (Cyrano, *États et empires de la lune,* p. 45). *Courage :* Pour épuiser sa vertu, la guerre va épuiser toutes ses inventions (Boss., O.F. Condé). *Puissance, efficacité .* J'adorerais un dieu

[296] E. Littré, *op.cit.*

sans force et sans vertu (Rac., Esth., 764). Le théâtre a une grande vertu pour la correction (Mol., Tart. Préf.). *En parlant d'une chose, Consistance, dureté :* Le bord flottant et rabattu du feutre mince et sans vertu (Saint-Amant, *Rome ridicule).* Faire vertu, *avoir de l'efficacité :*Attendant que Sabine survienne, Et que sur son esprit vos dons fassent vertu (Corn., *Ment.,* 1119). Pl. Les vertus, *Les qualités, les avantages :* Vit-on jamais en deux hommes (Condé et Turenne) les mêmes vertus ? (Boss., O.F. Condé). Depuis vingt ans je règne, et j'en sais les vertus (Corn.,*Cin.,* 1248). Auj. il a gardé le sens, usuel au XVIIe s., de « disposition à faire le bien et à éviter le mal, ou telle qualité morale particulière »[297].

Comme nous pouvons le remarquer, les vertus exigées à la femme se réfèrent toutes à la sexualité et à ses conséquences dans la vie sociale. Pour l'homme, il ne s'agit que de bonnes manières.

Nous citerons également le père Le Moyne, qui fait paraître en 1647, dans *La Gallerie des femmes fortes*[298] vingt portraits de femmes qu'il a choisis parmi les femmes les plus renommées de l'époque et où il ajoute une réflexion morale. Il y célèbre les vertus ; la question morale est bien entendu le point fort du traité, voici quelques unes de ces réflexions :

[297] Dubois et Lagane, *op.cit.,* p.492.
[298] Le Moyne (le Père) ,*op.cit.,* 1647.

> « Pourquoy l'amour conjugal est plus fidèle du costé de la femme que du costé de l'homme »
> (…)
> Si la vertu des femmes est d'aussi grande utilité pour le public que la vertu des hommes
> (…)
> Si les femmes sont capables de haute générosité
> (…)
> Si les femmes sont capables de la vraye philosophie »[299].

Toutes ces questions sont développées et le Père Le Moyne est catégorique dans son jugement ; selon lui, il n'y a aucun doute et se décide de prendre parti pour les femmes.

Le frère de notre auteur, Georges de Scudéry est également un défenseur du sexe féminin, dans *Les Femmes illustres ou les Harangues héroïques*[300] il fait l'éloge de ces dames. Il écrit :

> « J'offre les Femmes illustres aux plus illustres des femmes et les

[299] *Ibid.*, p. 671.
[300] Georges de Scudéry, *Les femmes illustres ou les harangues héroïques,* cité par R. Lathuillère p. 667.

> conjure d'en vouloir prendre la protection. En soutenant la gloire des Héroïnes, elles soutinedront la leur propre : et par un interest généreux, elles se défendront en les défendant. Pour moy, belles et aimables Dames, qui ay tousjours esté adorateur de vostre sexe, pourveu que cet ouvrage vous plaise, et qu'il contribue quelque chose à vostre réputation, je seray arrivé à la fin que je me suis proposée »[301].

Mlle de Scudéry, en écrivant *Clélie*, n'était peut-être pas consciente de la portée philosophique et psychologique de son ouvrage. À cette époque, les valeurs morales et par conséquent sociales , les civilités, les comportements de bienséance étaient encrés, comme englués dans ces personnages masqués. L'Homme vertueux était déterminé à bien agir envers autrui ; cette qualité morale, ce sens du devoir était intrinsèque au XVIIe siècle. Pour cette raison, ce constat pourrait paraître bien banal, mais Madeleine de Scudéry, par sa finesse, ses portraits à clé et ses jeux langagiers, dévoile un monde qui a un sens moral, des normes, des conventions propres à son époque. Elle nous donne le témoignage, le reflet de la société du XVIIe, un peu comme le journaliste qui nous narre les faits divers de notre temps. La seule, mais

[301] Georges de Scudéry, in *ibid., loc.cit.*

grande différence,est que le langage soigné, choisi de Mlle de Scudéry nous délecte et nous entraîne au plaisir du texte .

D'autres auteurs écrivirent sur les vertus. Bien entendu nous n'en citerons que quelques uns. René Descartes écrivit sur la vertu de la joie et nous dit :

> " La cause la plus ordinaire de la fièvre lente est la tristesse (...). Et il est à craindre que vous n'en puissiez être du tout délivrée, si ce n'est que, par la force de votre vertu, vous vendiez votre âme contente, malgré les disgrâces de la fortune,. Je sais bien que ce serait être imprudent de vouloir persuader la joie à une personne à qui la fortune envoie tous les jours de nouveaux sujets de déplaisir, et je ne suis point de ces philosophes cruels, qui veulent que leur sage soit insensible (...) Mais il me semble que la différence qui est entre les plus grandes âmes et celles qui sont basses et vulgaires, consiste, principalement, en ce que les âmes vulgaires se laissent aller

> à leurs passions, et ne sont heureuses ou malheureuses, que selon les choses qui leur surviennent sont agréables ou déplaisantes (...) »[302].

La Rochefoucauld dans ses *Maximes* nous donne également le reflet de la société du XVIIe siècle. Elles seront considérées comme un art de salon. Le fruit d'une riche expérience personnelle nous donne la synthèse de toute la culture d'une société. Dans les *Réflexions Diverses*[303], La Rochefoucauld écrit sur des thèmes qui lui tenaient à cœur, d'une façon spontanée il nous parle de la société dans laquelle il vit. Il nous dit :

> «…Je ne parlerai donc présentement que du commerce particulier que les honnestes gens doivent avoir ensemble. Il serait inutile de dire combien la société est nécessaire aux hommes : tous la désirent et tous la cherchent, mais si peu se servent des moyens de la rendre agréable et de la faire durer. Chacun veut trouver son plaisir et ses avantages aux dépens

[302] De Sacy, *Descartes par lui-même* ,Paris, Éd. Du Seuil, Coll. « Écrivains de toujour », 19 pp. 143.144 (lettre à Élisabeth, 18 mai 1645)
[303] La Rochefoucauld, *Maximes et Réflexions diverses,* , Paris , Éd. Garnier Frères, 1967, p. 185.

> des autres ; on se préfère toujours avec ceux avec qui on se propose de vivre, et on leur fait presque toujours sentir cette préférence ; c'est ce qui trouble et qui détruit la société… »[304].

Avant de passer au glossaire, il nous a paru intéressant de relever un passage sur la réflexion XVI. *De la différence des esprits* où il écrit :

> « Bien que toutes les qualités de l'esprit se puissent rencontrer dans un grand esprit, il y en a néanmoins qui lui sont propres et particulières : ses lumières n'ont point de bornes, il agit toujours également et avec la même activité, il discerne les objets éloignés comme s'ils étaient présents, il comprend, il imagine les plus grandes choses, il voit et connaît les plus petites ; ses pensées sont relevées, étendues, justes et intelligibles ; rien n'échappe à sa pénétration, et elle lui fait toujours découvrir la vérité

[304] *Ibid.,réflexions* , p. 194.

> au travers des obscurités qui cachent les autres. Mais toutes ces grandes qualités ne peuvent empêcher que l'esprit ne paraisse petit et faible, quand l'humeur s'en est rendue la maîtresse »[305].

Nous verrons donc comment notre auteur traita ses qualités, ses vertus, en fonction de l'humeur, car un tempérament enjoué ne pourra agir ou réagir de la même façon qu'un tempérament mélancolique. Pour rester dans l'esprit du temps, il faudra que l'honnête homme ait pour atteindre ce titre, une série d'autres vertus que celle de l'honnêteté.

[305] La Rochefoucauld, *op. cit.,* Réflexion XVI. p. 218.

6.2. GLOSSAIRE DES VERTUS MONDAINES

Il y avait plusieurs manières d'aborder ce chapitre et nous avons opté par choisir quelques mots qui nous ont paru d'importance dans le langage du XVIIe siècle. Nous les avons puisés dans les tomes de *Clélie* et plus précisément dans les conversations intercalées, là où les habitués du « samedi » donnaient leurs opinions sur les comportements de l'époque en faisant la distinction entre le bien et la mal, les qualités requises pour une personne honnête et les défauts à éviter.

Pour les personnes aimant et amantes de la langue française l'illustration de certains emplois de vocabulaire, de verbes, d'expressions leur donneront peut-être le goût et l'humeur de lire ce joyau de la littérature du XVIIe siècle, bien que moins étudié mais d'une délicatesse et féminité extrêmes. Les définitions prises dans le Dictionnaire Classique de MM. Dubois et Lagane nous permettront d'étudier les expressions archaïques. Le précieux dictionnaire de Furetière nous a donné l'idée d'apporter à ces définitions un échantillon du vaste roman de Mademoiselle de Scudéry afin que le lecteur ne soit plus rebuté par les mots, de faire de ces formes précieuses une alliée, une amitié particulière. Nous pensons qu'il est plus facile de retenir une

explication lorsque nous nous servons d'exemples précis, pris dans un contexte ; en l'occurrence dans *Clélie.*

Les remarques et réflexions que nous allons exposer dans cette étude du langage seront donc basées sur l'emploi spécifique du vocabulaire des vertus et par antithèse des vices dans *Clélie*. Selon le contexte les visions seront différentes et nous permettront de canaliser et de côtoyer la société du Marais. Cette méthode peut, comme nous l'avons exprimé plus haut, rendre la lecture plus facile et mettre à jour quelques points obscurs.

Nous ne pouvons passer outre lorsque nous abordons le terme « remarque » sur la grande labeur entreprise par le célèbre Vaugelas. Qui dit remarque sur la langue française dit automatiquement Vaugelas. Lors du VIIe colloque du GEHLF[306] à Paris auquel j'ai eu la chance d'assister, des spécialistes dans la langue du XVIIe siècle me donnèrent une vue d'ensemble sur leur travail, entre autres sur les « remarqueurs ». À la suite, il nous a semblé utile de donner quelques définitions sur le terme « remarque », la conception et l'élaboration des dictionnaires de l'époque étaient différentes, toutefois, nous pouvons observer un retour à des explications plus complètes, et au mot pris dans un contexte, afin que l'apprenant fixe davantage son attention et retienne la définition donnée. Le dictionnaire de Jacqueline Picoche et

[306] VIIe Colloque du GEHLF : Entre norme et usage : Le travail des remarqueurs sur la langue française, 16-17-18 novembre 2000, à paraître bientôt.

de Jean-Claude Rolland[307] paru très récemment en est un fier exemple. Nous allons vous donner quelques définitions du terme « remarque » :

> « *Remarque,s.f.* Observation qu'on fait sur quelque chose. Une belle, une judicieuse remarque. Faire des remarques sur la langue. Il y a tant de remarques sur la langue qu'on ne sait plus comment écrire.)
>
> *Un seigneur de remarque. C'est à dire, de considération. (Richelet 1685)
>
> REMARQUE.s.f. Observation qu'on fait d'une chose singulière ou notable. Les Saints Peres ont fait des remarques sur plusieurs passages de l'Escriture. Vaugelas a fait de belles *remarques* sur la Langue Françoise. La Physique n'est riche que des *remarques &* observations qu'on a faites sur plusieurs expériences.

[307] J. Picoche et J-C. Rolland, *Dictionnaire du français usuel,* Bruxelles, éd. Duculot- De Boeck, 2002.

REMARQUE, se dit quelquefois malicieusement des Critiques qu'on fait sur un ouvrage d'un Auteur. Il ne paroist gueres de livre qui ait la vogue, qu'on ne fasse aussi-tost des *remarques* contre. La *remarque* est juste, c'est à dire, que la critique en est bonne.

On appelle aussi un homme de *remarque*, celuy qui est fort distingué des autres par sa naissance, sa qualité, son courage, ou son sçavoir. (Furetière 1690)[308].

C'est pourquoy ce petit Ouvrage a pris le nom de *Remarques*, & ne s'est chargé du frontispice fastueux de *Décisions* ,ou de *Loix,* ou de quelque autre semblable ; Car encore que ce soient en effet les Loix d'vn Souuerain, qui est *l'Vsage,* si est-ce qu'outre l'auersion que j'ay à ces titres ambitieux, j'ay deu esloigner de moy tout soupçon de vouloir establir ce que ie ne fais que

rapporter.

Mais comme ie n'ay eu dessein que de faire des Remarques, qui sont toutes destachées l'vne de l'autre,& dont l'intelligence ne depend nullement, ny de celles qui precedent, ny de celles qui suiuent, la liaison n'y eust seruy que d'embarras,& j'eusse bien pris de la peine pour rendre mon trauail moins agréable, & moins vtile ; car il est certain que cette continuelles diuersité de matieres recrée l'esprit,& le rend plus capable de ce qu'on luy propose, sur tout quand la briefeté y est iointe, comme icy, & qu'on est asseuré que chaque Remarque fait son effet.

Apres tout, il y a vne certaine confusion qui a ses charmes, aussi bien que l'ordre ; toutefois ie ne tiens pas que ce soit vne confusion qu'vn meslange de diuerses

[308] Ces remarques ont été prises lors du colloque GEHLF à Paris, à paraître bientôt.

chsoses, dont chacune subsiste separement. (Vaugelas 1647).

1. *Vx.*Action de remarquer, de noter. (1505,1580)
2. Opinion qu'on exprime sur un point particulier.(1690 Furetière ; critique, « blâme » 1577 Jamyn.)
3. Note écrite exprimant une réflexion, un commentaire. (Vaugelas 1647).
4. Petite esquisse gravée dans la marge d'une estampe, et qui lui donne plus de prix. (*Grand Larousse de la langue française, 1977)*

Remarque.s.f. Observation. *Remarque utile, judicieuse, importante, curieuse remarque, faire des remarques, c'est une chose digne de remarque.* (Académie Française, Première édition)

« Dans un temps où il n'existait encore aucun Dictionnaire français (a) (Le Dictionnaire de Nicot, de 1606, est français-latin ; celui de

Cotgrave, de 1611, est français-anglais ; le premier Dictionnaire purement français est celui de Richelet, en 1680), où les grammaires, dépourvues de méthode et d'unité, n'étaient que des résumés sans valeur, rédigés à la hâte, pour les étrangers, par quelques professeurs subalternes, on ne croyait pas encore pouvoir remplacer, à l'aide d'un petit nombre de formules retenues par cœur, l'étude approfondie de notre langue… »

« Ce temps n'était pas celui des règles tranchantes, impérieuses, absolues, mais des *remarques*, des observations, des doutes sur la langue »(c) *Remarques sur la langue française* (par Vaugelas). Paris, Courbé, 1647, in –4º. *Observations de M. Ménage.* Paris, Barbier, 1672, in-12. *Doutes sur la langue françoise…*(par Bouhours) .Paris, Mabre-Cramoisy, 1674, in-

12,etc. »[309].

Nous pourrions donner une liste plus exhaustive de définitions sur les *remarques,* mais bien que très édifiantes nous devons pour ne pas nous faire « remarquer », entrer dans le vif du sujet. Nos remarques se baseront donc sur le lexique et les expressions qui en découlent, nous pourrons donc observer des faits linguistiques intéressants, tel que des glissements sémantiques survenus au cours des siècles pour certains mots, proverbes ou expressions figées, ainsi que sur les tours irréguliers, la place des mots jouant un grand rôle sur le style voire même le signifié.

Il faudra constater d'une part la simplification et l'appauvrissement de la langue qui d'une part seront compensés par un enrichissement, voire même une complication de l'autre (différenciation des synonymes, réduction de la polysémie etc…). Ce phénomène qui peut paraître paradoxal, nous entraînera vers un peaufinage de la langue . Nous avons choisi comme exemples surtout des substantifs, mais les verbes, eux aussi, sont pleinement intégrés dans ce travail sémantique, et leurs forces métaphoriques ont donné des sens totalement nouveaux. Ces observations prétendent éclaircir l'état d'esprit de l'époque et par là même, avoir une portée sur l'histoire du langage, mais aussi sur l'histoire de la littérature et des mœurs. Ce serait une sorte d'étude psychologico-linguistique.

[309] Marty-Laveaux Ch., *Études de langue française (XVIe et XVIIe* siècles) Genève, Slatkine reprints , 1968.

Pour illustrer la façon d'entreprendre ce travail, nous prendrons la définition du terme « femmelette » dans le *Dictionnaire Universel* d'Antoine Furetière et parallèlement celle d'un dictionnaire récent *Le Petit Robert*, édition de 1989, afin de mentionner plus clairement l'évolution permanente de la langue.

> « femme simple, pauvre d'esprit et de biens »[310].

Ce mot de nos jours a non seulement changé de sexe mais il a aussi changé de signifié. Voici la définition du Petit Robert, édition 1989 :

> « homme faible, sans énergie. Il tremble, c'est une femmelette »[311].

Nous pourrons observer que les vertus sont permanentes, mais elles sont perçues de nos jours différemment, la constance était employée au XVIIe siècle dans le champ sémantique des sentiments amoureux, alors que cette qualité est maintenant plutôt employée dans le monde des affaires, des études.

Les expressions revêtent divers aspects et peuvent se classer dans des registres de langue différents selon les siècles. Nous pensons

[310] A. Furetière, *op. cit.*, Tome I.

que Mademoiselle de Scudéry a eu un talent particulier a utiliser des expressions recherchées tout en donnant un air simple et naturel à la langue. Les nombreuses métaphores dans *Clélie* nous offrent un style enjoué et plaisant au texte ; sa *Carte de Tendre,* telle que nous avons pu l'observer dans le chapitre quatre, en est un fier exemple.

BIBLIOTECA VIRTUAL MIGUEL DE CERVANTES

6.2.1. L'HONNÊTETÉ

Comme nous l'avions constaté dans les généralités sur les vertus mondaines, l'honnêteté est sans aucun doute, la vertu indispensable pour se faire qualifier d'honnête homme. Bien que le concept d'honnête homme date du XVIe siècle, c'est Faret, dans son ouvrage *L'honeste homme ou l'art de plaire à la cour 1630* qui lui a donné sa forme classique et parfaite, ce sera bientôt le produit d'un système de valeurs. Les hommes de condition, les honnêtes gens sont des modèles, leurs actions sont sans prix, d'une très grande valeur. C'est cette société des *honnestes gens* et des gens de condition qui sait ce que c'est que la politesse, la manière de se conduire civile et honnête, correspondant à l'usage du monde.

Le Littré définit l'honnêteté dans un sens général : (« ce qui mérite de l'estime, de la louange, à cause qu'il est raisonnable selon les

[311] *Petit Robert, op.cit.,* p. 769.

bonnes mœurs ») et l'explique d'abord selon les valeurs du monde : « On le dit premièrement de l'homme de bien, du galant homme qui a pris l'air du monde, qui sait vivre. » Puis il consacre un article séparé à l'expression « Honnête femme », qui « se dit particulièrement de celle qui est chaste, prude et modeste, qui ne donne aucune occasion de parler d'elle ni même de la soupçonner ». L'honnêteté d'une femme est assez précisément localisée dans les environs de ce que les casuistes appellent « le conduit de la pudeur » ; celle de l'homme au contraire n'est pas dans ses chausses, mais dans l'ensemble de son comportement social : un séducteur comme Candale, un homosexuel comme Guiche conservent cette qualité. Ou plutôt l'honnêteté masculine suppose l'épanouissement de la sexualité. Signe de timidité, l'impuissance temporaire de Marsillac, rapportée dans l'*Histoire amoureuse des Gaules,* fait partie des ridicules qui l'empêchent d'être honnête homme. Nul mâle n'aurait l'idée de se vanter d'être puceau pour affirmer son honnêteté. Chacun se plaît à énumérer ses conquêtes.

Après de nombreuses lectures au sujet de l'honnêteté, nous osons hasarder que la notion d'honnêteté est bien différente pour les hommes que pour les femmes. Alors que les hommes tirent vanité de leurs conquêtes, ils représentent l'ostentation et la dilatation du moi. La femme au contraire doit les cacher, la chasteté et la pudeur étant ,en apparence, les conduites à suivre. L'honnêteté d'une femme consistait essentiellement en l'art de paraître honnête, elle dépend, en fin de compte, moins de la sexualité que de sa réputation. Aux exigences de pudeur et de modestie, la femme se voit obligée à les substituer par la

ruse, l'hypocrisie, la dissimulation. Cette retenue symbolisée par le fard nous montre que la femme devait vivre masquée.

L'honnêteté selon Furetière se rattache à la morale pratique. Il la définit d'emblée comme « la pureté des mœurs », il condamne « l'impression des livres qui pèchent contre l'honnêteté publique ». Ses règles, explique-t-il ensuite, sont « les règles de la bienséance, des bonnes mœurs ». La première définition nous renvoie aux conventions de la société ; la seconde à la distinction entre le bien et le mal par rapport à l'individu. Les exigences entre les deux sexes comme nous le verrons sont réparties d'une façon inégale.

Selon Furetière, l'honnêteté des femmes pourrait se définir comme suit :

> « L'honnêteté des femmes, c'est la chasteté, la modestie, la pudeur, la retenue. L'honnêteté des hommes est une manière d'agir juste, sincère, courtoise, obligeante, civile »[312].

Ces définitions annoncent bien entendu toute une façon d'écrire, les débats sur l'honnêteté seront nombreux. Dans son œuvre *L'Honnête*

[312] A. Furetière, *op.cit.,* Tome I.

Fille[313], Grenaille en dédie plus de la moitié du second tome , soit environ 200 pages, à la définition de « l'honneur des filles ». Il dit :

> « l'honnêteté, qui semble être commune à toutes sortes de personnes, appartient proprement aux filles. »
>
> (…)
>
> « Il me semble que l'honnêteté appartient plus particulièrement aux filles et qu'elle est comme leur caractère, n'étant que l'ornement des autres personnes qui l'ont acquise. » (…)
>
> « Il n'est pas besoin de redire ici qu'une fille perdant son nom quand elle perd son honneur, il faut qu'elle change d'être et de qualité, ou qu'elle conserve soigneusement ce caractère. J'avoue donc en première instance que l'honneur étant l'âme de l'honnêteté, une fille débauchée ne peut non plus y prétendre qu'un

[313] Grenaille, *L'Honnête Fille, cité par* R. Lathuillère, *op.cit.* , p. 667.

> cadavre au droit des hommes vivants.
> (…)
>
> Celles qui, par une honteuse chute, se laissent dégrader en leur noblesse, ne peuvent plus passer pour honnêtes, s'étant elles-mêmes déshonorées »[314].

L'honnêteté pour la femme se basera donc exclusivement sur la perte ou la conservation du pucelage et puisque la virginité suffit à faire l'honnêteté d'une fille et que l'on oublie l'esprit au profit du corps, cela oblige à dévaloriser les qualités aristocratiques « fille de bonne maison ou de bonne famille ».

Grenaille a une très haute idée du sexe féminin et malgré sa sévérité et sa rigueur envers les faiblesses humaines, il prétend former une jeune fille idéale qui serait douée de toutes les qualités du corps et de l'esprit. On retrouvera ces mêmes vertus lorsqu'elle sera devenue adulte dans l'honnête femme. Il veut démontrer :

> « Que l'estat d'honneste fille n'est pas moins à priser que celui

[314] *Ibid.,* p. 670.

d'honneste femme

(…)

Que l'honneste fille est une des principales causes de la perfection de l'honneste homme »[315].

Pour sa part La Rochefoucauld nous dit à propos de l'honnêteté :

« Les faux honnêtes gens sont ceux qui déguisent leurs défauts aux autres et à eux-mèmes : les vrais honnêtes gens sont ceux qui les connaissent » parfaitement, et les confessent »[316].

« Honnêteté des femmes est souvent l'amour de leur réputation et de leur repos »[317].

[315] Grenaille, *op.cit.,* Tome I, p. 542, cité par R : Lathuillère, *Ibid.* p. 667.
[316] La Rochefoucauld, *op.cit.,* maxime 202, p 51.
[317] *Ibid.,* maxime 205, p. 52.

> « Le vrai honnête homme est celui qui ne se pique de rien »[318].

> « Honnêteté des femmes est souvent l'amour de leur réputation et de leur repos »[319].

BIBLIOTECA VIRTUAL MIGUEL DE CERVANTES

6.2.1.1. DÉFINITIONS

Citons les définitions que différents dictionnaires de l'époque nous facilitent. Nous prendrons comme référence le célèbre dictionnaire de Furetière et celui de MM. Dubois et Lagane. Ce choix est délibéré, bien entendu d'autres dictionnaires méritent une étude, mais dans le cas présent notre travail s'orientant sur les remarques et sur les exemples puisés dans *Clélie* qui est une œuvre littéraire, il nous a semblé adéquat de nous référer aux dictionnaires cités ci-dessus ; car ils se réfèrent presque exclusivement à la pratique des écrivains et puisent ainsi aux sources vivantes du langage du XVIIe siècle. Le plaisir à les parcourir et de découvrir les différents sens de chaque mot nous apporte l'écho d'un chef-d'œuvre. Les nuances affectives propres à chaque mot nous permettent de distinguer le style auquel il appartient : précieux, héroïque, lyrique, familier, burlesque ou archaïque. Voici

[318] *Ibid.*, maxime 203, p. 51.
[319] *Ibid.*, maxime 205. p. 52.

donc quelques définitions du terme « Honnêteté ». Pour ne pas répéter la source de chaque définitions nous emploierons la nomenclature suivante :

a) *Dictionnaire Universel* A. Furetière
b) *Dictionnaire de la langue française classique* J. Dubois –R . Lagane
c) *Dictionnaire Petit Robert,* Paul Robert

BIBLIOTECA VIRTUAL

a) Honnêteté : f.f. Pureté des moeurs. On ne doit pas fouffrir l'impreffion des livres qui pechent contre l'honnefteté publique, les regles de l'*honnefteté* font des regles de la bienfeance , des bonnes moeurs, l'*honnefteté* des femmes, c'eft la chaftet, la modeftie, la pudeur, la retenuë. L'*honnefteté* des hommes , eft une maniere d'agir jufte, fincere, courtoife, obligeante, civile. Il m'a fait cent *honneftetez,* quand je l'ay efté voir. Jay trouvé de l'*honnefteté* dans toutes fes actions. On appelle auffi une *honnefteté,* un prefent mediocre qu'on fait à ceux qui nous ont rendu quelque fervice ; une efpece de falaire dont on n'eftoit point convenu, & qu'on donne de fa bonne volonté[320].

b) Honnêteté : honnesteté n.f. *Politesse, marque d'obligeance :* Il me fit offre de toutes choses, d'argent, de commodités, de chevaux. Je lui répondis avec les mêmes honnêtetés (Boil., Let. Racine, 19 août 1687). Le sens actuel de « probité » était le plus usuel au XVIIe s.[321].

[320] Dict. a). Tome I.
[321] Dict. b). p.99.

c)Honnêteté. *n.f.* (1372 ; honesté, v. 880 ; honesteté. V. 1260 ; de honnête, ou lat. *honestas*).

1º Qualité de celui qui est honnête, ou de ce qui est honnête (I) **V. Dignité, droiture, intégrité, moralité, probité.** *Un homme d'une parfaite honnêteté. L'honnêteté de sa conduite, de ses intentions, Honnêteté en affaires.* **V.Correction**. *Honnêteté absolue, insoupçonnable, scrupuleuse.* **V. Conscience, délicatesse.** *Ayez l'honnêteté de la reconnaître.* **V. Foi** (bonne). Vieilli *(Femmes)* **V. Pureté, vertu.** « L'honnêteté des femmes…n'est souvent autre chose qu'un art de paraître honnête » (La Rochef.). *Honnêteté d'une épouse.* **V. Fidélité.** Absolt. *(vx ou dans des expressions)* **V. Décence, modestie, pudeur.** *« Le latin, dans les mots, brave l'honnêteté »* (Boil.) ***2º*** *Vx*(1538). Qualité de « l'honnête homme » **3º** *Vx.* Civilité, politesse où entre de l'affabilité, de l'obligeance. *« Sans me faire la moindre honnêteté »* (Rouss.) Ant. Malhonnêteté. Grossièreté ; impolitesse[322].

6.2.1.2. FRÉQUENCE D'EMPLOI DANS CLÉLIE

Tout au long des quatre tomes de *Clélie* , nous avons trouvé un emploi fréquent du terme « Honnêteté ». Nous en donnons quelques exemples, afin de mieux illustrer cette vertu essentielle au XVIIe siècle pour se faire qualifier « d'honnête homme » ou « d'honnête femme ».

> « Il ne faut donc pas, reprit Sextus, qu'elle ait toute l'aufterité des Prudes : qu'elle foit folitaire, fauvage, fcrupuleufe, aifée à fcandalifer, imperieufe, critique ; condamnant aifément les autres, penfant mal d'autruy fur les moindrescoiecturesmelancolique, & chagrine du propre chagrin que fon auftere vertu luy donne ;& qu'elle fe priue de tous les plaifirs qu'elle aime, pour auoi feulement celuy d 'eftre en fi grande retputation d'**honneste** Femme, quelle puiffe quand la fantaifie luy en prend, dire qu'il n'y en a point au Monde »[323].

> « Mais, Madame, adioufta-t'il, apres que le temps a fait trouver

[322] Dict. c) – p.936.

> que la folitude eft fâcheufe, on ne fçait plus comment r'entrer dans la fociété : & pour l'ordinaire toutes les **Belles prudes** fe rendent les plus malheureufes Perfonnes du monde, pour auoir voulu commencer vne forme de vie trop auftere. C'eft pourquoy, Madame, fi vous m'en croyez, n'adiouftez rien à le feuerité Romaine ; ne Foyez pas plus auftere que les Veftales »[324].

Comme nous pouvons le constater, les « Belles prudes » ou « Honnestes Femmes » étaient synonymes de personnes austères, sévères, solitaires, sauvages, scrupuleuses.

Bien entendu, « l'honneste homme » avait une place aussi importante que l'honnête femme. En voici un exemple :

> « ce n'eft pas que quand vn honneste homme eft heureux & opiniaftre dans fon amour, il ne foit prefques affuré de vaincre, s'il

[323] *Clélie ,op.cit.*, Tome II, Livre III, pp. 1408-1409.
[324] *Ibid.*, pp. 1422-1423.

fçait bien mefnager les occasions, & fe feruir à propos de certains momens fauorables que l'on trouue quelquefois en la converfation de toutes les fieres, & de toutes les capricieufes »[325].

« Ie voudrois, dis-ie, que vous euffiez de la preoccupation à mon auantage ; que vous me creuffiez plus honnefte homme que ie ne le fuis »[326].

« C'eft vn homme d'affez honnefte naiffance, reprit Berelife »[327].

6.2.1.3. EMPLOI HYPERBOLIQUE DANS CLÉLIE

[325] *Clélie, op.cit.,* Tome II , Livre III, pp. 1178-1179.
[326] *Ibid.,* Tome III , Livre I , pp. 430-431.
[327] *Ibid.,* Tome IX , Livre I, p.94.

La vision de l'être aimé était bien différente au XVIIe siècle, et le comportement du « parfait amant » se présentait sous des manifestations de sentiments souvent plus exaltés que de nos jours. Ce concept transmettait plus de force, plus de pouvoir d'évocation, parfois plus de violence. L'honnête homme au XVIIe siècle était agréable, distingué par ses manières mais aussi par son esprit, il devait être le reflet de la morale mondaine, devait faire preuve de savoir-vivre , de politesse. En ce qui concerne notre étude, l'honnête homme contribue à nous donner une définition de mode de vie, sans lui les relations sociales seraient bien différentes. Ce «chevalier servant » qui rend des soins assidus à la femme, nous entraîne dans une certaine manière de vivre, une qualité de cœur envers l'être cher ; il veut mériter son amour et mettre toutes les valeurs héroïques et chevaleresques pour l'obtenir. Cet idéal aristocratique est sans doute la vertu essentielle de « *l'Amant* » de Clélie. Le sens de « probité » était le plus usuel au XVIIe siècle.

L'adjectif « honnête » se place avant le nom, il a une place de choix, ce n'est pas fortuit, et comme nous l'avons déjà mentionné, l'honnêteté était la qualité essentielle pour une femme du XVIIe siècle.

Si nous voulions représenter l'image de l'honnête femme, nous pourrions peut-être nous reporter à *La Carte du Tendre* [328], Madeleine de Scudéry a voulu passer du langage au langage de l'image. Cette iconographie est en quelque sorte le reflet de la femme du XVIIe siècle,

les écueils que nous rencontrons sur cette Carte représentent certainement les nombreuses retenues qu'une Dame devait respecter.

6.2.1.4. QUALITÉS POUR ATTEINDRE L'HONNÊTETÉ

BIBLIOTECA VIRTUAL MIGUEL DE CERVANTES

Comme nous avons pu observer dans les exemples sur l'honnêteté, cette vertu est accompagnée de plusieurs autres facteurs. Nous ne les considérons pas comme synonymes, mais comme partie intégrante à cette vertu primordiale et obligatoire qui caractérise l'honnête homme.

Nous prendrons un passage d'une des nombreuses conversations intercalées dans *Clélie,* afin d'englober les vertus principales pour caractériser un personne sage et honnête. Plusieurs vertus sont nommées afin de décrire l'honnête amant, il tendrait selon notre appréciation à la perfection.

[328] *Ibid.*, p.20.

> « …ie n'ay qu'à vous aprendre que Damo auoit opiniaftrément deffendu fon cœur contre les honneftes gens du monde, parce qu'elle n'auoit iamais creu trouuer en vn feul homme, de l'efprit, de la vertu, de la bonté, de la galanterie, de la tendreffe, & de la fidelité. Elle n'auuoit point crû, dis-ie, qu'il fuft poffible de trouuer vn Amant qui n'euft que d'innocens defirs, & que de fages tranfports : fi bien que defefperant de rencontrer vn homme affez verueux pour aimer de la maniere dont elle auoit imaginé que deuoit eftre l'amour d'vne honnefte Perfonne, elle auoit refolu de ne rien aimer que la gloire »[329].

Nous devons remarquer que bien d'autres vertus sont rattachées à celle de l'honnêteté, elles sont toutes d'importance. Nous avons commencé par la galanterie qui est en quelque sorte le synonyme de l'honnêteté et nous terminerons ce glossaire par la tendresse. Ces deux qualités étant sans doute les plus représentatives dans *Clélie.*

[329] *Clélie*, *op.cit.,* Tome III, Livre I. pp. 424-425.

6.2.2. LA GALANTERIE

Comme nous l'avons annoncé, nous commencerons la liste des vertus par la galanterie, car c'est sans doute la qualité la plus proche de notre auteur et celle qui plane dans *Clélie* et nous entraîne dans l'atmosphère feutrée du salon des samedis. C'est air galant qui a notre époque pourrait paraître un peu « ringard », nous redonne au contraire l'envie de nous transposer au XVIIe siècle et de côtoyer « le bel air », « le bel esprit ».

a) Galanterie fubft. fem Ce qui eft galant ; & fe dit des actions & des chofes. La *galanterie* eft naturelle à cet homme-là, cet amant à envoyé cent *galanteries* à fon accordée. Voilà un beau trait de *galanterie*, les lettres de cet Auteur ne contiennent qu'une fauffe *galanterie.*
Galanterie,fe dit auffi de l'attache qu'on a à courtifer les Dames. Il fe prend en bonne & en mauvaife part. Il y a *galanterie* ouverte entre ces deux perfonnes ; leur commerce ne paffe point l'honnefte *galanterie.*
On dit auffi, qu'un homme a gagné quelque *galanterie* avec une femme, pour dire, quelque faveur de Vénus qui demande des remedes.
On dit auffi figurément & avec hyperbole. Cette affaire-là n'eft qu'une pure *galanterie*, pour dire, ce n'eft pas une chofe de confequence, *choses, agrément, distinction, bon goût*[330].

b) Galanterie n.f. *Grâce, élégance, raffinement dans les manières :* La

galanterie est dans le badinage. C'est ce qu'on nomme adresse, esprit, vivacité, Et le véritable air des gens de qualité (Quinault, *Mère coquette* I,3). La galanterie de l'esprit est de dire des choses flatteuses d'une manière agréable (La Roch., *Maximes, 100).* Mais surtout je vous recommande Le manteau, d'un ruban sur le dos retroussé : La galanterie en est grande (Mol., *Remerc. Au Roi, 269. Oeuvre litttéraire spirituelle, élégante ; bagatelle :* Nous avons vu les Rondeaux, les Métamorphoses, les Bouts-rimés régner, tour à tour ; maintenant ces galanteries sont hors d emode (La Font., *Cont.* Préf.). *Cadeau, divertissement raffiné offert à quelqu'un :* Tout ce spectacle est une magnifique galanterie, dont l'un des princes régale sur la mer la promenade des princesses (Mol. *Am. magn.*1º interm.) . *Goût des intrigues amoureuses (en parlant des femmes aussi bien que des hommes) ; coquetterie :* Votre galanterie, et les bruits qu'elle excite, Trouvèrent des censeurs plus qu'il n'aurait fallu (Mol. *Mis.,* 890. Arsinoë parle à Célimène) *Ruse adroite tromperie tromperie :* Ces galanteries ingénieuses à qui le vulgaire ignorant donne le nom de fourberies (Mol., *Fourb.* I. 2). **Faire galanterie de,** *trouver élégant, convenable de :* Ceux qui ..., le dos tourné, font galanterie de se déchirer l'un l'autre (Mol., *Impr.,* sc. IV). Auj. Il a gardé seulement le sens de « attitude prévenante, empressée auprès des femmes »[331].

c) Galanterie *n.f.* (1537 ; de *galant*). **1º** *Vx.* Distinction, élégance de l'esprit et des manières. **2º** Courtoisie que l'on témoigne aux femmes

[330] Dict. a) - Tome II.
[331] Dict. b) - p. 248.

par des égards, des attentions. **V. Amabilité, civilité, politesse.** *La vieille galanterie française. Spécialt.* Empressement inspiré par le désir de conquérir uen femme ; goût des bonnes fortunes. *Le manège, le langage de la galanterie.* **V. Coquetterie, cour, flirt, marivaudage, séduction. 3º** Propos flatteur, écrit galant (adressé à une femme) *Débiter des galanteries.* **V. Compliment, douceur, fleurette. 4º** Intrigue amoureuse. **V. Aventure, fortune** (bonne)**, fredaine, intrigue, liaison.** *« Toute la première partie de sa vie avait été donnée au monde et aux galanteries »* (Hugo) . Ant : *Froideur. Brutalité, impolitesse, muflerie*[332].

Comme nous pouvons observer les qualités exigées pour la galanterie rejoignent celles de l'honnêteté. C'est pour cette raison que nous l'avons placée juste après. Cependant nous avons jugé que l'honnêteté était encore plus complète, puisque l'honneur est en jeu, le respect nous semble intrinsèque à cette vertu. De plus un esprit chevaleresque se dégage de l'honnêteté, cette gloire de conquérir la femme englobé dans le mot espagnol « Caballero ».

Les exemples dans *Clélie* sont nombreux, en voici quelques uns :

> « ...Perfandre & Turnus s'accouftumerent infenfiblement à voir dauantage Cefonie ; & *s'attacherent* beaucoup plus à notre

[332] Dict. c) - p. 844.

cabale, qui eftoit fans doute la plus fpirituelle, & la plus **galante** de la Ville & fi ie l'ofe dire celle où il y auoit auffi le plus de vertu »[333].

« ...toutes les Dames les vnes apres les autres vont paffer deuant la Figure de cet Amour, qu'on appelle l'Amour liberal, & apres auoir fait vne grande reuerence, elles vont lentement paffer deuant tous ces hommes qui tiennent toutes ces chofes **galantes** & precieufes qu'ils ont deffein de donner à leurs Maiftreffes... »[334].

« Cette Couronne eftant donc acheuée, Perfandre la mit dans vne Corbeille fort **galante**, & l'envoya à Cefonie, auec un Billet qu'elle reçeut comme i'eftois feule aupres d'elle »[335].

[333] *Clélie*, *op.cit.*, Tome IV, Livre III, p. 1191.
[334] *Ibid*, pp. 1221-1222.
[335]*Ibid.*, Tome IV,Livre III, p. 1229.

> « ...Cefonie qui ne veut point aller au Temple le iour de la Fefte de Danaé, de peur de receuoir des prefens, & qui craint plus la Pluïe d'or, que la foudre de Iupiter, vient d'eftre trompée par Perfandre de la plus **galante** maniere du monde »[336].

BIBLIOTECA VIRTUAL MIGUEL DE CERVANTES

Dans ces exemples choisis au hasard, nous pouvons observer que la galanterie pouvait s'utiliser pour parler d'un homme galant, d'une chose galante (corbeille) ou bien d'une façon de se comporter.

6.2.3. LA CIVILITÉ

a) Civilité. F.f. Maniere honnefte, douce & polie d'agir, de converfer

[336] *Ibid,* p. 1237.

enfemble. On doit traitter tout le monde avec *civilité*, on apprend aux enfants la *civilité* puerile, il n'y a que les payfans, les gens groffiers, qui manquent à la *civilité.*

Civilité, fignifie auffi, Recommandation, compliment. Je vous prie de faire mes *civilitez* à un tel, mes tres-humbles baifemains[337]**.**

b) Civilité *:* n.f. Faire civilité à quelqu'un, le saluer poliment : « comme je le connaissais extrêmement, je lui fis civilité »(Retz, Mém. II, 222)[338].

c) Civilité *n.f.* (1361 ; lat. *Civilitas*) **1º** Vieilli. Observation des convenances, des bonnes manières en usage dans un groupe social. **V. Courtoisie, politesse ; affabilité, amabilité, sociabilité.** *Formule de civilité. Les règles de la civilité.* **2º** Au plur. Démonstration de civilité, de politesse. Présenter ses civilités, ses compliments, ses devoirs, ses hommages, ses salutations. Agréez mes civilités, ANT : Grossièreté, impolitesse, incivilité, insolence, injure[339].

La civilité s'emploi de nos jours comme adjectif, le français moderne préfèrera poli à civil. Chez notre auteur, les preuves de civilité étaient obligatoires si l'on voulait rentrer dans son salon. Le synonyme le plus proche est la courtoisie. Voici quelques exemples puisés dans *Clélie.*

[337] Dict. a) - Tome I
[338] Dict. b) - p. 88.
[339] Dict. c) - p. 320.

« Brutus refpondit à cette **ciuilité** par vne autre, & leur conuerfation fut ce iour là fi douce, & fi agreable, que Bellanire ne pouuoit conceuoir comment Brutus pourroit faire pour ne montrer pas fon efprit. »[340].

« Ce qu'il y a de particulier à Lucilius, c'eft qu'il eft tres-vaillant, fans auoir pas vn des deffauts qui font affez ordinaires aux braues, car il n'a nulle vanité. Il eft doux, **ciuil**, & modéré... »[341].

« ...car en entrant il (Brutus) fe changea l'air du vifage, il fe mit de la ftupidité dans la phifionomie, & il eut vne **ciuilité** defcontenancée & incertaine... »[342].

[340] *Clélie, op.cit.,* Tome III, Livre I. p. 221.
[341] *Ibid.,* Tome X, Livre II. p. 581.
[342] *Ibid.,* Tome III, Livre I. p. 224.

Nous pouvons constater que l'adjectif civil est assimilé à celui de doux et modéré, ils sont donnés pour caractériser une personne de tempérament mélancolique, aux plaisirs raisonnables.

6.2.4. LA COURTOISIE

BIBLIOTECA VIRTUAL MIGUEL DE CERVANTES

a) Courtoisie f.f. Civilité, gracieux acceuil. Les Grands gagnent le coeurde tous leurs fujets par la courtoifie, par la douceur de l'accueil qu'ils font à leurs inférieurs. Courtoifie, fignifie auffi un bon offfice, un plaisir qu'on rend volontairement à quelqu'un fans y eftre obligé. Je tiens cette faveur de la *courtoifie* d'un tel. J'attens ce plaisir de voftre *courtoifie*, de voftre humeur obligeante.

Courtoifie, eft auffi un terme honnefte pour demander des faveurs aux Dames. Cet amant s'eft rendu bientoft familier, il luy a demandé la *courtoifie*, il l'a priée de la courtoifer[343].

b) Courtoisie *:* n.f. Service rendu, gracieuseté : « Un autre m'avait fait de la courtoisie…, mais depuis il m'a traité si outrageusement… »(Malh. Bienf. VI, 5).

[343] Dict a) – Tome I.

Auj. il signifie « politesse », comme aussi au XVIIe siècle[344].

c) Courtoisie .n.f. (fin XIIe ; de courtoid). Politesse raffinée. **V. Affabilité, ivilité, politesse.** « Mon cher ami, avait dit le pacha avec cet air de courtoisie parfaite des Turcs de bonne naissance… » (Loti)[345].

Mademoiselle de Scudéry préfèrera la civilité, la politesse, elle n'emploie pas le terme de courtoisie, mais il nous a paru bon de l'ajouter dans notre glossaire, car c'est grâce à la notion de Courtoisie remplacée par la galanterie est apparue dans les textes du XVIIe siècle.

6.2.5. LA POLITESSE

a) Politesse, civile & agreable dans les mœurs, dans les manieres d'agir & d'efcrire. Les voyageurs ont trouvé beaucoup de *politeffe* dans les Cours des Rois de perfe & de la Chine. On ne fçauroit voir plus de

[344] Dict b) – p. 117.

politeffe qu'il y en a à la Cour de France. Malheurbe nous a enfeigné le grand *politeffe* des vers. Balfac avoit une grande *politesse* d'efprit, de ftile[346].

b) Politesse, *n.f. Civilisation :* En envoyant ses colonies par toute la terre, et avec elles la politesse et les lois…(Boss., *H.U.* III, 3.) *Culture intelectuelle, distinction, élégance :* Quelque peine qu'ait l'Italie d'abandonner tout à fait l'empire, elle est prête à vous céder celui de la politesse et des sciences (Boss., *Disc. Récept. Acad. fr.*. 1671). Elle avait été élevée à la cour de France, elle en avait pris toute la politesse (La Fayette, *Clèves* I). Notre langue deviendrait bientôt abondante, si les personnes qui ont la plus grande réputation de politesse s'appliquaient à introduire les expressions ou simples ou figurées dont nous avons été privés jusqu'ici (Fén., *Let.Acad.3).*
Ce mot semble prendre dans la deuxième moitié du XVIIe s. le sens actuel de « respect des bienséances »[347].

c) Politesse. *n.f.* (1659 ; « propreté », 1578 ; a.it. *politezza,* de *polito.* **V. Poli** (i). **1º** (XVIIe). *Vx.* Délicatesse, bon goût. « *La politesse de l'esprit consiste à penser des choses honnêtes et délicates* » (La Rochef.) **2º** (1655). Ensemble de règles qui régisent le comportement, le langage considérés comme les meilleurs dans une société (**V. Bienséance)** ; le fait et la manière d'observer ces usages (**V. Civilité, courtoisie, éducation,**

[345] Dict. c) – p.412.
[346] Dict. a) - Tome II.
[347] Dict b) – p. 382.

savoir-vivre, usage, urbanité). *La politesse chinoise, orientale. Devoir de politesse. Faire une visite de politesse à qqn. Politesse exquise, raffinée. « La politesse, cher enfant, cosiste à paraître s'oublier pour les autres »* (Balz.) *« La politesse n'exprime plus un état de l'âme, une conception de la vie. Elle tend à devenir un ensemble de rites, dont le sens originel échappe »* (Bernanos).- *La politesse de cœur :* L'affabilité qui est inspirée par un sentiment sincère. – *Formules de politesse,* employées dans la conversation, dans une lettre (ex. : S'il vous plaît. Veuillez agréer mes salutations distinguées. Etc.).- Gram. *Pluriel de politesse* (emploi de *vous* au lieu de *tu*). *Conditionnel, futur, imparfait de politesse (ex. :* je voudrais). *Dire, faire qqch. Par politesse. « j'avais l'air de ne la détromper que par politesse »* (Radiguet). Loc. fig. *Brûler la politesse :* partir brusquement, sans prendre congé (CF. Fausser compagnie).- Allus. Hist. *« L'exactitude est la politesse des rois » :* phrase favorite de Louis XVIII. **3º** (1737). Une Politesse : action, parole exigée par les usages. *Échange de politesses. Devoir, faire, rendre une politesse à qqn. « L'urgence de leur besogne leur interdisait de vaines politesses »* (Romain). Ant. *Grossièreté, impertinence, impolitesse, incorrection*[348].

La politesse c'est aussi le contrôle de ses propos, de ses faits pour éviter de blesser autrui. Un défaut peut devenir une qualité, par exemple le mensonge. Dans son roman *Clélie* Mlle de Scudéry disait :

> " ...à travers les devoirs de l'amitié
> et par conséquent l'exacte

[348] Dict c) – p.1475.

> **politesse** qui ne permet pas qu'on la puisse jamais blesser. Mais ce qui me le fait encore plus aimer c'est qu'il était ennemi déclaré du mensonge que je hais plus qu'on ne peut s'imaginer et qu'il était fort exact à dire la vérité. Le mensonge est sans doute une mauvaise chose dit Clitandre, mais à n'en mentir pas, il est assez difficile de s'en passer absolument et s'y on voulait bien prendre garde on verrait que ceux même qui le haïssent le plus s'en servent quelques fois malgré qu'ils en ayent "[349].

D'après Mlle de Scudéry, le bon langage, les bons comportements, les bons usages, la politesse sont issus de la Cour. Plus l'on s'en éloigne et plus l'usage de la politesse diminue. Selon ses réflexions, la seule vraie politesse n'est enseignée qu'à la Cour, et la politesse parfaite ne se trouve que très rarement ailleurs qu'à la Cour . Ainsi, lorsqu'elle parle du monde, elle sous-entend la Cour. (expression que nous employons de nos jours " le beau-monde " qui correspond à des personnes de rang élevé).

[349] *Conversations sur divers sujets, op. cit.,* p. 239.

Une des conversations intercalées traite de la politesse[350], cette qualité englobant aussi bien la civilité, la galanterie, la courtoisie, toutes formant partie intégrante pour qualifier l'être comme honnête Homme. Notre auteur réactualisera ces écrits en ce qui concerne la politesse, en reprenant en 1684 la conversation « De l'air galant ». Elle réaffirme sa position mais en donnant une inflexion plus moraliste. La politesse définit le « savoir-vivre » , le « devoir-être » de l'homme de la société du XVIIe siècle.

BIBLIOTECA VIRTUAL

Madeleine de Scudéry distinguera : la « politesse des usages » où il faudra respecter la variabilité des coutumes sans en faire la critique de la « politesse des mœurs » où il faudra avoir des égards dans les rapports humains ceci conduisant au respect de l'autre et de soi-même. L'éloge du roi et de la Cour qui sert de conclusion à la conversation prend pour modèle le *Livre du Courtisan*[351] de Castiglione qui célèbre l'alliance de la littérature et de la politesse.

Pour illustrer et donner un certain regard sur la politesse, nous avons relevé les passages suivants :

> « Il me semble, dit Cléonte, qu'il y a une façon de parler qu'on peut dire qu'on doit à la **politesse,** c'est

[350] *Ibid.*, « De la politesse » , les exemples seront pris dans *Clélie.*
[351] Castiglione Baltasar, *El cortesano,* Madrid, éd. Espasa-Calpe, 1972.

> lorsqu'on veut louer une personne d'être sage, discrète et considérée, on dit quelquefois qu'elle a beaucoup d'égards pour ses devoirs, pour ses amis, et pour tous ceux avec qui elle est obligée de vivre (…) et l'on peut dire en effet que la science des égards qu'on doit avoir, appartient à la **politesse** et en est en quelque sorte la source. Ce que vous dites, Madame, reprit Cléonte, est fort bien dit, et comme c'est proprement cette science des égards, qui cause l'exactitude qui doit être inséparable de la **politesse,** j'avance hardiment qu'un homme poli ne peut jamais manquer d'être exact, et c'est cela principalement que j'appelle une **politesse** de mœurs »[352].

Un autre passage des conversations, nous renvoie à la définition célèbre de Vaugelas.

[352] *Conversations sur divers sujets, op.cit.*, De la politesse, p. 286.

« Il en est de même de l'usage qui fait la **politesse** ; il varie, et ne peut être véritablement bon qu'à la Cour, si ce n'est en la personne de ceux qui y vont quelquefois ; car enfin il faut un premier modèle en toutes choses. A la Cour, à Paris, et à toutes les provinces proches, les dames ne conduisent jamais les hommes ; nous voyons pourtant qu'il y a des provinces éloignées, où cet usage mal entendu dure encore ; cependant une dame de bon sens doit s'y assujettit tant qu'il durera ; mais ce serait aux hommes de ces pays –là, qui viennent quelquefois dans le monde à ne souffrir plus qu'on les conduisît, et à connaître que cet usage blesse la **politesse**, que les hommes doivent toujours respecter les dames, et non pas s'en laisser conduire »

" ...à la Cour, à Paris et toutes les provinces proches, les dames ne conduisent jamais les hommes ;

nous voyons pourtant qu'il y a des provinces éloignées où cet usage mal entendu dure encore. Cependant une Dame de bon sens doit s'y assujetir tant qu'il durera. C'est aux hommes de ces pays la qui viennent quelque fois dans le monde à ne souffrir plus qu'on les conduisit et à connaître que cet usage blesse la **politesse** ; que les hommes doivent toujours respecter les dames et non pas s'en laisser conduire "[353].

" ...le prince attire dans la cour un grand nombre de gens de qualité qui l'environnent on peut dire qu'ils servent les uns ,les autres pour acquérir **la politesse** "[354].

" ...ceux qui naissent à la Cour ont l'avantage de l'avoir vue en

[353] *Ibid.,* p. 119.
[354] *Ibid., loc.cit.*

naissant "[355].

" ...les cabales qui font les divisions dans les républiques occupent trop l'esprit pour penser aux **politesses** et le désir de plaire à tous ou à un trop grand nombre fait qu'on ne plaît quelquefois à personne "[356].

Mais elle rajoute : cette règle n'est pas sans exception.

" ...il se peut trouver des gens en toute sorte de pays, en toute sorte d'Etat qui auront une naissance si heureuse, qu'ils seront polis naturellement mais cela est assurément très rare. L'Amour des Sciences et des beaux Arts, quand le Prince les favorise sert beaucoup à établir la **politesse.** L'Amour même en échauffant le cœur sert à le faire régner dans le monde, pourvu que la vertu

[355] *Ibid.*, p. 120.
[356] *Ibid.*, p. 161.

règne, sans cela elle le bannit "[357].

Mademoiselle de Scudéry n'a pas eu de difficultés à élaborer les titres de ses recueils de morale, celui de « La Politesse » était évident car sans cette qualité, l'honnêteté serait à bannir, le savoir-vivre était primordial à cette époque dans son milieu

BIBLIOTECA VIRTUAL MIGUEL DE CERVANTES

6.2.6. LA PRUDENCE

La mesure rejoint la prudence et nous l'attribuerons au caractère mélancolique, à une humeur sans grande passion mais où les sentiments sont raisonnés. La prudence et la mesure sont aussi des traits de caractères décisifs afin d'atteindre le rang d'honnête homme, qui dit prudence, dit prendre conseil, mesurer ses propos, en voici les définitions :

a) Prudence, f.f. C'eft la premiere def vertus cardinales, qui enfeigne à bien conduire fa vie & fes mœurs, fes discours & fes actions fuivant la droit raifon. La *Prudence* nous oblige à bien examiner les choses, à prendre confeil. Un Juge doit juger avec *prudence* & circonfpection[358].

[357] *Ibid.*, p. 179.
[358] Dict a) – Tome II.

b) Prudence, n.f. *Sagesse, vigilance :* Remettez-vous, Seigneur, et qu'en vous la prudence Bannisse la fureur d'avecque la puissance (ROTR., *Laure persée.*I,10). Et trompant de Colbert la prudence importune…(BOIL., *Sat.* VIII, 181). *Discernement, jugement :* (Ce monarque) Qui, séparant le bon d'avec son apparence, Décide sans erreur, et loue avec prudence (MOL., *Val de Gr.,* 296). Le sens actuel de « modération, retenue de celui qui évite les dangers », était usuel au XVIIe s[359].

c) Prudence, *n.f.* (1200 ; lat. *prudentia)* **1º** *Vx.*Sagesse ; conduite raisonnable (vertu cardinale). **V. Sagesse.** « *Il est vrai que du ciel la prudence infinie…*(CORN.) **2º**(XVIe). *Mod.* Attitude d'esprit de celui qui, réfléchissant à la portée et aux conséquences de ses actes, prend ses dispositions pour éviter des erreurs, des malheurs possibles, s'abstient detout ce qu'il croit pouvoir être source de dommage. « *Art, c'est Prudenc. Quand on n'a rien ni à dire , ni à cacher, il n'y a pas lieu d'être prudent* » (GIDE). Avoir de la prudence. Annoncez-lui la vérité avec beaucoup de prudence. **V. Ménagement, précaution.** « *La jeunesse en face de la maturité ; l'audace, le goût du risque en face de la prudence* » (MART. du G.) – *Conseils de prudence aux automobilistes. Se faire vacciner contre une maladie par prudence, par mesure de prudence.* PROV. *Prudence est mère de sûreté.* LOC. *Avoir la prudence du serpent,* allusion á la ruse du démon qui prit la précaution de se déguiser en serpent pour tenter Ève. « *Quand il s'agit de défendre sa bourse contre les artistes, il est d'une prudence*

de serpent »(R. ROLLAND). **3º** (Surtout plur.). Littér. Acte, manifestation de prudence. **V. Précaution.** « *Le tout avec des prudences pour n'être pas vue, parce qu'on est en grand deuil*…(MONTHERLANT) ANT. *Bêtise, égarement, imprévoyance, imprudence, insouciance, légèreté Témérité*[360].

Dans les portraits retracés dans *Clélie* nous trouvons ce qualificatif de prudent, il appartient aux personnes raisonnables, et au tempérament des mélancoliques.

BIBLIOTECA VIRTUAL MIGUEL DE CERVANTES

6.2.7. LA MESURE

a) Mesure : fe dit figurément en Morale. Du menagement des temps, des occasions, & des autres circonftances, qui font resuffir, ou qui ruinent toutes les affaires. Un Prince qui entreprend une guerre doit bien prendre fes mefures, obferver bien des precautions, faire de grands preparatifs. Il doit prendre des mefures avec les Princes voifins[361].

b) Mesure, an.f. (dic.Class.) Distance convenable pour donner ou parer un coup d'épée, et par extension un coup quelconque.

Auj. être en mesure de (suivi d'un infinitif) c'est « avoir la possibilité de » **.**

[359] Dict b) – p.396.
[360] Dict c) – p. 1558.
[361] Dict a) – Tome II.

De mesure, mesuré : Ses gestes concertés, ses regards de mesure (Corn.,oth., 405)

Hors de mesure, déconcerté, empêché d'agir : « Et je vais égayer mon sérieux loisir a mettre Amphitryon hors de toute mesure (Mol.,Amph., 1493)

Les mesures (pl.), Ménagements, dispositions prudentes

BIBLIOTECA VIRTUAL

Perdre ses mesures, devenir vulnérable, perdre l'avantage, être déconcerté.

Rompre les mesures de quelqu'un, contrarier ses projets :

Selon le Père Bouhours, en 1671, ces expressions figurées, empruntées au langage des armes, étaient assez nouvelles[362].

c)Mesure, *n.f.* (1080 ; lat. *mensura,* rac. *Metiri* « mesurer » **3º** Appréciation de la valeur, de l'importance d'une chose. **V.**

Évaluation. *« Le temps fuyait, et il n'en avait ni le sentiment ni la mesure »* (A :Hermant). Valeur, capacité appréciée ou estimée. *La mesure de ses forces. Donner sa mesure, la mesure de son talent :* montrer ce dont on est capable. *« Il est des hommes qui donnent leur mesure du premier*

coup »(Delacroix). Modération dans le comportement. **V. Circonspection, précaution, retenue[363].**

6.2.8. LA DISCRÉTION

a) Discretion. .f.f. Prudence, modeftie qui fert à conduire nos actions & nos paroles. Quand on eft coftitué en dignité, il faut fe conduire avec grande *difcretion*. Quand on parle devant des inconnus, ou des ennemis, on ne le sçauroit faire avec trop de *difcretion.*

Difcretion, fignifie auffi, jugement, difcernement. A fept ans on eft en âge de *difcretion,*on connoift, ce qui est bon ou mauvais. Cet homme eft fi ftupide, qu'il n'a pas la *difcretion* de voir que la longueur de fa vifite incommode.

Au jeu on appelle difcretion, ce qu'on laiffe à la volonté du perdant. C'eft un moyen de faire un prefent déguisé à une femme, de jouer contre elle une difcretion.

On dit en termes de Guerre, qu'une place fe rend a difcretion, pour dire, à la mercy du vainqueur, par la confiance qu'on a qu'il ufera bien de fa

[362] Dict b) – p. 322.
[363] Dict. c) – p. 1188.

victoire.

Vivre à difcretion, c'eft vivre en honnefte homme à une table commune, & fans qu'on prenne un plat particulier pour foy & fur fon compte. C'eft ainfi qu'on en ufe dans les Auberges & Meffageries.

On dit en controfens des foldats, qu'ils vivent à difcretion, lorsqu'ils vivent en liberté chez leurs hoftes, & qu'il n'y a aucune taxe ni payment de ce qu'ils prennent. Le vray moyen de rÜiner une ville, c'eft d'y laiffer des foldats vivre à difcretion[364].

b) Discrétion, n.f. Jugement, discernement (on dit encore parfois âge de discrétion, âge de raison). Faculté d'user à volonté d'une chose : …Guillaume (le charetier)qui, de son côté, `par reconnaissance, lui donnait la discrétion. Ce qui plaisait si fort au soldat qu'il menait non seulement à ce cabaret tous ses amis, il y faisait même ses enrôlements (LE SAGE, Diable boit. VII). On dit encore à discrétion, « à volonté » **Par discrétion,** par conjecture (expression du XVIe s. vieillie au XVIIe s.) : Je ne sais ce qu'il veut dire, mais je le devine par discrétion (Malh., Comm. Desportes) Gage fixé par le gagnant, et que doit donner celui qui a perdu au jeu : Le bal, les collations, Les présents, les discrétions N'ont point avancé mon affaire (Corn., Mascarade des enfants gâtés). Auj. il signifie « retenue, réserve » comme aussi au XVIIe s[365].

[364] Dict. a) - Tome I.
[365] Dict b) – p. 157.

c) Discrétion, *n.f.* (1160 ; lat. *discretio « discernement ».* **I.** *Vx.* Discernement ; pouvoir de décider. *S'en remettre à la discrétion de qqn :* s'en rapporter à sa sagesse, à sa compétence. Mod. *Être à la discrétion de qqn :* dépendre entièrement de lui, être en son pouvoir. *« Vous êtes en notre pouvoir, à notre discrétion »* (Hugo). **V. Discrétionnaire.** *Loc. adv.* Cour. À discrétion : comme on le veut, autant qu'on le veut. **V. Volonté** (à). *Manger, boire à discrétion* (Cf. à gogo) *Servez-vous à discrétion. Vin à discrétion.* **II.** (XVIe). **1º** Retenue dans les relations sociales. **V. Décence, délicatesse, réserve, retenue, tact.** *Il a trop de discrétion pour vous rendre visite sans prévenir. « Un ediscrétion, une peur de s'imposer, de gêner, une pudeur de sentiment, une réserve perpétuelle »* (R. Rolland). *« Il s'efface, par discrétion, pudeur, crainte de me gêner »* (Gide). **2º** Qualité consistant à savoir garder les secrets d'autrui. *« Il me faut une impénétrable discrétion et un silence absolu »* (Maupass.). Discrétion assurée. Ant. Impudence, sans-gêne, indélicatesse, indiscrétion[366].

6.2.9. *LA SAGESSE*

a) Sagesse, f.f. Pleine connoiffance, parfait difcernement des chofes. On le dit par excellence de Dieu. Tout le monde eft l'ouvrage de la sageffe infinie de Dieu. On a appellé auffi le Verbe, la sageffe incarnée. Sageffe, fe dit auffi par participation des hommes & des connoiffances qu'ils

[366] Dict c) – p. 550.

peuuent acquerir dans la Physique & dans la Morale. La philosophie eft l'eftude de la sageffe, l'amour de la sageffe. La sageffe de Salomon luy donnoit la connoifffance de la nature depuis le cedre jufqu'à l'hyffope. Socrate & les Stoïciens ont fait des leçons de sageffe : Cardan en a efcrit cinq- L'Evangile a confondu toute La sageffe des Payens. Sageffe, fignifie quelquefois, Jugement, prudente conduite, En beaucoup d'occafions, c'est sageffe que de fe taire. Cette affaire a été maniée avec une grande sageffe & dextérité. C'est une sageffe d'acquitter fes dettes, de mettre quelque argent en referve. Sagesse, à l'efgard des femmes & des enfants fignifie, Modeftie, pudeur, retenuë. Les filles doivent toujours vivre avec beaucoup de sageffe. Sagesse, fe dit auffi en termes de Chaffe, des chiens qui ont une certaine retenuë & jufteffe dan sleurs mouvements, neceffaires pour bien chaffer. On attribuë la sageffe aux chiens Anglois, & la gaillardife aux françois. On dit proverbialement, que la sageffe des hommes eft folie devant Dieu. On dit auffi, que toute la sageffe n'est pas enfermée dans uen tefte, pour dire, qu'il faut que les plus habiles prennent confeil[367].

b) Sagesse on ne trouve pas de définition dans le dict. de Dubois et Lagane.

c) Sagesse, *n.f.* (XIIIe ; de sage). 1º *Vx* ou littér. Connaissance juste des choses ; « Parfaite connaissance de toutes les choses que l'homme peut savoir » (Descartes) V. Connaissance, raison vérité. *Minerve, déesse de la*

[367] Dict a) – Tome III.

sagesse. « La liberté intellectuelle, ou sagesse, c'est le doute » (Alain)[368] .

Dans Clélie la sagesse par rapport au sentiment amoureux est très présente. La retenue est importante afin de maintenir les bienséances, il faut en apparence garder ses distances envers l'être aimé. Nous pourrons observer dans le passage qui suit combien la sagesse est liée à l'honnêteté.

> « Elle n'auoit point crû, dis-ie, qu'il fuft poffible de trouuer vn Amant qui n'euft que d'innocens defirs, & que de fages transports : fi bien que defefperant de rencontrer vn homme affez vertueux pour aimer de la maniere dont elle auoit imaginé que deuoit eftre l'amour d'vne honnefte Perfonne, elle auoit refolu de ne rien aimer que la gloire »[369].

[368] Dict c) – p. 1750.
[369] Clélie, *op.cit.,* Tome III, Livre I, p. 425.

6.2.10. LA GÉNÉROSITÉ

Voyons comment cette vertu est perçue par certains auteurs de l'époque. Descartes nous en donne sa propre perception :

> " Je crois que la vraie générosité, qui fait qu'un homme s'estime au plus haut point qu'il peut légitimement estimer, consiste seulement , partie en ce qu'il connaît qu'il n'y a rien qui véritablement lui appartienne que cette libre disposition de ses volontés, ni pourquoi il doive être loué ou blâmé sinon pour ce qu'il en use bien ou mal ; et partie en ce qu'il sent en soi-même une ferme et constante résolution d'en bien user, c'est-à-dire de ne manquer jamais de volonté pour entreprendre et exécuter toutes les choses qu'il jugera être les meilleures. Ce qui est suivre

parfaitement la vertu "[370].

a) Générosité : f.f. Grandeur d'ame, de courage, magnanimité, bravoure, libéralité, & toute autre qualité qui fait le genereux[371].

b) Générosité : n.f. Noblesse de sentiments, magnanimité, bravoure :
« C'est générosité quand pour venger un père Notre devoir attaque une tête si chère (Corn., Cid, 1197).

« Cette générosité surprenante qui vous fit risquer votre vie, pour dérober la mienne à la fureur des ondes (Mol., Av.I,I).

Aujourd'hui il ne signifie plus que « libéralité » ou plus rarement « don de soi »[372].

c) Générosité, n.f. (v. 1400 ; lat. generositas). Caractère d'un être généreux, d'une action généreuse. **1º** Vx. Qualité d'une âme fière, bien née ; sentiment de l'honneur. **V. Courage, noblesse, vaillance, valeur. 2º** Qualité qui élève un homme au-dessus de lui-même et le dispose à sacrifier son avantage à celui de sautres, à se dévouer. **V. Abandon, don, oubli** (de soi-même) ; **abnégation, désintéressement ; cœur, grandeur** (d'âme), **noblesse.** Spécialt. Sentiment d'humanité qui porte à se montrer bienveillant, charitable, à pardonner, à épargner un ennemi.

[370] De Sacy, *op.cit.,* p.146.
[371] Dict a) – Tome I.

V. Bonté, indulgence. Il en a parlé, sans générosité. **3º** Disposition à donner plus qu'on n'est tenu de le faire. **V .** Largesse, libéralité. « La générosité est si sacrée chez ce peuple qu'il est permis de voler pour donner » (Stendhal). Générosité démesurée, excessive. **V : Prodigalité.** –Au plur. Faire des générosités. **V. Bienfait, cadeau, don.** « Ceux-là qui s'enrichissent de ses générosités trouvent qu'il ne fait que son devoir » (B.Constant)[373].

BIBLIOTECA VIRTUAL MIGUEL DE CERVANTES

> « Ha ! Madame, dit alors Amilcar à Racilia, pour eftre fi **genereufe** vous n'eftes guere pitiable, de n'avoir pas fongé que la veüe de cette belle Perfonne eftoit fort propre à confoler des malheureux… »[374].

> «…& il fallut qu'elle fe refoluft à demeurer chez Racilia : car elle auoit trop de **générofité** pour dire la caufe qui luy faifoit fouhaiter d'aller à Rome, puis qu'elle ne le pouuoit fans expofer la vie de

[372] Dict b) – p. 253.
[373] Dict c) – p. 859.
[374] *Clélie*, *op.cit.*, Tome III, Livre I, pp. 103-104.

Brutus »[375].

Dans le premier exemple pris dans *Clélie* , l'adjectif généreux est juxtaposé à l'adjectif pitiable, l'auteur paraît nous dire que la générosité ne va pas sans la piété, à nouveau nous nous trouvons devant un emploi hyperbolique de l'adjectif « *généreux* » par rapport à l'emploi actuel, le don de soi n'était pas mesuré, la spontanéité, la passion des sentiments étaient omniprésentes.

Dans le second exemple , le substantif « *générofité* » est signe de pudeur, nous pouvons donc remarquer que l'emploi est bien différent du premier exemple, et même opposé la pudeur étant la retenue, la générosité le don . Cela démontre la diversité d'emplois du vocabulaire au XVIIe siècle qui pouvait varier selon le contexte.

6.2.11. LA BONTÉ

a) Bonté, f.f. Attribut de la Divinité, quand on la confidere fouverainement bonne à caufe de fa clemence, de fa misericorde, de fes

[375] *Ibid.*, p. 397

graces.

Bonté, en Physique, eft la qualité de ce quieft bon dans chaque corps, ce qui le perfectionne. La Bonté de la terre, la bonté de l'or, ce corps a tant de degrés de bonté, on ne fauroit trop loüer la bonté de cette eftoffe. On admire la bonté de fon efprit, de fa memoire.

Bonté, en Morale Chrêtienne, fe dit de la vertu, & particulierement de la charité, de la douceur, des mœurs, de l'inclination à affifter fon prochain, de la patience à fouffrir pour l'amour de dieu.

Bonté, dans les Princes, fe dit particulierement de leur clemence.

Bonté, Fe dit auffi des actions, & est opposé à malice.la *bonté* d'une action depend fouvent de l'intention avec laquelle on la fait. Cet homme eft plein de *bonté,* fans malice ; c'eft la *bonté* même. Il fignifie auffi. Simplicité, facilité. Fottife. Cet homme s'eft ruiné par fa *bonté.*

Bonté, fe dit auffi des fimples civilités. Vous aurez la bonté de faire tenir ma lettre, je rends grace à vos bontés[376].

b) Bonté, n.f. Qualité de ce qui apparaît bon au goût, au jugement, etc. ; bonne qualité, excellence. Un mets si plein de bonté (La Fontaine, Conte IV, II).

Aujourd'hui comme aussi au XVIIe siècle il signifie « qualité d'une personne compatissante, charitable, etc. »

Bon adj. Vaillant, courageux, généreux, sincère, franc, naïf
Bon : adv. Beaucoup, cher. Du bon du cœur : sincèrement
De bon, tout de bon, tout à bon, sérieusement
Il fait bon, il est avantageux, à propos.
Faire bon : garantir, cautionner[377].

c) Bonté, *n.f.* (XIIe ; lat. *bonitas,-atis)* **I.** *(Rare).* Qualité de ce qui est bon (**I**) ; bonne qualité. **V. Excellence.** *Bonté d'une terre, d'un vin.* **II. 1°** Qualité morale qui porte à faire le bien, à être bon (**II**) pour les autres. **V. Altruisme, bénignitébienveillance, bonhomie, clémence, compassion, humanité, indulgence, magnanimité, mansuétude, miséricorde, pitié.** *« Nul ne mérite d'être loué de bonté, s'il n'a pas la force d'être méchant »* (La Rochef.)[378].

Dans Clélie nous trouverons la bonté en tant que bienveillance, complaisance et amabilité, en voici quelques exemples :

> « Il fe confirma mefme en la **bonne** opinion qu'il auoit d'elle

[376] Dict a) – Tome I.
[377] Dict b) – p. 57.
[378] Dict c) – p. 199.

par diuerfes chofes qu'elle dit ce jour là à l'auantage de la **bonté** ; car enfin (difoit-elle à Hermilie, qui fouftenoit qu'il eftoit quelques-fois defauantageux d'eftre trop **bonne**) le grand efprit fans **bonté** fe fait craindre & haïr,… »[379].

« i'aime fans doute beaucoup mieux la grande **bonté** Fans efprit, que le grand efprit fans **bonté.** »[380].

« En vérité, reprit Hermilie, ces perfonnes qui font fi **bonnes** qu'elles ne peuuent iamais eftre mefchantes, ne diuertiffent guere ; & à dire tout ce que ie penfe, ie croy que la **bonté** toute feule a quelque chofe de languiffant, de fade, & d'ennuyeux, qui fait qu'on la peut conter prefque pour rien

[379] *Clélie*, *op .cit.*,Tome III, Livre I, p. 307.
[380] *Ibid.*, p. 308.

dans le cœur de certaines gens »[381].

« Ha ! Hermilie, s'efcria Lucrece, vous eftes vne mauuvaife perfonne de dire ce que vous dites, car il eft conftamment vray, que l'efprit fans bonté n'eft propre qu'à faire du mal ;& que la **bonté** fans efprit a du moins cét auantage qu'elle ne peut iamais nuire, Mais reprit Hermilie, la **bonté** exceffiue nuit bien fouuent à celles qui l'ont… »[382].

Dans ces quelques exemples nous pouvons remarquer que l'auteur associe bonté avec esprit, nous pensons que pour mademoiselle de Scudéry la **bonté** était un signe d'estime et de sincérité, alors que son amie Hermilie pense au contraire qu'elle nuit à l'individu.

Lorsque l'on fait le portrait d'une personne du XVIIe siècle, un des traits de caractères fondamental est la bonté.

[381] *Ibid., loc.cit.*
[382] *Ibid.*, p. 310.

6.2.12. L'INCLINATION

a) Inclination : fubft.fem. fe dit figurément en chofes fpirituelles des affections de l'ame ; & fignifie alors une pente ou difpofition naturelle à faire quelque chofe. Les uns ont de l'*inclination* aux armes ; les autres à l'eftude ; les uns à la vertu, les autres à la defbauche, on ne reüffit jamais bien en une chofe, quand on force fon *inclination.*
Inclination se dit auffi de l'amour, de la bonne volonté qu'on a pour quelqu'un. Ces deux amis ont beaucoup d'*inclination* l'un pour l'autre, ils s'aiment d'*inclination.* Cet amant voit que fa maiftreffe a beaucoup *d'inclination* pour luy[383].

b) Inclination : n.f. Personne ou chose aimée :
« N'auriez-vous point quelque secrète inclination, avec qui vous souhaiteriez que votre père vous mariât ? » (Mol., Am.méd. I,3)
La chasse, le jeu est son inclination (Acad. 94).
Le XVIIe siècle connaissait surtout le sens actuel de « penchant ». Le sens actuel de « inclination » est signalé comme nouveau par Sorel en 1671[384].

c) Inclination, n.f. (Inclinacion, 1236 ; lat. Inclinatio) **1º** Mouvement affectif, spontané vers un objet ou une fin. **V. Appétit, désir, envie, penchant, propension, tendance.** Inclination innée, naturelle (**v. Nature, tempérament).** « Ses bonnes inclinations s'altèrent »

[383] Dict a) – Tome I.
[384] Dict b) – p. 279.

(Chateaub.) Inclinations et passions. Combattre ses inclinations. Agir contre sa propre inclination. **V. Goût.** Suivre son inclination. Avoir de l'inclination, une certaine inclination à mentir. **V. Enclin, porté, sujet** (être).- « La vie n'avait pas trop contrarié son inclination naturelle au bonheur » (France). Montrer de l'inclination, une vive inclination pour l'aventure, les sciences. **V. Attrait, disposition.-** Tendance morale, Inclinations égoïstes, altruistes, supérieures **2º**Vieilli. Mouvement qui porte à aimer qqn. **V. Affection, amour, sympathie.** « De l'amour, de l'inclination, comme tu voudras » (Marivaux). Tendre, vive inclination pour qqn, Mariage inclination[385].

> « …c'est en cét âge là qu'il eft poffible de s'oppofer aux mauuaises **inclinations,** & de cultiuer les bonnes, pourueû qu'on fe donne la peine de bien obferuer le naturel de ceux qu'on veut corriger »[386].

> « …il auoit une efpece d'amitié pour Artaxandre, qui euft pû deuenir vn peu trop tendre, fi elle ne fe fuft oppofée à cette

[385] Dict c) – p. 979.
[386] Clélie,*op.cit.*, Tome III , Livre I. p. 192.

inclination naiffante. »[387].

« …car enfin difoit Lucrece à Brutus, fi vous pouuuez perfuder à Valerie qu'vne honnefte Perfonne peut auoir vne affection de la nature que vous la voulez, ie confentiray à fouffrir la voftre : à condition que vous ne m'obligerez iamais à faire vne defobeïffance publique à mon Pere : qu'en cas qu'il difpofe de moy contre mon **inclination**, vous ne fouffrirez fans me haïr… »[388].

L' inclination dans Clélie est synonyme de penchant. Nous pouvons remarquer que dans le premier exemple, l'éducation des enfants jouait un rôle important. Les tendances, les penchants sont naturels, et selon qu'ils soient bons ou mauvais il ne faut pas attendre pour les corriger.

Dans le deuxième exemple, le penchant est un sentiment d'attirance que l'on éprouve envers une autre personne, et au cours des conversations, nous le retrouverons très fréquemment.

[387] *Ibid.*,Tome II , Livre III, p.1357.
[388] *Ibid.*, Tome III, Livre I, pp. 422-423.

6.2.13. LA CONSTANCE

a) Constance, f.f. Force d'efprit qui entretient toûjours l'ame dans une même affiette, en une même fermeté, quelque ébranlement que fouffre le corps par la douleur, l'affliction, la neceffité, ou autres caufes semblables. La conftance des Stoïques leur empêchoit d'avoüer que la douleur fuft un mal. La conftance des Martyrs eft ce qui a augmenté la Religion Chrêtienne.

Conftance, fignifie auffi la fermeté qui fait perfeverer dans l'execution d'un loüable deffein qu'on a entrepris. Ce n'eft pas affez que d'entreprendre de grands deffeins, il les faut executer avec *conftance*. La plus belle qualité qu'on demande à un amant c'est la *conftance*[389].

b) Constance, n.f. *Fermeté, force d'âme :* Ses douleurs (de la Rochefoucauld) étaient au point que toute sa constance était vaincue…l'excès de ses douleurs l'agitait de telle sorte qu'il était en l'air dans sa chaise avec une fièvre violente (Sév., 23 mars 1671). *Dureté, insensibilité :* Ses yeux indifférents ont déjà la constance d'un tyran dans le crime endurci dès l'enfance (Rac.. *Brit.,* 1711). Auj. il a conservé le

[389] Dict a) – Tome I.

sens, usuel aussi au XVIIe s. , de persévérance, continuité[390].

c) Constance, *n.f.*(déb. XIIIe ; de *constant).* **1º** *Vieilli.* Force morale, fermeté d'âme qui perment de garder l'empire sur soi-même. **V. Courage, énergie, fermeté, force, résolution.** *Souffrir, endurer son mal avec constance. « La constance n'est-elle pas la plus haute* expression *de la force ? »* (Balz.) **2º** *Littér.* Persévérance dans ce que l'on entreprend. *Travailler avec constance. La constance d'un amour ; la constance en amour.* **V. Fidélité. –** *Fam.* Patience. *Vous avez de la constance de l'attendre si longtemps !* **3º** Qualité de ce qui ne cesse d'être le même. **V. Continuité, invariabilité, permanence, persistance, régularité.** *La constance d'un phénomène. « Cette constance de la nature à reproduire toujours de la mêmem façon ses plus infimes détails »* (Loti). Ant . ***Inconstance ; changement, instabilité, variabilité***[391]**.**

> « Perfandre n'est plus qu'vn infidelle, repliqua-t'il, & ie fuis deuenu **conftant.** Mais fi Perfandre eft infidelle, refpondit Cefonie, vous dittes qu'il l'eft pour l'amour de moy ; ainfi ie ne croy pas qu'il vous foit fort auantageux de luy dire cette efpece d'iniure en ma prefance.Mais Madame reprit-

[390] Dict b) – p. 106.
[391] Dict c) – p. 374.

> il, s'il eft auantageux à Perfandre d'eftre deuenu fidelle pour la mefme raison ? Il y a encore fi peu que vous croyez n¡eftre plus inconftant, repliqua t'elle, que quand vous devriez deuenir, vous auriez pour le moins encore cinq ou fix heures à m'aimer »[392].

BIBLIOTECA VIRTUAL MIGUEL DE CERVANTES

> « Elles eftoient fans doute fort triftes dans le fons du coeur, principalement Clelie, mais leur trifteffe eftoit fage, & Clelie entre les autres tefmoigna vne **conftance** admirable »[393].

Notre auteur est certainement le vif représentant de la constance, cinquante longues années de tendre amitié entre un homme et une femme paraît de nos jours un record.

[392] *Clélie*, *op.cit.*, Tome IV,Livre III, p. 1239.
[393] *Ibid.*, Tome X, Livre III, p. 1082.

6.2.14. LA FIDÉLITÉ

a) Fidélité : f.f.Entretien des ferments qu'on a faits, des paroles qu'on a données. On fait tacitement un ferment de fidelité au Roy & à fa patrie en naiffant. La fidelité des Martyrs a été reconnuë par leurs souffrances, le chien eft le fymbole de la fidelité[394].
Fidelité, fignifie auffi, une vérité exacte & fincere. Ces depofitions ont été rédigées par efcrit avec grande fidelité.

b) Fidélité, n.f. *Probité, honnêteté :* Vous savez que j'ai voulu que les coffres fussent ouverts et qu'il régnât une fidélité dans la maison qui n'eût besoin d'aucune précaution (Maintenon, *Avis aux maîtresses des classes,* déc. 1691)[395].

c) Fidélité, *n.f.* (fin XIIIe ; lat. *fidelitas* ; a remplacé *féalté. féauté, de féal*). **1º** Qualité d'une personne fidèle (à qqn). **V. Dévouement, loyalisme.***Fidélité à envers qqn. Jurer fidélité. serment de fidélité.* **V. Allégeance. 2º** Constance dans les affections, les sentiments. **V. Attachement, constance.** *Éprouver la fidélité de qqn. Fidélité du chien. Fidélité conjugale.* **V. Fidèle.** *Les époux se doivent fidélité. Les femmes fidèles « ne pensent qu'à leur fidélité et jamais à leurs maris »* (Giraudoux). **3º**Fidélité à (qqch) : le fait de ne pas manquer à , de ne pas trahir. *Fidélité à un serment, à une promesse. Fidélité à une habitude, à ses*

[394] Dict. a) – Tome I.
[395] Dict. b) - p. 230.

convictions. **V. Attachement** .**4°**Conformité à la vérité. **V. Exactitude, véracité.** *Fidélité d'une traduction ; d'une reproduction.* **V. Correction. 5°**Qualité de ce qui est fidèle (6°) Qualité dans la reproduction du son et de l'image par un appareil (radio, télévision, électrophone). Ant. Déloyauté, trahison ; inconstance, infidélité. Mensonge. Erreur, inexactitude[396].

Dans *Clélie*, la fidélité au sein de l'amitié surtout, est primordiale, nous avons relevé quelques exemples :

> *Billet du malheureux Aronce à l'incomparable Clélie :*
>
> « Je ne fçay de quoy on m'accufe, Madame ; mais ie fçay bien que ie n'ay rien fait que vous aimer, depuis que i'ay commencé d'eftre à vous. Cependant pleignez moy, ie vous en coniure, & quoy qu'il m'arrive, foyez auffi **fidele** que ie le fuis »[397].
>
> « Madame, reprit-il, s'il eft auantageux à Perfandre d'eftre

[396] Dict. c) – p. 779.
[397] *Clélie*, *op.cit.*, Tome IX , Livre I, pp. 542-543.

> deuenu **fidelle** pour la mefme raison ? Il y a encore fi peu que vous croyez n'eftre plus **inconftant**, repliqua t'elle, que quand vous devriez deuenir, vous auriez pour le moins encore cinq ou fix heures à m'aimer »[398].

Comme nous pouvons l'observer dans le dernier exemple la constance et la fidélité vont de paire.

BIBLIOTECA VIRTUAL MIGUEL DE CERVANTES

6.2.15. LA SINCÉRITÉ

> « Bien que la sincérité et la confiance aient du rapport, elles sont néanmoins différentes en plusieurs choses : la sincérité est une ouverture du cœur, qui nous

[398] *Ibid.*, Tome IV , Livre III, p. 1239.

> montre tel que nous sommes ; c'est un amour de la vérité, une répugnance à se déguiser, … »[399].

a) Sincérité, ff. Qualité de ce qui eft fincere. Il y a de la Sincerité dans fon procédé, dans fes confeils[400].

b)Sincérité, Ce terme n'est pas dans ce dictionnaire.

c) Sincérité, n.f. (déb. XIIIe ; lat. sinceritas). **!º** Qualité d'une personne sincère. **V. foi** (bonne), **franchise, loyauté.** « Et la sincérité dont son âme se pique A quelque chose, en soi, de noble et d'héroïque » (Mol.). Il « donne, en toute sincérité…son opinion » (Bernanos). **2º** Caractère de ce qui est sincère. « Vous doutez de la sincérité de mes paroles » (Muss.). « Ils échangeaient des confidences… avec une liberté, une sincérité d'accent… » (Romains). **3º** Authenticité, absence de trucage. « Le lieutenant Grappa se saisit de mes papiers, en vérifia la sincérité » (Céline) Ant. Hypocrisie, insincérité[401].

> « Pour vous tefmoigner que ie fuis la plus **fincere** perfonne du monde, ie vous auoüe

[399] La Rochefoucauld, *op.cit.*, p. 194
[400] Dict. a) Tome III
[401] Dict. c) – p. 1817.

ingenuëment que i'ay eu quelque ioye que vous m'ayez fourny un pretexte de manquer à la parole que ie vous auois donnée, de ne faire plus de nouuelles amitiez : car fi vous aurez trouvé une agreable Amie, ie puis me vanter d'auoir rencontré un fi agreable Amy, que ie le croy digne d'eftre Amant de cette belle Perfonne dont vous me faites le Portrait.

(…)

De forte qu'à vous parler **fincerement,** i'aurois eu pour le moins autant de peine à m'empefcher de recevoir ce nouvel Amy, que vous en auriez fi ie voulois vous obliger de rompre voftre nouuelle Amie »[402].

[402] *Clélie*, *op.cit.,* Tome III, Livre I. pp. 213-214.

6.2.16. LA DROITURE

a) Droiture. f.f. Action de celuy qui va droit, qui rend juftice. Droiture des fentiments. Droiture du cœur. Ce mot eft de peu d'ufage.
À droiture. adv. Directement. Il ne fe dit que des lettres & des nouvelles[403].

b) Droiture, n.f. *Loyauté, honnêteté :* Quand, par exemple, vous n'aurez que deux pistoles, et qu'il faudra que vous en donniez une par droiture (Maintenon, *Instr. A la classe bleue,* 1714). **A droiture, à la droiture, en droiture,** *directement :* Faire venir à droiture les livres que vous aviez résolu de nous envoyer (Chap., *Let.* II, 463). Il me semble que nous devrions nous adresser nos lettres à la droiture (Corbinelli, *Let.,* 18 sept. 1672)[404].

Plur. **Les droitures**, *les actes loyaux et francs :* Toutes les farces qui se sont faites ici entre les Grignans et les Fourbins : les ruses de ceux-ci, les droitures des autres (Sév., avr. ou mai 1674).

c)Droiture. *n.f.* (fin XIIe ; au sens 1°, puis « droit, justice » ; de droit 1) **1°** *Vx.* Direction en droite ligne. *En droiture.* **2°**(XVIIe). *Mod.* Qualité d'une personne droite, loyale, dont la conduite est conforme aux lois de la morale, du devoir. **V. Franchise, honnêteté, loyauté, probité,**

[403] Dict. a) – Tome I.
[404] Dict. b) – p. 166.

rectitude, sincérité. *Droiture de caractère, de cœur. « Il voyait l'honnêteté de ma nature, la pureté de mes mœurs et la droiture de mon esprit »* (Renan). Ant. Déloyauté, improbité, malhonnêteté[405].

Dans *Clélie* nous trouverons de nombreux passages en ce qui concerne cette qualité primordiale pour une personne honnête, nous avons relevé des synonymes de droiture, car ce terme était peu employé, voici quelques exemples :

BIBLIOTECA VIRTUAL MIGUEL DE CERVANTES

> « Il dit les chofes d'vn air fi franc & fi ingenieux, qu'il peut tromper toute fa vie »[406].

> « Mais il faut au contraire regarder la vérité comme l'ame de la probité, s'il faut ainfi dire »[407].

> « Cependant la verité eft le lien vniverfel qui maintient l'ordre dans le monde ; c'eft fur elle que fe fondent la foy publique, le droit

[405] Dict. c) – 581.
[406] *Clélie*, *op.cit.*, Tome IX, Livre I p.95.
[407] *Ibid.*, p. 98.

des gens, & la juftice »[408].

Dans une des conversations intercalées, comme nous l'avons vu dans le chapitre 5 , la sincérité est à l'honneur, il n'existe pas de mensonges innocents.

6.2.17. LA GLOIRE

a) Gloire : fubft. fem. fignifie quelquefois, Orgueuil, prefomption, bonne opinion qu'on a de foy-même. Ce Noble a une forte *gloire* qui empêche qu'0n ne le frequente. Ce qui gâte bien des Auteurs, c'eft la vaine *gloire.*

On dit, qu'un homme fait *gloire* d'une chofe, lorsqu'il s'en vante, qu'il s'en fait honneur. Cet homme me fait *gloire* de la Noblesse, cet autre fait *gloire* d'eftre parvenu aux grands employs malgré fa baffe naiffance, un infame fait *gloire* de fon vice[409].

b) La gloire : n.f. Honneur, considération, qualité flatteuse :
« Il vous est doux de voir un aveu plein de gloire Sur les feux d'un rival marquer votre victoire » (Mol.,D.G. 1052) *Réputation intacte aux yeux d'autrui et aux yeux de soi-même :* « Laissez-moi seule ; ici ma gloire

[408] *Ibid,* p. 99.
[409]Dict a) –Tome I.

se hasarde ; D'un et d'autre côté je vois qu'on nous regarde » (Th. Corn., Am.à la mode II,1). Et je veux que la voix de la plus noire envie élève au ciel ma gloire et plaigne mes ennuis (Corn., *Cid,* 971). Il y va de ma gloire, il faut que je me venge ; Et de quoi que nous flatte un désir amoureux, Toute excuse est honteuse aux esprits généreux (Corn. *Cid.* 842). *Amour-propre :* Et de bien d'autres traits il s'est senti piquer Sans que jamis sa gloire ait fait que s'en moquer (Mol., *F.S.,* 1324). Il n'y avait aucune dame dans la cour dont la gloire n'eût été flattée de le voir attaché à elle (La Fayette, *Clèves* I). La fausse gloire et la fausse modestie sont les deux écueils que la plupart de ceux qui ont écrit leur propre vie n'ont pu éviter (Retz, *Mém.* I, 81). *Orgueil, vanité :* Ne vous enflez donc point d'une si grande gloire (Mol. *Mis.,* 1017). *Succès :*Mais si de votre bouche il n'a point su sa gloire, Est-ce un crime pour lui que de n'oser la croire ? (Mol., *D.G.,* 59). **A grande gloire**, *en faisant honneur à quelqu'un, à quelque chose :* Ce qui restait (de vin) en quantité A Bibias fut présenté ; Il le reçut à grande gloire (Scarr., *V. t.* I, 2807).

Le sens actuel est usuel aussi au XVIIe s. : « célébrité méritée par quelque action éclatante »[410].

c)Gloire, *n.f.* (XIIe ; *glorie,* XI e ; lat. *gloria*). V. Célébrité, éclat, honneur, illustration, lustre, renom, renommée, réputation[411].

[410] Dict. b) – p. 255.
[411] Dict. c) – p. 870.

Dans *Clélie*, la gloire est très importante, Madeleine de Scudéry, en reprit de nombreux passages afin de les insérer dans les *Conversations sur divers sujets : Le discours de la Gloire*. Elle écrit :

> « Car n'eft-il pas vray, que qui ofte la refiftance & la dificulté à L'Amour, le deftruit ; ou luy ofte du moins toutes ces douceurs, & tous ces agreables tranfports qui rendent les Amans heureux ? Ie fouftiens mefme que pour l'eftre entierement, il faut que la **gloire** fe mefle auec l'amour pour la rendre ardente : & qu'vne efpece d'ambition amoureufe, redouble la violence de cette paffion. En effet il y a vn plaifir extréme apres auoir efté l'Efclaue de fa Maiftreffe, d'en eftre le Conquerant : mais pour pouuoir meriter ce **glorieux** titre, il faut auoir trouué de la refiftance, il faut pouuoir s'imaginer qu'il eft **glorieux** d'auuoir surmonté vn

> cœur qui paroiffoit inuincible, & il faut fe pouuoir dire à foy mefme qu'on a merité de vaincre »[412].

> «Mais comme ce Prince fut encore plus grand Guerrier que ne l'auoit efté Romulus, il entreprit le fameufe Guerre d'Albe ; qui luy fucceda fi **glorieufement,** qu'il détruifit vne des plus belles Villes de la Terre … »[413].

> « On fe pique mefme de la **gloire** de vouloir conferuez fa conquefte, & d'empefcher fon Riual d'en profiter : & la ialoufie qui fe vante d'eftre la plus puiffante ennemie de l'amour, la retient bien fouuent dans le cœur d'vn Amant abandonné de fa Maiftreffe »[414].

L'obtention de l'amour et une bataille à livrer, la terminologie appartient au champ sémantique militaire, nous pouvons relever dans ce passage : conquête, invincible, vaincre. De nouveau, notre auteur à

[412] *Clélie*, *op.cit.*,Tome II, Livre III, pp. 1177-1178.
[413] *Ibid.,* Tome II, Livre II, p.844.

travers les conversations nous montre les difficultés pour atteindre ce sentiment amoureux, elle prend pour exemple les divers tempéraments (enjouées et fières) et compare leurs désirs amoureux. Nous pensons que Madeleine de Scudéry s'identifie d'une part aux fières, par le symbole de sa *Carte de tendre* et les commentaires émis en faveur de ce tempérament. Elle aime les passages obligés, les embûches, lui paraissent exquis pour la culmination de l'amour, et d'autre part elle met dans ces relations des obstacles afin de lui apporter du piquant. Ce côté aventureux correspondrait davantage aux enjouées.

BIBLIOTECA VIRTUAL MIGUEL DE CERVANTES

6.2.18. L'HUMEUR

a) Humeur : f.f. fubftance fluide dont les parties font en mouvement. En termes de Medecine, on appelle les quatre *humeurs,* les quatre fubftances liquides qui abreuvent tous les corps des animaux, & qu'on croit eftre caufes des divers tempéremments, qui font le flegme ou la pituite, le fang, la bile, la melancolie. On les appelle de divers noms,

[414] *Ibid.,* Tome IV, Livre II, p.842

malignes, adultes, acres, mordicantes, cruës, pecantes, & etc.

Humeur fe dit auffi du temperamment particulier qui vient du meflange de ces qualitez. Ainfi on dit, qu'un homme eft d'*humeur* bilieufe, colerique, emportée ; d'*humeur* flegmatique, douce, pofée, froide ; d*humeur* sociable, grave ; d'*humeur* melancolique, chagrine, inquiete, trifte, noire, fombre, bizarre, infuppoutable, hypocondriaque ; d*humeur* fanguine, gaye, enjoüée, complaifante, volage, amoureufe, de belle *humeur*. D'*humeur* joviale, imperieufe.

Humeur , fe dit en Morale, des paffions qui s'efmeuvent en nous fuivant la difposition l'agitation de ces quatre *humeurs*. Ainfi on dit ; qu'un homme a une *humeur* fantafque, capricieufe qu'il eft en *humeur* de rire ; qu'on l'a mis en *humeur* de boire, de faire l'amour ; qu'il eft en *humeur* de faire des vers, de chanter & de compofer en mufique : & c'eft ce qu'on appelle, exciter fon genie. C'eft en ce fens qu'on dit ; Il faut prendre cet homme en fes bonnes *humeurs*, il faut effuyer les mauvaises *humeurs* de fa femme.

Humeur, prefque en ce fens fe dit de la refolution de la difposition de l'efprit. Il n'eft pas d'*humeur* de vous accorder telle chofe. Ce brave n'eft point en *humeur* de fe laiffer battre. On a de la peine à trouuer deux perfonnes de même *humeur* qui puiffent vivre toujours bien enfemble[415].

b) Humeur : n.f. Substance liquide qui entre dans la composition des corps animaux : Les quatre humeurs fondamentales selon les médecins, étaient le flegme ou la pituite, le sang, la bile et la mélancolie ou bile noire.

- Penchant à la plaisanterie, humour : Cet homme a de l'humeur.
- Il était parfois masculin au début du siècle :

Moi qui suis d'un humeur trop enclin à pécher (TH. De Viau, Sat.II).
Pl. Les humeurs, la complexion, la disposition du caractère résultant du dosage de ces « humeurs » dans l'organisme : « Le temps, qui change tout, change aussi nos humeurs : chaque âge a ses plaisirs, son esprit et ses mœurs « (Boil., A .P.III, 369)[416].

c) Humeur, *n.f.* (1119, « liquide » ; lat. *Humor* « liquide ».

II. Mod. *(Abstrait ;* XVe) **1º** Ensemble des dispositions, des tendances dominantes qui forment le tempérament, le caractère (et que l'on attribuait, autrefoir, à la composition, au rapport des humeurs du corps). **V. Caractère, naturel, tempérament.** *« La fortune et l'humeur gouvernent le monde »* (La Rochef.)[417].

« …mais quoy que l'incomparable
Amilcar euft ce foir là tout

[415] Dict. a) – Tome I.
[416] Dict. b) – p.273.

l'eniouëment de fa belle **humeur**, & que tous ceux qui fe trouuerent aupres du Prince de Carthage, aduoüaffent qu'ils ne luy auoient iamais entendu dire de plus agreables chofes. »[418].

« Neantmoins ayant fceu qu'on difoit chez elle qu'elle fe trouuoit vn peu mal, il penfa qu'elle s'eftoit trouuée en **humeur** pareffeufe, & qu'elle ne luy auoit point efcrit pour cette raifon feulement… »[419].

« Cependant ie ne fuis pas de voftre **humeur**, car ie veux toufiours tellement m'imaginer que ie retourneray à la Cour dans peur de iours... »[420].

Les humeurs comme nous l'avons vu dans le chapitre précéden donnaient le ton aux conversations, l'auteur rattache la bonne humeur au tempérament enjoué, et l'humeur morose, la mélancolie au

[417] Dict. c) – p.945.
[418] *Clélie*, *op.cit.*, Tome I, Livre I, pp. 221-222.
[419] *Ibid.*, Tome III, Livre I , p. 560.
[420] *Ibid.*, Tome X, Livre II, p. 697.

tempérament des Fières et des Prudes. L'étude des caractères est omniprésente et passionnante dans *Clélie.*

6.2.19. L'HUMILITÉ

BIBLIOTECA VIRTUAL MIGUEL DE CERVANTES

a) Humilité : f.f. Vertu contraire à l'orgueil & à la fuperbe, qui nous porte à la foumiffion, à l'abbaiffement devant nos fupérieurs, devant cuex à qui nous voulons faire honneur, tefmoigner du refpect. C'eft une erreur de croire que le Payens n'ayent point eu d'*humilité. Humilité,* parmy les Chreftiens, fe dit d'une vertu interieure qui leur donne un aneantiffement d'eux-mêmes devant les grandeurs de Dieu, qui les fait aimer & souffrir les injures, les affronts, les perfecutions pour l'amour de Dieu. On ne peut gagner le Ciel que par l'*humilité*, il faut bien prendre garde qu'il y a une vraye, & une fauffe *humilité*[421].

b) Humilité, ce terme n'est pas dans ce dictionnaire

c) **Humilité** : *n.f.* (XIIe. ; humilitatiet, Xe ; lat. Humilitas) **1º** Sentiment de faiblesse, de son insuffisance qui pousse l'homme à s'abaisser volontairement en réprimant en lui tout mouvement d'orgueil. **V.**

Modestie. « L'humilité à sa source dans la conscience d'une indignité, parfois aussi dans la conscience éblouie d'une sainteté. » (Colette). La fausse humilité. Ton d'humilité. **V**. **Componction.** Relig. Humilité évangélique, vertu chrétienne. Humilité édifiante, confesser ses péchés avec humilité. **2º** Grande déférence. **V. Soumission**. « Le premier devoir des petits est l'humilité devant les grands ». (France). **3º** Littér. État d'infériorité (de la nature humaine ou d'une condition sociale) Ant. Amour-propre, arrogance, hauteur, orgueil, vanité[422].

BIBLIOTECA VIRTUAL MIGUEL DE CERVANTES

Dans le choix des Conversations de Mlle de Scudéry, Phillip J. Wolfe s'est intéressé pour l'envie face à l'humilité :

> « Cependant quelque lâche que soit l'envie, c'est souvent l'orgueil et la présomption qui la font naître, & c'est pour cela qu'il est plus dangereux de se flatter soy-même, que de flatter les autres ; car si on ne se flattoit jamais, les loüanges ne donneroient ni orgueil, ny presomption, & par consequent l'envie ne pourroit naistre par cette voye ; de sorte que comme **l'humilité** est

[421] Dict. a) – Tome I.
[422] Dict . b) – p. 946.

> proprement l'unique préservatif de l'envie, & que la presomption l'attire, il faut bien songer à ne se flatter jamais soy-même »[423].

6.2.20. LA MODESTIE

IBLIOTECA VIRTUAL MiGUEL DE CERVANTES

a) Modestie : fubft. fem. Pudeur, retenuë. La *modeftie* fied bien fur le vifage d'une fille. La *modeftie* des Ecclefiaftiques édifie beaucoup le peuple : il faut que leur modeftie paroiffe en leurs paroles, en leurs actions, à leur table. Agathocles nonobftant fa grande fortune refait toûjours dans la modeftie, il ne voulut manger que dans de la vaiffelle de terre[424].

b) Modestie n.f. *Modération :* Il coûte si peu aux grands à ne donner que des paroles..., que c'est modestie à eux de ne promettre pas encore plus largement (La Br. IX, 6) – *Pudeur :* Mettez dans vos discours un peu de modestie, ou je vais sur-le –champ vous quitter la partie (Mol., *Tart., 869).*

[423] *Choix de Conversations de Mlle de Scudéry*, cité par Phillip J. Wolfe, p 57.
[424] Dict. a) – Tome II.

Le sens actuel se rencontrait aussi au XVIIe s[425].

c) Modestie. *N.f.* (1355 ; lat. *Modestia*). **1º** *Vx.* Modération. **2º** (XVIIe). *Mod.* Modération, retenue dans l'appréciation de soi-même, de ses qualités. **V. Humilité, réserve, retenue, simplicité.** *L'améthyste, la violette, symboles de modestie. « Ils avaient manqué de cette modestie, de cet effacement de soi, de ces qualités de modération de jugement »* (Proust).- Fausse modestie, modestie affectée. *« La fausse modestie est le plus décent de tous les mensonges »* (Chamfort). **3º** Pudeur, retenue. **V. Décence, honnêteté.***La rougeur de la modestie. Ant. Excès ; audace, orgueil, prétention, vanité ; indécenc[426]e.*

Cette qualité prend bien souvent une allure de défaut, car derrière cette modestie se cache très souvent une fausse modestie.

Au cours de cette conversation qui prend lieu dans une galerie de peinture, Ericlée prétend ne pas reconnaître les tableaux et avoue son ignorance, cette fausse modestie au fil de la visite pointe son nez, et bientôt une de ces compagne Melanire lui dit :

> « Ah ! ma chère Ericlée, vostre pretenduë ignorance est une

[425] Dict. b) – p. 327.
[426] Dict. c) – p. 1212.

affectation »[427].

Timagene est du même avis que Melanire, il observe :

> « Croyez-moy, vous avez trop d'esprit pour estre aussi ignorante que vous le dites… »[428].

> « A ce que je voy, dit Polemon, la belle Ericlée est tout le contraire de celuy qui sçavoit toutes choses, & qui se trouva ne sçavoir rien ; car elle dit ne rien sçavoir, & il se trouvera qu'elle sçait tout se qu'elle feint d'ignorer »[429].

Ces diverses fausses modesties provoquent une double réaction parmi la compagnie, que prétend Ericlée, surprendre son entourage, son faux orgueil a certainement pour but de faire naître des louanges.

> « Madame, reprit Timagene en soûriant, que presentement à la

[427] *Ibid.*, pp. 44-45.
[428] *Ibid.*, p . 45.
[429] *Ibid.*, p. 46.

> veuë de l'affreuse figure de l'envie, & en parlant contre l'envie, je suis moy-même devenu envieux. En effet, poursuivit-il, vostre pretenduë ignorance me la fait devenir ; car le moyen de ne pas porter envie à une personne, qui sans avoir eu la peine de rien apprendre, en sçait plus que Polemon, que Cleonte & moy n'en pouvons sçavoir »[430].

Cette conversation est très riche en allégorie, les peintres en symbolisant « L'envie » étaient cruels, Ovide la représente ne souriant jamais, si ce n'est pour les malheurs d'autrui ; elle ne dort pas, ses dents sont jaunes, et le venin sortant de sa bouche, envenime toutes ses paroles. Ses cheveux sont des serpents noués sur sa tête, elle en porte trois autres plus grands d'une main et de l'autre elle tient une hydre à sept têtes. Enfin un autre grand serpent lui ronge le sein.

[430] *Ibid.*, p.61.

6.2.21. LA DIGNITÉ

a) Dignité : Qualité de ce qui eft digne. Ce Predicateur a bien fouftenu la *dignité* de fon sujet par les belles expreffions.

Dignité, fignifie auffi, Magiftrature, Prelature, employ ou office confiderable. Le Chancelier poffede la premiere dignité de la Robbe. L'Epifcopat eft une des premieres dignitez Ecclefiaftiques.

On dit qu'un Prefident, qu'un Grand Seigneur parle avec *dignité*, qu'il agit avec *dignité*, qu'il marche avec *dignité*, pour dire, qu'il fouftient bien fonrang, qu'il ne dement point fon caractere, qu'il parle, qu'il agit bien, qu'il a grand train. C'eft un homme conftitué en *dignité.*

De tout temps il y a eu des marques de *dignité* par les habits, les ornements[431].

b) Dignité, n.f. *Importance, droit à la considération :* Il avait une autre chapelle…de moindre dignité que la première…(Boss., *H.U.* II, 26)[432].

c) Dignité *n.f.*(fin Xie ; lat. *Dignitas*). Fonction, titre ou charge qui donne à qqn un rang éminent. Les plus hautes, les plus grandes dignités. Être élevé à la dignité de...Conférer une dignité, installer dans une dignité

[431] Dict. a) – Tome I.
[432] Dict. b) – p. 155.

(**V. Investiture, promotion).** Personne revêtue d'une dignité, **V. Dignitaire.** Respect de soi. **V. Amour-propre,fierté, honneur.** Avoir de la dignité. Manquer de dignité. « Sa dignité hautaine qui...l'avait maintenue honnête et solitaire » **(Loti). Allure,** comportement qui traduit ce sentiment. Avoir de la dignité dans ses manières : Une gravité qui inspire le respect. **V. Noblesse, réserve, retenue.** « Elle eut une dignité de reine offensée » **(Zola).** Garder son calme et sa dignité. ANT. Bassesse, indignité, veulerie ; familiarité, laisser-aller, vulgarité[433].

BIBLIOTECA VIRTUAL MIGUEL DE CERVANTES

> « ...Quoy qu'il en foit ie beniray mon fort, & ie le trouueray **digne** d'enuie, fi ie meurs à vos pieds ; apres vous auoir dit encore vne fois, ie vous aime »[434].

6.2.22. LA FORTUNE

a) Fortune : f.f. On appelle en termes de galanterie, Bonne *fortune,* les dernires faveurs d'une Dame, qui d'ailleurs paffe pour prude. Ce galant eft fort bien fait, il eft homme à bonnes *fortunes*, à trouver des maiftreffes de merite.

[433] Dict. c) – p. 541.

Fortune fe dit proverbialement en ces phrafes. Contre *fortune* bon coeur, pour dire, que le courage & la conftance mettent à couvert de tous les revers de *fortune*[435].

b) Fortune n.f. Hasard. **De fortune, par fortune,** Par hasard : Je l'avais sous mes pieds rencontré (un portrait) par fortune (Mol.,Sgan.,594).
Il prit une des allées du jardin ; de fortune ce fut celle où était la princesse (Segrais, Nouv.franc.,1656,p.88)

De bonne fortune, par un heureux hasard.
Destinée, sort
Bonne fortune, bonne aventure, heureux hasard ou comme aujourd'hui « aventure galante »
Situation sociale, réussite sociale, situation élevée
Faire fortune, réussir
Courir fortune, risquer
Être en fortune, être en verve.Auj. ce mot désigne « la richesse » ; pourtant on parle encore de la fortune d'un bon mot, d'une théorie, etc. (de sa carrière brillante, de sa célébrité).
Fortuné, adj. Heureux, favorisé. Auj. Il a pris le sens de « riche »[436].

c)Fortune *n.f.* (XIIe ; lat. *Fortuna* « bonne ou mauvaise fortune «
1º *Vx* ou *Littér.* Puissance qui est censée distribuer le bonheur et le

[434] *Clélie, op.cit.,* Tome IV, Livre III, p. 1122 (Billet d'Aronce à l'incomparable Clélie).
[435] Dict. a) – Tome I.

malheur sans règle apparente. **V. Hasard, sort.** *Les caprices de la fortune. Etre favorisé par la fortune.* **V. Fortuné, heureux.** *La fortune lui fut contraire. « Mon enfant la fortune t'a donné d'excelelnts parents qui te guideront »* (France). – *Vx. De fortune, par fortune :* Par hasard. **2º** Divinité antique qui représente, cette puissance. *La Fortune est représentée les yeux bandés. Debout sur uen roue (la roue d ela Fortuen) et tenant une corne d'abondance.*

Événements dus à la chance **1º** *(dans des expressions).* Ce qui advient par la volonté de la fortune ; événement ou suite d'événements considérés dans ce qu'ils ont d'heureux ou de malheureux. **V. Chance (1º), hasard,** *La fortune des armes. Bonne fortune . chance heureuxe ; spécialt.* Succès galant. *Un homme à bonnes fortunes.- Avoir la bonne, l'heureuse fortune de . Mauvaise fortune :* adversité, malheur, malchance. *Faire contre mauvaise fortune bon coeur :* se résigner.- *Chercher, tenter fortune.* **V. Aventure.**
Mod. (Xve). **1º** Ensemble des biens , des richesses qui appartiennent à un individu, à une collectivité. **V. Argent, avoir, bien, capital, patrimoine, ressources, richesse.** *Les biens qui composent sa fortune*[437].
Voici quelques exemples pris par hasard ou « par fortune » dans *Clélie* :

> « …que quand la **Fortune** me met en lieu où ie n'en puis apparemment auoir, ie m'en fais des affaires qu'elle me donne, pluftoft que de n'en auoir pas. Car

[436] Dict. b) – p. 239.

enfin on ne peut viure fans plaifir… »[438].

« …Aronce commenca de regarder fon Amy auec vne melancolie fi touchante, qu'il ne falloit que raconter fes yeux pour auoir le cœur attendry. Et bien Celere, luy dit-il, que dittes vous de la cruauté de ma **fortune** ? elle eft fans doute bien cruelle … »[439].

« La **fortune** auoit mefme mis la richeffe dans la Maifon de Brutus… »[440].

Nous pouvons observer que selon le contexte la fortune a des sens différents .

Dans le premier exemple « **Fortune** » avec un F majuscule a le sens actuel c'est à dire richesse, biens. Le deuxième et le troisième exemple a pour signifié, la destinée, le hasard de la vie. Dans *Clélie* la dernière

[437] Dict. c) – p. 812.
[438] *Clélie*, *op.cit.*, Tome II , Livre III, p.1386.
[439] *Ibid.*, p. 1431.

acceptation est beaucoup plus fréquente que la première.

6.2.23. LA FIERTÉ

BIBLIOTECA VIRTUAL

a) Fierté : f.f. Qualité de celuy qui eft fier. La *fierté*fied bien aux belles. Les Princes ont une noble *fierté* une grande *fierté* de courage. Et en mauvaife part, on dit, Refpondre avec *fierté,* avec infolence, temerité. On dit auffi des chevaux courageux, qu'ils ont de la *fierté*[441].

b) Fierté : n.f. Sauvagerie, cruauté : **Dureté**, ton hautain : « Et laissant la fierté des paroles aux autre, c'est par leurs actions qu'ils reprennent les nôtres (Mol., tart., 393) »[442].

« La Reine était, depuis midi, dans une fierté qui lui faisait craindre qu'elle n'eût quelque négociation cachée (Retz, Mém. III,376) ».

Rigueur, insensibilité d'une femme courtisée (au sing. Ou au plur.) : « Le bruit de ses fiertés en mon âme fît naître un transport inconnu dont je ne fus point maître (Mol. Pr. Él., 77) ».

[440] *Ibid.,* Tome III Livre I p. 170.
[441] Dict. a) –Tome I.
[442] Dict. b) – 230.

Fougue, ardeur, en parlant d'un cheval : Effet vigoureux, heurté ; contraste : La fierté de l'obscur (tranchant) sur la douceur du clair (Mol., Val de Gr., 182)

Aujourd'hui sans nuance péjorative il désigne la noblesse de caractère ou la légitime satisfaction de ses actes. Ce sens se rencontrait au XVIIe siècle., mais plus rarement.

BIBLIOTECA VIRTUAL MIGUEL DE CERVANTES

Se tenir sur le fier, prendre un air hautain. Noble, hautain qui s'enorgueillit.

c) Fierté : *n.f.* (1080 ; de *fier*, d'apr. Lat. *Feritas*). **1º** *Vx.* Férocité. Courage, intrépidité **2º** *Vieilli.* Caractère de celui qui se croit supérieur aux autres, s'enorgueillit d'avantages réels ou supposés. **V. Orgueil, présomption, vanité.-** *Mod.* Attitude arrogante. *Il montre un peu trop de fierté à l'égard de ses collègues.* **V. Arrogance, condescendance, hauteur, morgue.** « *La fierté ne vaut rien...Nous lui avons toujours recommandé la modestie* » (Zola). **3º** *Littér.* Sentiment élevé de la dignité,de l'honneur. **V. Amour-propre, orgueil.** « *Quand de fortes émotions saisissent notre peuple, le sang monte à ce front et le sentiment tout-puissant de la fierté l'illumine* » (Valéry). *Cour.* Le fait d'être fier (3º) de qqch,. S'enorgueillir. **V. Contentement, satisfaction.** *Il en tire une juste fierté.* « *Le gamin est déjè parti, rose de fierté et de reconnaissance* » (Romains).- *C'est sa fierté :* ce qui lui fait concevoir de la fierté. ANT : *Humilité. Familiarité, modestie,*

simplicité, Dépit, honte[443].

> « Pour les **fieres** & les capricieufes, adiufta t'il ; c'eft bien encore pis ; car on ne fçait par où s'y prendre… »[444].

> « Quand vous rencontrez leurs yeux, vous n'y voyez que de la **fierté** ; elles détournent mefme bien fouuent mefprifamment le tefte pour ne rencontrer pas les voftres ; elles vous regardent de haut en bas en cent occafions ; & on diroit, veu comme elles agiffent quelquesfois, qu'on leur doit rendre grace de ce qu'elles ne vous tuënt pas… »[445].

> «… ie fçais bien que que les **fieres** & les capricieufs, vont quelquefois plus loing que les autres : mais ie fçais auffi qu'elles ne s'acquiret

[443] Dict. c) – p. 779.
[444] *Clélie, op.cit.,* Tome II, Livre III, p.1173.
[445] *Ibid., Loc. cit.*

> pas fans peine, qu'elles ne fe conferuent que par hazard, & qu'on ne peut poffeder leur affection auec vn plaifir tranquile »[446].

Comme nous pouvons le remarquer, la fierté est synonyme de conquête difficile. La femme a son orgueil bien placé et se laisse « galantiser » avec mesure et retenue. Au cours de notre lecture ce côté de refus à l'amour avait un goût piquant voire excitant. La conquête devenait aventure et les stratégies employées étaient tout à fait dans le ton de l'époque. Entre l'ardeur et le respect, la délicatesse faisait partie du jeu amoureux. Il fallait contourner le mieux possible la trivialité de la réalité sexuelle. C'est donc sous des aspects fiers et froids que la personne aimée dissimulait ses transports amoureux.

6.2.24. LA DOUCEUR

a) Douceur : f.f. Qualité des chofes qui n'ont point d'acidité, qui n'ont rien qui pique le gouft, ou les autres fens. La *douceur* du mieleft plus fade que celle du fucre. La *douceur* de la voix eft aimable à l'oreille. Ce qu'on eftime dans les parfums, c'eft la *douceur*. La *douceur* des couleurs

[446] *Clélie,op.cit.,* Tome II , Livre III, p. 1174.

plaift à la veuë. La *douceur* de la peau plaift au toucher. On dit qu'un homme aime les *douceurs*, quand il aime le fucre, les confitures, les vins de liqueur. Douceur,fe dit figurément en chofes morales. La *douceur* du gouvernement eft ce qui maintient les peuples en paix. Le repos d'efprit eft la *douceur* de la vie. La *douceur* de l'efprit eft l'agréement de la converfation. La vie privée a fes *douceurs*, auffi-bien que celle de la Cour. On ramene les gens par la *douceur*, en les flattant[447].

b) Douceur : le terme n'est pas dans ce dictionnaire

c) Douceur *n.f. (Dulçur,* XIIe ; bas lat. *Dulcor,* d'apr. *Doux).* **1º** Qualité de ce qui est doux au goût. *La douceur d'un fruit, du miel. Par ext.* Au plur. **V. Friandises, sucreries.** *Offrir des douceurs à un enfant* **2º** *Par anal.* Quantité de ce qui procure aux sens un plaisir délicat. *Douceur d'une musique, d'un parfum. Douceur du velours :* le velouté. *Douceur de la peau.- la douceur de la température, du climat***. 3º** Qualité d'un mouvement progressif et aisé. De ce qqui fonctionne sans heurt ni bruit. *Douceur d'un démarrage, d'un mécanisme,d'un moteur. « La machine à tuer se mit en mouvement avec une impitoyable douceur »* (Maurois).- *Loc. Adv.* En douceur. Fam. *Voiture qui démarre en douceur.* **V. Doucement.** *S'éclipser, filer en douceur* (Cf. *Fam.* En douce). **4º** Impression douce, plaisir modéré et calme. **V. Joie, jouissance, satisfaction.** *Douceur de vivre.* **V. Bien-être, bonheur.** *Les douceurs de l'amitié. La douceur de pardonner, de vivre en paix. « La douceur de te voir ne m'est donc point ravie !* (Volt.) *« Si le métier d'auteur a ses douceurs, il a aussi ses épines »* (Brillat-Sav.) **5º** Qualité

[447] Dict. a) – Tome I.

morale qui porte à ne pas heurter autrui de front, à être patient, conciliant, affectueux. **V. Affabilité, amabilité, aménité, bienveillance, bonté, clémemce, gentillesse, humanité, indulgence, mansuétude, patience.** *Douceur de caractère. Douceur angélique. La colombe, symbole de douceur. C'est la douceur mêm. « Antoine reporta son regard sur la mère. Tant de douceur et de tristesse embellissait ce visage fané, qu'il en fut naïvement touché »* (Mart. Du G.). *Douceur excessive.* **V. Faiblesse, mollesse.** *« Les forts..ont seuls cette douceur que le vulgaire prend pour de la faiblesse »* (Proust). *Douceur qui dissimule une grande fermeté* (Cf. Une mainde fer dans un gant de velours). *Employer la douceur. Prendre qqn par la douceur,* l'amener à faire ce qu'on veut sans le brusquer. Prov. *Plus fait douceur que violence.* Ant : *Amertume ; âcreté. Brusquerie, brutalité, dureté, rudesse, violence*[448].

Voici des exemples pris dans *Clélie*, ils sont très nombreux, nous n'en n'avons retenus que quelques uns afin d'illustrer ce tempérament doux. De nos jours les critiques seraient négatives mais au XVIIe siècle, ce caractère était une grande qualité.

> « Enfin Theomene eft **doux**, fociable, complaifant, fage, & difcret. Il a de la moderation & de l'équité, il s'accommode du monde, & s'en diuertit, & fçait trouuer dans la folitude toutes les

[448] Dict. c) – p. 573.

douceurs qu'elle peut donner »[449].

6.2.25. LA TENDRESSE

Nous avons choisi comme dernier exemple la tendresse, en l'honneur de la célèbre *Carte de Tendre*, tendresse en amour, tendresse en amitié, cela peut paraître utopique, (tout le monde il est gentil), mais ne nous détrompez pas Madeleine de Scudéry malgré son côté lascif savait parfaitement ce qu'elle voulait et jusqu'où elle voulait pousser sa relation (Pellisson).

Tendresse n.f. *Délicatesse :* Nul ciseau, nul tour, nul pinceau ne peut approcher de la tendresse avec laquelle la nature tourne et arrondit ses sujets (Boss., *connaiss.* IV,2 in L.) .*Attendrissement , émotion :* On me fit là des réponses si tendres, que je ne pus les soutenir, sans une extrême tendrese (Sév., 8 déc. 1679). *Inclination, tendance :* Vous lui avez donné de la tendresse pour de plus grands desseins (Sév., 11 sept. 1680). Je n'ai que trop de tendresse à rendre de petits services (Mol., *Av.* IV. I)[450].

Tendresse : *n.f.* (XVIIe ; « caractère tendre (2°) », 1319 ; de *tendre* 2)

[449] *Clélie, op.cit.*, Tome X, Livre II, pp. 575.576.
[450] Dict. b) – p. 470.

1ºsentiment tendre pour qqn. **V. Affection, attachement,** *« La tendresse est le repos de la passion »* (Joubert). *Avoir de la tendresse pour qqn. Élan de tendresse »* (Gautier). *« Rêves de tendresse partagée »* (Proust). *Tendresse maternelle. Par ext.* Sentiment fondamental de sympathie, d'altruisme. *« Le lait de la tendresse humaine »* (trad. De Shakespeare). **2º** *(au plur.).* Expressions, témoignages de tendresse. *Mille tendresses* (au bas d'une lettre) **3º** *Fam.* Préférence complaisante. **V. Faible** (avoir un..). »*Garder des tendresses orléanistes »* (Zola). *Je n'ai aucune tendresse pour ce genre de procédé,* cela me déplaît. Ant : *Dureté, froideur*[451].

Voici quelques exemples de *Clélie* et plus précisément dans *La Carte de tendre* :

> « Puisque vous me le permettez, Madame, dit alors Aronce, ie diray hardiment, que la **tendreffe** eft vne qualité encore plus neceffaire à l'amour, qu'à l'amitié
>
> (...)
>
> mais pour l'amour, Madame, qui eft prefques toufiours incomparable auec la raifon, & qui

[451] Dict. c) – p. 1941.

du moins ne luy peut iamais eftre affuiettie ; elle a abfolument befoin de **tendreffe** pour l'empefcher d'eftre brutale, groffiere, & inconfidérée. En effet, vne amour fans **tendreffe**, n'a que des defirs impetueux, qui n'ont ny bornes, ny retenuës

(...)

car vn des Principaux effets de la veritable **tendresse**, c'eft qu'elle fait qu'on penfe beaucoup plus à l'intereft de ce qu'on aime, qu'au fien propre »[452].

BIBLIOTECA VIRTUAL MIGUEL DE CERVANTES

[452] *Clélie*, *op.cit.*, Tome I, Livre I, pp. 215-216.

CONCLUSION

Le nouvel état d'esprit dans lequel se trouve la société du XVIIe siècle et où tous les salons parisiens, à l'exception de celui de Ménage, sont présidés par une femme, donne l'occasion de mettre en commun leurs pensées, leurs aspirations, voire leurs rêves. Le cercle de « Sapho » est considéré comme exceptionnel par la qualité de ses membres. La délicatesse dans les idées et le langage, le goût des subtilités de la pensée et du raffinement de l'expression, nous donne un cocktail et la définition de l'esprit scudérien.

Depuis plusieurs années, les dix-septièmistes se sont penchés sur l'œuvre de Madeleine de Scudéry et lui ont restitué sa place dans la littérature française. Il nous a semblé important de contribuer, bien que modestement, à diffuser le phénomène scudérien par une étude divisée en six chapitres et à travers laquelle nous avons précisé le type d'écriture, l'analyse des comportements. Enfin nous avons essayé de faire tomber les masques des amis du « Samedi ».

Comme nous l'avons affirmé dans l'Introduction, un des traits caractéristiques de Mademoiselle de Scudéry est son esprit novateur. Le

fait d'avoir intercalé des débats dans le récit, nous a donné à maintes reprises envie de participer aux réunions, et malgré les trois cents ans qui nous séparent, nous nous sommes sentis impliqués et proches du texte. Les conversations s'ouvrent très souvent sur une interrogation, le sujet est abordé par un membre du groupe ou provoqué par une situation. Les invités participent en donnant leurs opinions selon leurs tempéraments, leurs humeurs. De nouveaux arguments s'ajoutent au premier ce qui relance la conversation.

À travers *Clélie* nous avons découvert la vie en société durant l'époque où a vécu notre auteur ; les détails des conversations nous donnent l'atmosphère du salon et les préoccupations fondamentales du XVIIe siècle. La politesse mondaine dans l'œuvre de mademoiselle de Scudéry atteste qu'il est possible de retirer de précieux renseignements de l'analyse de caractères des différents personnages.

Le langage employé nous éclaire sur certains emplois de la langue du XVIe siècle et celui du XVIIe siècle en plein changement. Ces phénomènes nous transfèrent dans le temps et nous donne une évolution de la langue en parallèle à l'évolution de la société. Son style comme nous l'avons fait remarquer est une approche à l'art de peindre. Le recours à la nature, à l'environnement nous démontre combien les âmes sensibles s'harmonisaient avec un certain cadre de vie.

> « *Le grand Cyrus et Clélie* sont , avant tout, des ouvrages d'éducation mondaine ; ils peignent les hommes tels qu'ils devraient être dans la vie en société, tels que les désirait une imagination éprise d'héroïsme et d'honnêteté, vaillants à la guerre, fidèles en amour, agréables en conversation »[453] (Magendie p.635)

Il nous a paru intéressant de consacrer le premier chapitre au féminisme et à la préciosité. Plusieurs auteurs soulignent les mérites du sexe féminin, ce débat n'est certes pas nouveau, mais il va entrer dans une phase où les femmes ont décidé de ne plus vivre à l'ombre de leur mari, et de nouer des relations autrement que par son intermédiaire. Madeleine sera une sorte d'emblème aux revendications. Dans une des conversations, *De la tyrannie de l'usage,* Rosélie lors d'une visite au Louvre dit d'une façon sarcastique que la gloire des honnêtes femmes consiste à reconnaître leurs maris comme maîtres absolus.

Nous avons évoqué son esprit « révolutionnaire » pour son époque, et innovateur, puisqu'elle a l'idée de proposer un mariage à contrat déterminé. Elle se permet de rêver en concevant un autre type de mariage et même si les revendications ne servent pas dans

[453] Magendie Maurice, *Le roman français au XVII e siècle. De l'Astrée au Grand Cyrus,* Genève, Éd. Slatkine, 1970.

l'immédiat, leurs successeurs, dans d'autres siècles, pourront en profiter. Ce sujet d'égalité des sexes revient plusieurs fois dans son œuvre. Il est traité d'une façon légère, mais cela ne veut pas dire que le thème n'était pas grave, ni sérieux ; simplement nous pensons qu'elle nous le présente selon les bienséances de l'époque. Il ne faut surtout pas se laisser duper par cette frivolité ; en réalité la préciosité reflète une évolution des mœurs. Madeleine de Scudéry devient parfois sarcastique vis à vis de ses semblables. Dans ses écrits, Madeleine de Scudéry critique l'éducation que reçoivent les jeunes filles de son milieu, elle a le mérite d'avoir dit aux femmes que c'était de leur devoir de se cultiver, qu'elles devaient s'occuper moins de leur beauté et plus de leur jugement et de leur savoir.

Le terme de « Précieuses » n'apparaît comme nous l'avons souligné pour la première fois en 1654 dans le sens que lui donne Molière ; c'est l'année où paraît la première partie de *Clélie*. Nous pensons que s'il existe une aspiration proprement féminine à la liberté et à la dignité, c'est à travers les définitions de l'amour tendre dans son roman. Madeleine de Scudéry apporte d'une façon esthétique et morale à l'intérieur de la trame romanesque. Toute son oeuvre reflète l'image de la condition féminine au milieu du XVIIe siècle.

Nous avons intitulé le deuxième chapitre « Préciosité chez Mlle de Scudéry ». Nous avons basé notre étude sur la polémique de vraies et fausses précieuses, mais surtout sur la classification des caractères de

l'être humain. Au XVIIe siècle, nous parlions de tempéraments et d'humeurs. L'être humain est conditionné dès sa naissance, et son tempérament guidera ses faits et gestes tout au long de sa vie.

Nous nous sommes posés également la question, à savoir quelle place occupe la « femme de lettres », vilipendée sous les qualificatifs de « précieuse » ou « femme savante ». Les vraies ou fausses précieuses ont fait couler beaucoup d'encre, elles ont servi de critique sociale, les critiques se sont acharnées sur cette fausse notion de préciosité. Pour nous, Madeleine de Scudéry écrivait dans un style raffiné, élégant et par extension précieux ,mais ne correspond en rien au style ampoulé des personnages de Molière. Bien entendu Molière a contribué à brouiller l'épithète « précieuse » avec « ridicule », mais cette connotation péjorative n'est qu'une caricature, une satire propre à l'auteur. Si les Cathos et Magdelon se laissent duper c'est sans doute par leur manque de connaissances. Si elles avaient été formées aux disciplines classiques, leur admiration pour les antithèses, les métaphores, les jeux de mots n'auraient pas été aussi grande. Il est difficile de penser que Molière, allié des femmes dans leur lutte pour se libérer de parents tyranniques et des mariages imposés ridiculise le droit au savoir . À notre avis, il a plutôt essayé en se moquant de poser le problème d'acquérir de la culture et du goût. Mlle de Scudéry écrit à Mlle de Bussy : « On dira tout ce qu'on voudra du grand livre du monde, il faut en avoir vu d'autres pour savoir profiter de celui-lâ, et je me plains tous les jours de ce qu'on ne m'a pas appris ». Mlle de Bussy répond : « on peut naître avec plus de disposition qu'un autre à être Honnête homme, mais c'est

l'éducation qui les fait ». La malchance des *Précieuses ridicules* et des *Femmes savantes*, c'est de s'être trouvées dans un milieu où personne ne les a éduquées intellectuellement .

Le troisième chapitre s'appuie sur le plaisir des mots. L'esthétique, l'éducation raffinée paraissent évidentes. Les salons, et en particulier celui de notre auteur installé dans ce magnifique quartier du Marais, nous invite à la nostalgie. Dans ces ruelles l'invitation au dialogue semblait de toutes évidences. Nous nous sommes toutefois appuyés sur les nombreuses références prises auprès d'auteurs aussi connus que Vaugelas, Faret, Guez de Balzac. Le « Bien écrire » et le « Bien dire» nous entraîneront automatiquement vers ce si cher plaisir des mots.

Cet art de la conversation se trouve plus précisément dans le recueil de conversations : « *De parler trop ou trop peu et comment il faut parler* » .

L'esthétique du langage se doit à Vaugelas qui en fut l'interprète. Dans sa préface il disait que l'harmonie est la véritable marque de la perfection des langues. C'est pour cela que l'oreille était considérée comme le vestibule du coeur, la plus noble pensée ne peut plaire à l'esprit si l'oreille est blessée. L'harmonie est donc nécessaire. L'esprit galant sera donc l'alliage de la politesse, de la courtoisie, de la

retenue ; tout ceci exprimé dans un langage raffiné et « précieux » de part le choix des mots.

Nous avons essayé de démontrer que l'art de la conversation, les débats sont basés sur la psychologie, leurs analyses sont fines et nuancées, et que nul ne peut échapper à l'amour, nul ne peut lui résister. Ces débats prennent souvent une tournure figurée, la *Carte du Tendre* en est un bon exemple.

Le quatrième chapitre a la prétention d' ouvrir un univers égnimatique et allégorique. Les portraits à clé donnent un pseudonyme aux invités du « Samedi », un mystère relatif les entoure et sous ces masques l'image d'une société avant tout raffinée nous a apporté un *delectare* à l'heure de la lecture. Nous ne devions pas passer sous silence ce soucis permanent de la recherche d'un vocabulaire choisi et ce soin pour les tournures de politesse. De plus l'art de peindre et l'art d'écrire sont étroitement liés ; cette sensibilité est sans doute un des points nostalgiques de notre étude. Le cadre, l'environnement favorisant l'allégorie, la manière de penser nous remplissent d'une certaine amertume, voire mélancolie. La nature qui se dégage dans *Clélie,* permet d'étudier la psychologie de l'être humain à travers les sensations. Ces perceptions donnent un ton musical, un bruissement, pour arriver au frissonnement. Cette partie voluptueuse, nous est donnée par cet esprit galant, par ce choix des mots et les valeurs encrées dans cette société du Marais. C'est ce petit « je ne sais quoi » qui donne

cette sonorité, ce « plaît-il ? » qui plaît, ce côté archaïque qui nous rapproche de nos cousins d'Amérique, enfin cet accent et ce geste précieux dans un salon calfeutré au couleur de velours. Un monde sans doute que nous idéalisons, mais qui nous procure du plaisir.

Ce plaisir des mots presque charnel au refus du plaisir physique est symbolisé chez notre auteur par la *Carte de Tendre*. Elle nous avertit des embûches que la vie nous réserve. Elle préfère rester au seuil de cette « Mer Dangereuse » et de ces « Terres Inconnues « afin de sauvegarder sa précieuse « Amitié » avec Pellissson.

Les différentes figures de rhétorique, la métaphore, l'allégorie donnent indéniablement une touche esthétique à son œuvre. Les arts figuratifs comme la peinture, la musique, la gestuelle aident à nous plonger dans cette atmosphère quelque peu viciée des ruelles, les promenades dans les jardins redonnent un bol d'air à nos invités. La nature aidant, ils deviennent plus bucoliques, j'oserais dire plus proches de nous.

Nous avons dédié le cinquième chapitre principalement aux conversations galantes. Nous avons relevé le thème essentiel et qui tient à cœur à notre auteur, l'amour-amitié, la jalousie d'amitié ou la jalousie d'amour, les enjoués et les mélancoliques face à l'amitié ou à l'amour. Nous avions vu comment ce sujet préoccupait Madeleine de Scudéry. Non seulement elle confectionna un parcours de *la Carte de Tendre* afin

que ses amis prennent garde au danger de l'amour et de l'amitié mais elle souligna tout au long des dix tomes l'importance de ces rapports. Il nous a donc paru évident de reprendre quelques passages des débats et d'en soustraire un vocabulaire type de l'époque. Nous n'avons pas traité tous les sujets des conversations de part l'extension du travail,nous nous sommes limités à celles appartenant aux sentiments amoureux, mais les thèmes concernant la politesse, les règles de bienséance pourraient faire l'objet d'une passionnante étude dont il me serait fort gré de continuer ultérieurement.

Le sixième chapitre rejoint le cinquième, puisque nous avons essayé d'élaborer un glossaire sur les vertus. L'honnêteté prend la première place, car sans cette qualité il était bien inutile de se présenter dans les salons. La bonté, la générosité, la gloire, la modestie, la politesse, la pudeur etc… feront également l'objet d'une recherche dans *Clélie* et dans *Les Conversations sur divers sujets ;* car pour rester dans l'esprit du temps l'homme devra pour atteindre le titre d'honnête homme non seulement avoir la qualité principale « l'honnêteté », mais aussi une série d'autres vertus. Nous avons choisi trois dictionnaires afin d'illustrer les différentes définitions ; le *Dictionnaire Universel* d'Antoine Furetière, le *Dictionnaire de la langue française classique* de J.Dubois et R. Lagane et enfin le *Petit Robert* afin de mentionner l'évolution de la langue.

Nous osons terminer en soulignant que « l'incomparable sapho » a su nous captiver, son esprit d'ouverture l'a conduite vers les sentiers de la modernité, elle a su accompagner le goût de son temps et en à devancer les aspirations. Il faut espérer que les études entreprises sur son œuvre et les nombreux colloques permettront une meilleure compréhension de la place qui revient à notre auteur dans l'histoire de l'honnêteté et de la civilisation française.

Certes, le principal sujet de discussion des précieuses se réfère à l'amour tendre, mais n'oublions pas que cette nouvelle sensibilité littéraire qui a fixé un véritable code de l'amour a contribué à la formation de la langue française.

BIBLIOTECA VIRTUAL MIGUEL DE CERVANTES

BIBLIOGRAPHIE

OEUVRES DE MADEMOISELLE DE SCUDÉRY

IBRAHIM OU L'ILLUSTRE BASSA, Paris, Sommaville, 1641 (Witte, 1723).

LES FEMMES ILLUSTRES, OU LES HARANGUES HÉROÏQUES, Paris, Sommaville et Courbé, 1642 (Sommaville et Courbé, 1644).

LES FEMMES ILLUSTRES, OU LES HARANGUES HÉROÏQUES, deuxième partie, Paris, Quinet et Nicolas de Sercy, 1644.

ARTAMÈNE OU LE GRAND CYRUS, Paris, Courbé, 1649-1653 (Genève: Slatkine, 1972, réimpression de l'édition de 1656).

CLÉLIE, HISTOIRE ROMAINE, Paris, Courbé, 1654-1660 (Genève: Slatkine, 1973, réimpression de l'édition de 1660).

CÉLINTE, NOUVELLE PREMIÈRE, Paris, Courbé, 1660. Réimpression, A. Niderst, Paris, Nizet, 1979.

MATHILDE, MARTIN ET ESCHART, 1667 (Genève: Slatkine, 1979, réimpression de l'édition originale).

LA PROMENADE DE VERSAILLES, Paris, Barbin, 1669 (Genève: Slatkine, 1979, réimpression de l'édition originale).

DISCOURS DE LA GLOIRE, Paris, Le Petit, 1671. Réimpression sous lenom *Du discours féminin de la gloire,* Paris, Champion, 1994.

CONVERSATIONS SUR DIVERS SUJETS, Paris, Barbin, 1680. Volumes cités comme Conversations I et II.

CONVERSATIONS NOUVELLES SUR DIVERS SUJETS, Paris, Barbin, 1684. Volumes cités comme Conversations III et IV.

LA MORALE DU MONDE OU CONVERSATIONS, Paris, Sur le Quai des Augustins, 1686. Volumes cités comme Conversations V et VI.

NOUVELLES CONVERSATIONS DE MORALE, Paris, Vve de S. Mabre-Cramoisy, 1688 (2 vol.)

ENTRETIENS DE MORALE, Paris, J. Anisson, 1692 (2 vol.)

BIBLIOTECA VIRTUAL MIGUEL DE CERVANTES

BIBLIOGRAPHIE SUR MADEMOISELLE DE SCUDÉRY

AMAULRY Thomas, *Madeleine de Scudéry, Conversations sur divers sujets* (2 vol.) Lyon **.**

ARAGONNÉS, Claude, *Madeleine de Scudéry – Reine du Tendre*, Paris, éd. Armand Colin, 1934.

ARONSON, Nicole, *Mlle de Scudéry ou le voyage au pays de Tendre*, Paris, éd. Fayard, 1986.

- *Mademoiselle de Scudéry*, Boston, éd. G.K. Hall, col. « Twayne World Author Series » 441, 1978.

BAILBÉ, Joseph Marc, *Clélie/Clélia, affinités romanesques.*

COUSIN,Victor, *La Société française* au XVIIème siècle d'après Le Grand Cyrus de Mlle de Scudéry, Paris, éd. Didier, 1858, 2 vol.

DALLA VALLE, Daniela, « Le merveilleux et la vraisemblance dans la description des romans baroques : La Promenade de Versailles de Madeleine de Scudéry ». *XVII siècle,* nº 152, juillet-sept. 1986, p- 223-230.

DENIS, Delphine, *La Muse galante. Poétique de la conversation dans l'œuvre de Madeleine de Scudéry.* Paris, éd. Champion, coll. « Lumière classique » nº 12 , 1997.

- *Conversation et enjouement au XVIIe siècle : l'exemple de Mlle de Scudéry. « Du goût, de la conversation et des femmes »,* Clermont-Ferrand, éd. A. Montandon, 1994.

DUCHÊNE, Roger, « *Mlle de Scudéry, reine de Tendre* », in Les trois Scudéry, p. 625-632. Colloque du Havre, (1-5 oct. 1991), éd. A. Niderst, Paris Klicksieck, 1993.

FARET, *L'Honneste homme ou l'art de plaire à la cour,* 1630, Paris ,éd. Magendie, , 1932.

FURETIÈRE, Antoine, *Les Romans de Mademoiselle de Scudéry*, Genève, éd. Droz, 1983.

Gazette (La) galante. Fait au Bureau d'Adresse, à Joye de Cœur, au Royaume de l'Indifférence, 12 et 16 juin 1657.

GODEAU, *Lettre écrite à Mlle de Scudéry depuis son lointain évèché de Grasse* (7 Février 1654).

GODEAU et ISARN, *Lettres inédites de Mademoiselle de Scudéry,* Paris, éd. Didier, 1880.

BIBLIOTECA VIRTUAL MIGUEL DE CERVANTES

GODENNE, René, *Madeleine de Scudéry, Paul Pellisson et leur monde*, Paris, PUF, 1976.

- *Les Romans de Mlle de Scudéry*, Genève, éd. Droz, 1938.
- *Mlle de Scudéry et le Grand Cyrus* , Revue Française, 1958.

GRANDE, Nathalie, « *Stratégies de romancières. De Clélie à la Princesse de Clèves (1654-1678),*éd. Champion, 1999. Édition critique, coll. Sources Classiques, dirigée par Philippe Sellier Mathilde d'Aguilar de Madeleine de Scudéry.

HEPP, Noémi, *À propos de Clélie : Mélancolie et perfection féminine.*

MAGNE, Émile, *Le Salon de Madeleine de Scudéry, ou le Royaume de Tendre,* Monaco, Imprimerie de Monaco, 1927.

MAÎTRE, Myriam, *« Lettres de Sapho, lettres de Madeleine ? Les lettres dans la Clélie et la correspondance de Mademoiselle de Scudéry », in*

L'Épistolaire, un genre féminin ?, éd. Chr. Plantié, Paris, Champion, 1998, p. 53-66.

MESNARD, Jean, *Melle de Scudéry et la société du Marais,* éd. Presse Universitaire de Lyon , 1981.

- *« Pour une clef de la Clélie », in Les trois Scudéry*, Paris,

MONGRÉDIEN, Georges, *Madeleine de Scudéry et son salon. D'après des documents inédits,* Paris, Tallandier, 1946.

MORLET-CHANTALAT,Chantal, *La Clélie de Mademoiselle de Scudéry, De l'épopée à la Gazete : un discours féminin de la gloire***,** Paris,éd. Honoré Champion, coll. « Lumière classique » n°1, 1994.

- *Clélie, Histoire Romaine*, première partie, Paris, éd. Champion, 2001 (5 parties en 10 vol.) éd. complète en cours.

NIDERST, Alain, *Madeleine de Scudéry, Paul Pellisson et leur monde,* Paris, éd. PUF, 1976.

PELLISSON –FONTANIER, Paul, *Madeleine de Scudéry: Le royaume du Tendre,* Paris, Didot, 1735, in *œuvres diverses.*

RATHERY ET BOUTRON, *Mademoiselle de Scudéry, sa vie et sa correspondance, avec un choix de ses poésies (1873)* Genève, éd. Slatkine, 1971.

SPICA, Anne Élisabeth, *Savoir peindre en littérature. La description dans le roman au XVIIe siècle : Georges et Madeleine de Scudéry*, coll. Lumière Classique, dirigée par Philippe Sellier .année

TALLANDIER, *Madeleine de Scudéry et son salon*, 1946.

TIMMERMANS, Linda, ***Les Trois Scudéry***, Actes du Colloque du Havre (1-5 octobre 1991), éd. A. Niderst, Paris Klicksieck, 1993.

VOITURE, Vincent, **-** *Amour et mariage dans les œuvres de Mlle de Scudéry,* L'Esprit Créateur, XIX.1, printemps 1979, p. 26-39

- *Mlle. De Scudéry : du roman héroïque à la nouvelle*, Papers on French Seventeenth Century Literature, vol. XII 1985, nº 22, p. 169-190
- *Mademoiselle de Scudéry ou le voyage au pays de Tendre,* Paris, Fayard, 1986.
- *« Depuis son berceau jusqu'à son char de triomphe » : Louis XIV dans les écrits de Mlle de Scudéry in Ouverture et dialogue : Mélanges offerts à Wolfgang Leiner, éd. U. Döring, A. Lyroudias et R. Zaiser, Tübingen*, G. Narr, 1988, p. 563-574.
-

WOLFE PHILIPP, J., *Choix de conversations de Mlle de Scudéry,* Ravenne, éd. Longo Editrice, 1977.

ZUMTHOR, P., *La Carte de tendre et les précieux*. Trivium, 6, 1948.

BIBLIOTECA VIRTUAL MIGUEL DE CERVANTES

BIBLIOGRAPHIE CONCERNANT LA PRÉCIOSITÉ

ADAM, A. *Les Précieux et les Précieuses*, Paris, Éd. Mercure de France, 1963.

- « Baroque et Préciosité » Revue des Sciences Humaines XXVII, 1962, (pp.15-30).

AUBIGNAC (François Hédelin, abbé d'), *Histoire du temps, ou Relation du royaume de Coqueterie, extraite du dernier Voyage des Holandais aux Indes du Levant,* Paris, Sercy, 1654.

AVIGDOR, E., *Catéchisme des Précieuses, p.p. in Coquettes et Précieuses*, Paris, éd. Nizet, 1982.

BOUHOURS (Dominique). *La manière de bien penser dans les ouvrages d'esprit,* éd. S. Guellouz, Toulouse, S.L.L., 1988.

BIBLIOTECA VIRTUAL MIGUEL DE CERVANTES

BURY, É., *Littérature et politesse, l'invention de l'honnête homme,* 1580-1750.

BUSSY-RABUTIN (Roger de) – CONTI (Armand de), *Carte géographique de la cour et autres galanteries,* par Rabutin, Cologne, Pierre Marteau, 1668.

CANIVET, D., *L'Illustration de la poésie et du roman et Une seconde Carte du Tendre,* Éducation nationale, 24 mars 1955.

COTIN, CHARLES, *Recueil des énigmes de ce temps*, Rouen, J. Cailloué, 1655.

COUTON GEORGES, *Réapprendre à lire: Deux des langages de l' allégorie au XVIIe siècle* communication XXVIIe Congrès de l'Association, le 28 juillet 1975 (Lyon).

DE PURE, Michel (abbé), *La Prétieuse ou le Mystère des ruelles,*(1656-1658), Paris, éd. Droz, 1938.

DELOFFRE, Frédéric, *Une Préciosité nouvelle. Marivaux et le marivaudage*. Paris. A. Colin, 1971.

DENIS Delphine, *Le Parnasse galant. Institution d'une catégorie littéraire au XVIIe siècle.* Paris, éd. Champion, 2001.

- « *De l'air galant » et autres Conversations,* (1653-1684), pour une étude de l'archive galante, Paris, éd. H. Champion, 1998.

DU BOSC, Jacques, *L'Honneste femme*, 2e édition, Paris, Claude Preud'homme,1640.

DUCHÊNE , Roger, *« Préciosité et galanterie ». La « Guirlande » di Cecilia.* Studi in onore di Cecilia Rizza, a cura di R. Galli Pellegrini, Fasano-Paris, Schena-Nizet, 1996, p. 531-538.

- *Sévigné (Mme de), Correspondance,* éd., Paris, Gallimard, coll « Bibliothèque de la Pléiade », 1972, 1974, 1978, 3 vol.

- *Les Précieuses ou comment l'esprit vint aux femmes*, Paris, éd. Fayard, 2001.

DUMONCEAUX, P., Thèse- *Langue et sensibilité au XVIIe siècle. L'évolution du vocabulaire affectif,* Droz, Genève, 1975.

FAURE, *La fine galanterie du temps,* Paris, éd. J. Ribou, 1661.

FUKUI, Yoshio, *Raffinement précieux dans la poésie française du XVIIe siècle,* Paris, Nizet, 1964.

FUMAROLI, Marc, « *L'Art de la conversation, ou le Forum du royaume* », *La Diplomatie de l'esprit,* Paris, Hermann, coll. « Savoir. Lettres », 1994, p. 283-320.

FURETIÈRE, Antoine, *Nouvelle Allégorique ou histoire des derniers troubles arrivez au royaume d'éloquence,* Paris, G. de Luyne, 1659.

- *Le Roman bourgeois, Ouvrage comique*, Paris, Louis Billaine, 1666.

GOURNAY (Marie Le Jars de), *Les Advis ou les Presens de la Demoiselle de Gournay*, Paris, T. du Bray, 1641.

BIBLIOTECA VIRTUAL MIG. DE CERVANTES

- *Le Grief des dames,* 1626, Cf. Mario Schiff, *La fille d'alliance de Montaigne,* Genève, éd. H. Champion, 1910.

HEPP, Noémi, *« La notion d'Héroïne », in Onze études sur l'image de la femme dans la littérature française du dix-septième siècle,* éd. W. Leiner, Tübingen, G. Narr – Paris, J. – M- Place, coll « Études littéraires françaises » nº1, 1978, p. 9-27.

ISARN, Samuel, *Le Grand Almanach d'amour, où sont contenues les Prédictions générales de l'Année, et de chaque saison en particulier. Avec un Moyen tres –necessaire pour scavoir en quel temps & lieux il faut semer & cultiver toutes les choses qui servent en Amitié et en Amour. Et de plus, une facile Methode pour guerir l'Indiference*, Paris, Ch. De Sercy, 1657.

JEHASSE, J., *Mélanges offerts à Georges Couton*, 1981.

LATHUILLÈRE, Roger, *La Préciosité. Étude historique et linguistique*. Tome I. Position du problème, Les Origines, Genève,éd. Droz, 1966.

LE MOYNE (Père), *La Gallerie des femmes fortes,* Paris, Éd. A. de Sommaville, 1647.

LIVET, Charles Louis, *Les Précieux et les Précieuses,* Paris, éd. Welter, 1896.

MAGENDIE , Maurice, *Le roman français au XVIIe siècle, de l'Astrée au Grand Cyrus.* Avec un index analytique de E.F. Henein. (1932). Slatkine, 1970.

MAILLARD, Claude, *Le Bon Mariage ou le moyen d'estre heureux et faire son salut en estat de mariage avec un Traité des Vefves : Livre tres-utile à ceux qui sont mariez, & à ceux qui aspirent au mariage, ou qui ne sont encor determinez à aucun estat, & condition de vie,* Douai,éd. Jean Serrurier, 1643.

MAÎTRE, Myriam, *Les Précieuses, Naissance des femmes de lettres au XVIIe siècle*, Paris, éd. Champion, 1999.

MESNARD, Jean, *La culture au XVII e siècle, enquêtes et synthèses*, Paris, 1992.

- *Mademoiselle de Scudéry et la société du Marais,* Presse Université de Lyon, 1981.

MONGRÉDIEN, Georges, *Les Précieux et les Précieuses*, Paris, éd. Mercure de France, 1963.

PELLISSON-FONTANIER, Paul, *Discours sur les oeuvres de Monsieur Sarasin et autres textes. In l'Esthétique galante.* Textes réunis, présentés géet annotés sous la direction d'Alain Viala par Emmanuelle Morgat et Claudine Nedelec avec la Collaboration de Marina Jean. Société de Littératures classiques Toulouse, 1989.

- *Œuvres diverses de Monsieur Pellisson de l'Academie francoise, Tome premier,* Paris, Didot, 1735.

PILASTRE, E., *Petit glossaire des lettres de Mme de Sévigné.*

PLANTIÉ, Jacqueline, *La mode du portrait littéraire en France (1641-1681)*.Paris, éd. Honoré Champion, 1994.

QUINAULT, **Philippe,** *La Mort de Cyrus, tragédie [1658*), in Théatre de Quinault, contenant ses tragédies, comédies et opéra, Nouvelle édition, augmentée de sa vie, d'une dissertation sur ses ouvrages, et de l'origine de l'opéra, Slatkine Reprints, [Réimpression de l'édition de Paris, Veuve Duchesne, 1778, tome II], Genève, 1976, p. 124-142.

ROUBEN, C., *Un jeu de Société au Grand Siècle: Les Questions et les Maximes d'amour,* Dix-Septième Siècle, 1972.

SOMAIZE, (Antoine Baudeau de), *Le Dictionnaire des Précieuses par le sieur Somaize – Nouvelle édition augmentée de divers opuscules du même auteur relatifs aux Precieuses et d'une Clef historique et anecdotique*, Paris, P. Jannet ,éd. Ch.-L. Livet, , 1856.

SOREL, Charles, *Les loix de la galanterie,* Paris, éd. L. Lalanne, Aubry, 1855.

-*De la Connoissance des bons livres*, , Roma, éd. L. Moretti Cenerini, 1974.

SELLIER, Philippe, « *Une catégorie de l'esthétique classique : le merveilleux vraisemblable », in La Mythologie au XVII siècle.* Actes du XI colloque du CMR 17, Marseille, éd. L. Godard de Donville, CMR 17, 1982, p-43-48.

SPICA, Anne-Élisabeth, *Symbolique humaniste et emblématique. L'évolution et les genres (1580-170),* Paris, Champion, coll. « Lumière classique », nº8, 1996.

SENTER MAYBERRY E.P. *Les Cartes allégoriques romanesques du XVIIe siècle.* Apercu des gravures crées autour de l'apparition de la Carte de Tendre de la Clélie en 1654. Gazette des Beaux-Arts, LXXXIX, 1977.

SOMMAVILLE, Antoine de et COURBÉ, **Augustin,** *Les Femmes illustres, ou les Harangues héroïques avec les véritables portraits de ces*

héroines, tirez des médailles antiques. Paris, 1642 (16) 445 p. titre et ill. Grav. 4º.

TALLEMANT DE RÉAUX, Paul, *Le Voyage de l'isle d'amour,* Paris,éd. Claude Barbin, 1664.

- *Historiettes*, Paris, éd. A. Adam, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1960-1961, 2 vol.

TIMMERMANS, Linda, *L'Accès des femmes à la culture* (1598-1715), Paris, Champion, coll « Lumière classique », 1993.

BIBLIOTECA VIRTUAL MIGUEL DE CERVANTES

BIBLIOGRAPHIE GÉNÉRALE

ANDRY DE BOISREGARD, NICOLAS, 1689 rééd. 1692, *Réflexions sur l'usage présent de la langue française,* Paris: Laurent d'Houry 1693 rééd. 1694, Suite des réflexions critiques sur l'usage présent de la langue française, Paris: L. D'Houry.

AUBAUD,Camille, *Lire les femmes de Lettres, Mlle de Scudéry.* Paris, éd. Dunod, 1993.

AULNOY (Marie Catherine Le Jumel de Barneville, comtesse d'), *Le Cabinet des fées ou Collection choisie des contes de fées et autres contes merveilleux ornés de figures.* Amsterdam, Genève, 1785, 1786.

BIBLIOTECA VIRTUAL MIGUEL DE CERVANTES

AYRES-BENNETT, Wendy, **CARON Philippe,** *Les Remarques de L'Académie française sur le Quinte Curce de Vaugelas 1719-1720*. Ed. Presses de L'École normale supérieure, hiver 1996.

ARISTOTE, *Poétique,* Ed. J. Hardy, Paris, Les Belles Bettres, 1932.

BALZAC (Jean-Louis Guez de), *Le Prince*, Paris, T. du Bray, P. Roccolet, C. Sonnius, 1631.

BARTHES, Roland., *Critique et vérité*, Paris, éditions du Seuil,1966.

- *Le degré zéro de l'écriture, suivi des Éléments de sémiologie*, éditions du Seuil, 1953 et 1972.
- *Le plaisir du texte*, Paris, éditions du Seuil, coll. « Tel Quel » 1973- Réed. Seuil, Coll. « Points » Paris, 1982.
- *L'Analyse structurale du récit*. Paris, éditions du Seuil, Paris,
- *Le Bruissement de la langue,* 1984 coll. « Points Essais », 1992.
- *Nouveaux essais critiques*, Paris, éditions du seuil, 1972.
- *Introduction à l'analyse structurale des récits*, en *Poétique du récit,* Paris,éditions du Seuil, 1977.

BOILEAU (*Œuvres complètes*, introduction par A. Adam, éd. Fr. Escal, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Péiade », 1966.

BOUHOURS (Le Père Dominique), *Les doutes sur la langue françoise proposez à Messieurs de l'Académie françoise par un gentilhomme de province (1674),* Genève, Staltkine, 1972.

- *Les Remarques nouvelles sur la langue françoise 1645* et *Suite des remarques nouvelles sur la langue françoise* (1693), Genève, Slatkine, 1973.

-

CASTIGLIONE, Baltasar, *El cortesano,* Madrid, éd. Espasa/Calpe, 1972.

CHARLES-DAUBERT, Françoise, *Les libertins érudits en France au XVIIe siècle.* éd. Presses Universitaires de France, 1998.

CONDILLAC, *Essai sur L'origine des connaissances humaines, 1746*, partie 2, section 1, chapitre 12.

BIBLIOTECA VIRTUAL MIGUEL DE CERVANTES

DE SACY, Samuel, Descartes par lui-Même, Écrivains de toujours, Editions du Seuil.

DELEUZE Gilles, *L'image littéraire,* Paris, éd. PUF, 1964, trad. *La imagen literaria,* éd.univ. de Valladolid. 1983.

DELON Michel, *Le Savoir-vivre libertin,* Paris, éd. Dunod.

DESCARTES, René, *Correspondance avec Elisabeth et autres lettres*, introduction, bibliographie et chronologie par J. M. Beyssade et M. Beyssade, Paris, Garbier- Flammarion, 1989.

DUBOIS, J., *Rhétorique générale*, , Paris, édition du Seuil, 1982.

DUBY, Georges et PERROT, Michelle, *Histoire des femmes en Occident,* Paris, éd. Plon, 1991.

FONTANIER, P., *Les figures du discours*, Paris, éd. Flammarion, 1986.

FOUCAULT, M., *Les mots et les choses. Une archéologie des sciences humaines*, Paris, éd. Gallimard, 1966.

GRACIÁN Baltasar, *L'Homme de Cour,* 1647, trad. Par Amelot de la Houssaie, Paris, éd. Vve. Martine J. Boudot, 1684, rééd. Paris, éd. G. Le Bovici, 1990.

GENETTE, G., *Figures I* ,Paris, éditions du Seuil, Coll. « Points »1966.

- *Figures III*, Paris, éd. du Seuil, 1972.

- *Nouveau* discours *du récit,* Paris, éd. du Seuil 1983.

GUIRAUD, P., *Les jeux de mots*, Paris, éd. PUF, Coll. Que sais-je?, 1976.

GRÉVISSE Maurice, *Le Bon Usage,* Paris, édition Duculot, 1988.

HEGEL, Georg Wilhem Friedrich, *Introducción a la estética,* Barcelona, éd. Península, 1979.

BIBLIOTECA VIRTUAL MIGUEL DE CERVANTES

HENRY, A., *Métonynie et métaphore*, Palais des Académies. Académie Royale de Belgique, Bruxelles, 1984.

HICKS, Eric, *Le débat sur le roman de la Rose,* Genève, éd. Slatkine Reprints, 1996.

HUET, Pierre-Daniel, *Lettre-traité sur l'origine des romans*, Paris, éd. F. Gégou, , Nizet, 1971.

LA FONTAINE (Jean de), *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, coll « Bibliothèque de la Pléiade », I. *Fables, contes et nouvelles*, éd. J. P. Collinet, 1991 ; II. *Œuvres diverses*, éd. P. Clarac, 1958.

LAFAYETTE (Mme de), *La Princesse de Clèves*, in Romans et Nouvelles, éd. A. Niderst, Paris, Bordas, coll « Classiques Garnier », 1989.

LANDY-HOUILLON, Isabelle, *« Madame de Sévigné : « Dire en chantant » »*, in Correspondances : mélanges offerts à Roger Duchêne, éd. W. Leiner et P. Ronzeaud, Tübingen, Gunter Narr

BIBLIOTECA VIRTUAL MIGUEL DE CERVANTES

Verlag et Aix-en-Provence, Publications de l'Université de Provence, 1992, p. 405-415.

LAUNAY, Denise, *La Musique religieuse en France du Concile de Trente à 1804,* Paris, Publications de la Société francaise de Musicologie, Éditions Klincksieck, 1993.

LECLERC, Annie, *Parole de femmes,* Paris, éd. Grasset & Fasquelle,1981, rééd. Arles, Acte Sud,. 2001.

LE GUAY DE PRÉMONTVAL, André-Pierre, *Le Préservatif contre la corruption de la Langue Francoise,* Berlin 1759-1761.

LA BRUYÈRE, J., *Les caractères* (Caractères à la société et de la Conversation), Paris, 1688.

LA ROCHEFOUCAULD,(Duc de) *Oeuvres complètes*, Bibliothèque de la Pléiade, Paris, éd. Gallimard, 1957.

- *Maximes choisies suivies d'extraits des moralistes du XVIIe siècle*, Paris,éd. Classiques Larousse, 1934.

- *Maximes et réflexions diverses*, Paris, éd. Larousse, 1975.

- *Réflexions ou sentences et maximes morales*, Paris, éd. Minard, 1967.

LORRIS, Guillaume de, *Le Roman de la Rose,* l'Art d'aimer, (vers 1230) 1ère partie et Meung, Jean de (vers 1270), *Le miroir aux amoureux,* 2ème partie.

MARIVAUX, *Œuvres de jeunesse*, édition établie, présentée et annotée par Fr. Deloffre avec le concours de Cl. Rigault, Paris, Gallimard, coll « Bibliothèque de la Pléiade », 1972.

MÉNAGE Georges, *Observations sur la langue française* 1672-1676, épitre dédicatoire à M. de Méré.

MERCIER, Michel, *Le Roman féminin,* Paris, éd. PUF. 1976.

BIBLIOTECA VIRTUAL MIGUEL DE CERVANTES

MOLIÈRE, *Œuvres complètes*, Paris, éd. R. Jouanny, Paris, Bordas, coll « classiques Garnier », 1989, tomes I et II.

- *Œuvres complètes de Molière*, introduction et notices par Georges Mongrédien, Paris, éd. Garnier-Flammarion, 1964, contenu, « Les précieuses ridicules », « l'école des femmes », « les femmes savantes » etc…

OVIDE, *Les Amours*, Paris, éd. H. Bornecque, Les Belles Lettres, 1930 (rév. H. Le Bonniee, 1995).

- ***Les Epistres d'Ovide*** traduites en prose francoise par les Sieurs Du Perron, de La Brosse, de Lingendes et Hédelin, Paris, T. du Bray, 1615.

- ***Les Epistres heroïdes d'Ovide*** de la traduction de M. de Marolles,abbé de Villeloin, avec des remarques, Paris, Vve. P. Lamy, 1661.

- ***Métamorphoses d'Ovide***, traduites en prose francoise [par N. Renouard] … avec XV discours contenans l'explication morale des fables [1606], Paris, Vve. Langelier, 1619.º

PROPP, Vladimir, *Morphologie du conte*,Paris, éditions du Seuil, 1965.

RIPA, Cesare, *L'Iconologie* (1ª Edición: 1593) 1866 versión española. Baudoin, J., Paris, éd. Boudard,1644.

SAINT-ÉVREMOND (Charles de), *Œuvres en prose*, éd. R. Ternois, Paris, Didier / S. T. F. M., 1962-1969.

SANCIER-CHATEAU, Anne, *Introduction à la langue du XVIIe siécle*. Éditions Nathan, Paris, 1993 1. Vocabulaire 2. Syntaxe.

SAUSSURE, Ferdinand, *Cours de linguistique générale*, Paris, éd. Payot, 1976.

SCARRON, Paul, *Le roman comique,* Paris, éd. société des Belles-Lettres. 1951.

SÉVIGNÉ, (Madame de),*Écrivains de toujours*,Paris, éditions du Seuil.

SPICA, Anne- Ëlisabeth, « En peignant, en écrivant : peinture et motivation narrative dans l'écriture romanesque au XVIIe siècle « in *De la Palette à l'écritoire,* Nantes, Joca Seria, éd. M. Chefdor, 1997.

SIRVENT RAMOS, Ángeles, *Roland Barthes « De las críticas de interpretación al análisis textual »* Universidad de Alicante (1989).

- *La Teoría Textual Barthesiana***,** Universidad de Murcia, 1992.

TODOROV, Tzvetan., *Les Catégories du récit littéraire*. Paris, éditions du Seuil.

VAUGELAS, Claude Favre de, *Remarques sur la langue française,* éd. Streicher, 2 vol. , rééd. Genève, éd. Droz, 1934.

- *Syntaxe française du XVIIe siècle,* Paris, éd. A. Haase, librairie Delagrave, 1975.

VIALA, Alain, *« La genèse des formes épistolaires en français (XVI – XVIII siècle) »,* Revue de Littérature comparée, 218, 1981, p. 168-183.

VOITURE, Vincent, *Œuvres* [vol. I-II], édition A. Ubicini, Genève. Slatkine, 1967 (réimpr. De l'édition de Paris, 1855).

BIBLIOTECA VIRTUAL MIGUEL DE CERVANTES

DICTIONNAIRES:

CHEVALIER, Jean et GHEERBRANT Alain, *Dictionnaire des symboles,* Paris, éd. Robert Laffont et Jupiter, 1982.

DUBOIS Jean, et LAGANE , *Dictionnaire de la langue française classique,* Paris, librairie Belin, 1960.

FURETIÈRE, A.., *Dictionnaire Universal.*, La Haye. Rotterdam, Éd**.** A. et R. Leers 3 vol. 1690, réed. Le Robert, Paris, 1978.

LITTRÉ, É., *Dictionnaire de la langue française,* Paris, éd. Hachette, 1863. 1872. 4 vol (supplément, 1877),rééd. Encyclopaedia Britanica, Paris, 1994.

ROBERT, P. , *Dictionnaires Le Robert,* Paris, 1988.

BIBLIOTECA VIRTUAL MIGUEL DE CERVANTES

SOMAIZE (Baudeau de), *Le Grand Dictionnaire des Précieuses ou la clef de la langue des ruelles,* Paris, éd. Jean Ribou, 1660. (Rééd. Anvers, 1661 : J. Ribou, 1660, 2e éd.)

- *Le dictionnaire des précieuses,* Tome I, Paris, éd. P. Jannet, MDCCCLVI.

DOCUMENTS INÉDITS SUR LA SOCIÉTÉ ET LA LITTÉRATURE PRÉCIEUSE: extraits de la Chronique du Samedi publiés d'après le registre original de Pellisson (1652-1657). Revue d'histoire Littéraire de la France, 1902, p. 654.

BIBLIOTECA VIRTUAL MIGUEL DE CERVANTES

UNIVERSIDAD DE ALICANTE

FACULTAD DE FILOSOFÍA Y LETRAS

ÁREA DE FILOLOGÍA FRANCESA

BIBLIOTECA VIRTUAL MIGUEL DE CERVANTES

LA VOLUPTÉ DES MOTS DANS *CLÉLIE* *DE MADEMOISELLE DE SCUDÉRY*

CHRISTINE VERNA HAIZE

2002